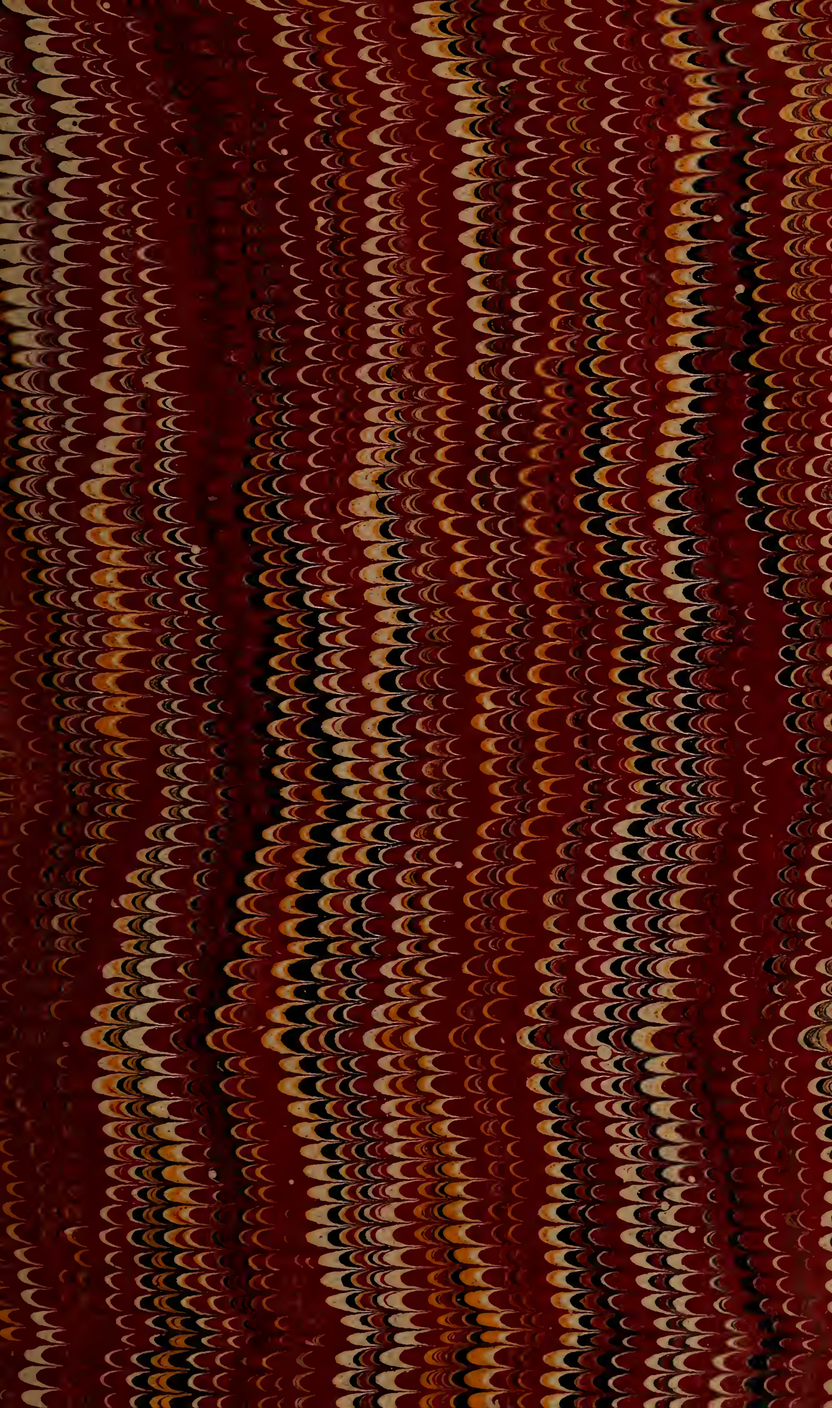


LES

HABITANTS DU MONDE INVISIBLE

Tout exemplaire véritable du présent récit porte ci-dessous la signature autographe du narrateur, qui déclare expressément conserver pour lui seul le privilége exclusif que lui accorde la loi sur son ouvrage; tous contrevenants seront conduits devant les tribunaux.

LES

HABITANTS DU MONDE INVISIBLE

OU LES

PURS ESPRITS, LES ANGES DÉCHUS ET LES POSSÉDÉS,

HISTOIRE RÉCENTE DONT LES FAITS SURNATURELS SONT DÉMONTRÉS.

OUVRAGE

DONT LE BUT EST DE RATTACHER A LA VIE ET DE RANIMER L'AMOUR
DE VIVRE, CHEZ LES MALHEUREUX QUI SONT AFFECTÉS

D'HYPOCONDRIE, SPLEEN ou **MALADIE NOIRE;**

ET AUSSI, OU LE NARRATEUR A EN VUE DE DESSILLIER LES YEUX
DE CEUX QUI ONT LE MALHEUR D'ÊTRE ATHÉES, IMPIES,
GENS SANS FOI ET SANS ESPÉRANCE DE LA
VIE FUTURE, LES AVEUGLES,
EN UN MOT.



A PARIS,
CHARPENTIER, LIBRAIRE, PALAIS NATIONAL, GALERIE D'ORLÉANS.
A AUXERRE,
CHEZ LE NARRATEUR, SUR LE PORT, 32.

1850.



AVANT-PROPOS.

LECTEURS,

AVANT de me lire, veuillez bien vous pénétrer que ce n'est pas un roman fantastique que je vous offre, mais bien une histoire de nos jours; ce sont des faits qui se sont passés depuis le commencement de l'année 1843 jusqu'à celle 1850, et dont le moindre de ces faits est de toute véracité.

Quant aux noms des personnes qui figurent dans ce récit, j'en nommerai quelques-uns, mais de toute convenance, j'ai dû désigner seulement par leurs initiales, ceux de mes confrères en maladie et de leur famille.

Avant de donner de la publicité à tous ces faits, dont j'ai non-seulement été témoin, mais aussi un des acteurs, j'ai hésité à le faire : j'allais, me disais-je, m'exposer à la critique des incrédules et me faire traiter par eux de CERVEAU BRULÉ, DE VRAI FOU ; mais l'amour du devoir l'emporte, et je me décide à recevoir une foule de traits que je détournerai, je l'espère, car j'ai pour bouclier la VÉRITÉ.

Afin de commencer à parer ces traits, j'avance qu'il est positifs : 1° que généralement chez les Hypocondriaques, le

corps, l'esprit et l'âme sont malades, et à un degré tel, que nul ne saurait se le figurer ; 2° que l'expérience que j'ai par moi-même de cette maladie, me permet d'affirmer, qu'à une telle position, il faut un traitement qui soit à la fois physique, moral et religieux.

A. Bachelet.

Oui ! j'ai vu la vérité par celui qui peut tout ; oui ! je la publierai, dussé-je passer pour fou aux yeux de la plupart de ceux qui me liront.

A. Bachelet.

Vous le savez, Seigneur ! maintenant, chez moi, l'homme spirituel domine l'homme corporel. Commandez ! et tous deux obéiront.

A. Bachelet.

La plupart des hommes qui ont fait de grandes découvertes naturelles, et la plupart de ceux à qui des révélations ont été faites, ont passé, les uns pour fous, et les autres ont péri dans les supplices ; mais la postérité leur a rendu justice. (*Emprunté.*)





CHAPITRE Ier.



LA RENCONTRE.



Un étranger à ce beau pays de Normandie, en parcourait un jour par une belle, mais brûlante journée d'été, une petite route ou plutôt un grand chemin de communication bien ferré et soigneusement entretenu ; les arbres touffus qui le bordaient ne laissaient pas que d'apporter beaucoup de soulagement à la chaleur plus qu'à la fatigue dont il était accablé ; méditatif par nature, il lui restait à cet instant encore assez d'action au moral pour pouvoir jouir de la vue des prairies toutes verdoyantes au milieu desquelles il passait, et aussi pour faire la réflexion suivante : Qu'il en était tout autrement en Bourgogne, qu'il venait de quitter, où il avait remarqué que les prairies étaient desséchées et brûlées ainsi que les haies et les arbres du voisinage dont les feuilles étaient jaunes et tombantes. La nature, à cette époque, était donc, en Normandie, tout

juste le contraire de ce qu'elle était en Bourgogne, et pour une imagination active il y avait là matière à bien des réflexions; aussi, de pensée en pensée, notre Bourguignon, car c'en était un, en arriva-t-il à penser, qu'à peine il y avait deux ans, il avait parcouru le même grand chemin, traversé les mêmes prairies, ayant des deux côtes de lui les mêmes arbres; et cependant, il n'avait rien aperçu de tout cela, et cette fois c'était vers la fin d'un printemps qui avait été pluvieux et peu chaud; donc, ces prés et ces arbres devaient être à cette époque bien beaux?... Ah! c'est qu'à ce temps, de deux années, derrière lui, il avait le *spleen*, et un spleen comme les Anglais ne peuvent en avoir de plus fort ni de plus terrible; oui! il avait bien passé là et assurément les yeux ouverts, mais il n'avait rien vu, ou s'il avait vu il n'avait rien compris ni ressenti aucune impression. Cette différence de sentir à deux ans près, fit à cet instant impression sur son esprit et toucha son cœur; il leva les yeux au ciel, et ne rougit point de bénir Dieu!

Il continuait de suivre ce même chemin, quand il aperçut à une petite distance devant lui, huit ou dix personnes assises à l'ombre d'un des plus gros ormes qui bordent encore actuellement ce grand chemin; quand il fut tout près et qu'il passa devant elles, ils les salua, et il continuait sa route, quand un gros papa, de taille moyenne, qui lui parut avoir de cinquante-cinq à soixante ans, se leva assez vivement malgré son âge, et lui dit:

— « Bonjour, Monsieur, ah! quelle chaleur étouffante,

combien vous devez être fatigué? vous feriez bien, vraiment, de vous reposer un peu ici.»

—Mais, Monsieur, avec plaisir.

—Vous êtes, mon jeune voyageur, étranger au pays, il me semble?

—C'est vrai, Monsieur, car je suis de la Bourgogne.

—Ah! très-bien, vous êtes du pays qui produit le bon vin.

—Oui, Monsieur, mais vous, s'il vous plaît, quoique vous parliez bien le français, je crois, à votre accent que vous êtes anglais?

—Tout justement, je suis bien anglais, et pourtant mes deux fils, ma fille et moi, nous sommes presque français, tant nous l'aimons ce beau pays de France.

—Ah! fort bien.

—Quant à Monsieur, qui est mon parent et à ses quatre enfants que vous voyez également ici, ils sont comme vous français, bien qu'ils soient d'origine anglaise.

—Oui, Monsieur, mais en vérité et si bien à même de le faire, je regrette réellement de ne pas mieux parler votre langue, car je vous aurais demandé à y converser.

—Ha, vous connaissez un peu l'anglais, mais vous êtes peut-être un touriste ou bien un voyageur de commerce?

—Ni l'un ni l'autre; je suis bien voyageur, mais voyageant pour ma santé.

—Pour votre santé! mais vous n'avez pas l'air d'être malade?

—Il est vrai, Monsieur, mais je l'ai été terriblement, car j'étais, et il y a encore peu de temps, hypocondriaque, j'avais le spleen, et je vous.................

Hypocondriaque, hypocondriaque! crièrent-ils tous.

A leur air, le nouveau venu crut qu'ils le prenaient pour un pestiféré; aussi, s'empressa-t-il d'ajouter, qu'il avait été hypocondriaque mais ne l'était plus du tout.

Ah! que je le vois bien, dit l'anglais, et comment donc avez-vous pu guérir de cette horrible maladie? Voyez, ajouta-t-il en baissant la voix, si j'ai intérêt à vous le demander: j'ai mes deux fils qui le sont et autant qu'on puisse jamais l'être; jusqu'à ce jour, aucun traitement non plus que les voyages qu'ils ont faits, n'ont pu les guérir.

De même aussi, j'ai fait bien des traitements et j'ai beaucoup voyagé, mais le tout infructueusement; je n'avais plus que le suicide pour dernier remède, quand je cherchai et fis un traitement de ma propre invention et pour l'application duquel je ne consultai qui que ce soit: eh bien! la Providence aidant, ce traitement m'a parfaitement guéri, et avec moi bien d'autres à qui je l'ai communiqué ou envoyé.

A ce moment, un autre Monsieur de cette petite société, qui n'avait pas encore dit mot, mais qui avait écouté très-attentivement le ci-devant hypocondriaque, s'adressa directement à lui avec un accent français parfait, dit:

Je crois, Monsieur, que vous êtes catholique, mais

pour ce dont je vais vous prier, la religion n'y fait rien : sans doute que peu il vous importe d'aller dîner à la ville ou au village que vous allez traverser avant que de vous y rendre? Alors, faites-nous à tous le plaisir et à moi en particulier, d'accepter une part du dîner que je donne aujourd'hui à ma famille, et ma femme, je vous l'assure, sera enchantée d'avoir un convive de plus.

J'accepte, Monsieur, avec le plus grand plaisir, et je vous remercie.

Très-bien, et nous en sommes vraiment enchantés.

A cet instant, ce Monsieur anglais lui dit à voix basse : je ne vous parle plus quant à présent de votre méthode curative du spleen, mais croyez que j'y reviendrai.

La conversation tourna à autre sujet, et une demi-heure après, *l'Amphytrion* de cette journée engagea ses convives à quitter leur siège de gazon et à prendre le chemin de sa maison; chacun se leva et le suivit, et bientôt du haut d'une petite colline ils aperçurent sa charmante habitation, à laquelle ils arrivèrent au bout de quelques minutes, mais le narrateur n'entreprendra pas d'en faire la description, non plus que de parler des avantages de sa situation, le faire c'est inutile, car il s'éloignerait du but qu'il s'est proposé d'atteindre.

Seulement, il doit ici, pour l'intelligence de cette histoire, nommer ceux qui vont y figurer :

L'anglais, est M. P......

Son fils aîné s'appelle William, et le cadet James. Mary, est le nom de baptême de mademoiselle P...... Leur parent est M. R....... ; il a quatre enfants, dont mademoiselle Hortènse R....... est l'aînée; Victor et Jules sont ses deux fils, et la jeune Cécile est le dernier de ses enfants.

Cette histoire étant un récit, le narrateur va maintenant *laisser parler les acteurs* qui vont y figurer, et à cet endroit il se trouve dans l'obligation de commencer:

L'accueil que je reçus de madame R....... quand je lui fus présenté par son mari, me plut beaucoup; je trouvai qu'il partait d'un bon cœur, et la bonne grâce qu'elle y apporta me fit vraiment plaisir.

Nous étions à peine aux trois quarts du dîner, que déjà j'étais fort à l'aise avec chacun d'eux, et réellement enchanté de mes nouvelles connaissances.

Le dîner se passa à moitié gaiement et l'eût assurément été davantage, si cette franche gaieté et ce calme de l'esprit que je remarquai chez les R....... eussent existé chez les P......, mais trop fâcheusement pour ces derniers, c'était tout le contraire; la suite de ce récit nous en apprendra les causes.

Après le dîner, nous passâmes au grand et beau jardin dépendant du petit château de M. R......., et là celui-ci me prenant par le bras, fit signe à M. P...... d'approcher; puis, gagnant tous trois une allée à ce moment déserte, il me dit :

«Vous êtes philantrope, et déjà nous nous en sommes
» aperçus; voici une grande occasion pour vous d'exer-
» cer la charité chrétienne.»

Puis, s'adressant à M. P.... : à vous, mon cousin, de parler maintenant.

Et M. P..... me dit : je vous ai prévenu que je vous retrouverais pour votre traitement, et c'est à présent d'en causer : comment vous êtes-vous donc guéri ?

Je m'empressai de le satisfaire, j'entrai dans les moindres détails, je tirai ensuite de mon portefeuille mes deux méthodes curatives ; l'une de l'hypocondrie ayant pour cause ces grands chagrins et ces violentes passions dont peu d'hommes sont exempts, et l'autre du spleen par cause surnaturelle ; ils se mirent de suite à les lire, et à cet instant, je les laissai prendre le devant, et je me pris à admirer la puissance du Créateur dans les belles et magnifiques fleurs de toutes les espèces, dont le jardin était rempli, et dont je ne pouvais lasser ma vue.

Au bout d'une demi-heure environ, ces deux messieurs rejoignirent la société, et déjà je m'y étais rendu avant eux ; et là, M. P...., me prenant le bras, me dit à l'écart et en nous éloignant :

« J'espère, à présent, pour mes deux fils, et afin de
» rendre plus ferme mon espérance, il vous faut m'o-
» bliger en me promettant que vous viendrez au plus
» tôt vous fixer pour quelque temps auprès de nous, et
» ici vous serez leur médecin et notre ami à tous ; fai-
» tes-moi ce grand plaisir, faites-le aussi pour ces deux
» jeunes gens dont la position est des plus déplorables ;
» et pourtant nous possédons tout ce que humainement
» parlant il faut pour être heureux, et rien n'empêche
» que nous sommes les gens les plus malheureux du

» monde. Ainsi, moi, je suis presque toujours chagrin
» et de mauvaise humeur, car je ne me sens plus cette
» belle gaieté d'autrefois ; en ce moment, je ne suis
» pas heureux. Quant à mes fils, l'aîné a la manie de
» croire que pendant la nuit, il a des relations avec des
» démons, qui, dit-il, viennent l'obséder et torturer
» son esprit ; quelquefois il nous dit que s'il ne met pas
» fin par le suicide à toutes ses horribles souffrances
» morales, c'est uniquement à cause de sa conscience
» qui lui reproche sans cesse ce lâche projet, éclairée
» qu'elle est par un ange pur, qui, aussi, le visite et
» vient lui donner ses conseils. »

Mais alors, dis-je à M. P...., il faut qu'ils les écoute, et bientôt il échappera à ces obsessions des serviteurs de satan.

M. P.... continua :

« Pour le cadet, c'est à peu près le même genre de
» folie ; il a, dit-il, commerce avec des démons qui
» viennent aussi le visiter et avec cette différence qu'il
» ne reçoit pas comme son frère des consolations d'un
» Esprit pur; cela lui manquant, il n'est pas soutenu par
» l'espérance ; aussi, ce malheureux jeune homme, qui
» n'a que vingt et un ans, nous brise-t-il à tous le cœur,
» en nous disant souvent : que, bien qu'il croie à une
» autre vie, à des récompenses ou à des peines, il voit
» très-bien qu'il lui sera impossible d'éviter le suicide ;
» ah ! monsieur, exclama ce malheureux père : quand
» le désespoir s'empare de lui, quand les regrets
» de quitter la vie aussi jeune le mettent comme en

» rage, j'ai la douleur de le voir maudire le jour où il
» est né, et son père et jusque au ciel même !

» Jugez, monsieur, si je suis malheureux ?

» Quant à ma pauvre Mary, ô elle ! c'est un ange de
» douceur et de bonté ; sa maladie n'est pas du même
» genre que celle de ses frères, et d'après ce que m'ont
» laissé comprendre les grands maîtres que j'ai con-
» sultés, j'ai tout lieu de craindre qu'elle ne dépassera
» pas de beaucoup sa dix-neuvième année... oh ! non,
» je ne me fais plus d'illusion, ajouta-t-il avec émo-
» tion. »

Puis, cachant son visage des deux mains, je vis cet homme chez lequel tous bons sentiments n'étaient pas entièrement éteints, se prendre à sanglotter et dire :

« Mary, ma pauvre Mary !....» Puis, ne pouvant plus sans doute comprimer ces peines du cœur et ces afflictions de l'âme dont son visage portait des traces bien apparentes, et du poids desquelles il était, à cet instant, accablé, il s'écria :

« Hélas ! mon Dieu ! combien mes enfants et moi nous
» sommes malheureux ! »

Du courage, du courage ! monsieur, lui dis-je ; gravez en votre mémoire que j'ai été identiquement dans ce même état de souffrances morales, et qu'à ce temps-là je méritais fort peu que Dieu me secourût, car, sans être impie, il ne m'arrivait que bien rarement de songer qu'il y avait un Créateur ; mais depuis, je suis revenu au Seigneur et le Seigneur est revenu à moi, et il

m'a accordé de trouver le moyen de me guérir, et d'arriver en outre à être aussi heureux qu'avant j'étais malheureux. Veuillez me croire, monsieur, ne nous lamentons pas, mais espérons et agissons !

Ah ! monsieur, j'espérais déjà, et à présent j'espère plus que jamais.

Ah ! que vous me faites plaisir, mais soyons toujours fermes et continuons d'espérer.

Dans la même soirée, je reçus les confidences des deux malheureux frères ; ils m'accordèrent la même confiance que celle dont j'avais eu soin de faire preuve le premier à leur égard ; je fus donc, ce même jour, content à l'égal et du père et des enfants, sauf cependant de la pauvre Mary dont M. R.... m'avait dit quelques mots, m'apprenant qu'elle était poitrinaire, et à la voir, je m'en étais bien douté ;..... pauvre jeune fille ! mais je ne pouvais qu'y faire et ne pouvais que la plaindre.

Il était passablement tard quand finirent nos divers entretiens, ce qui m'empêcha, par conséquent, de regagner la ville, où, du reste, ces excellentes gens n'auraient jamais souffert que je me rendisse ce soir-là même, et ce fut chez M. P...., dont la maison est peu éloignée de celle de M. R....., que j'allai passer la nuit.

Au lendemain et de suite après le lever, je questionnai de nouveau mes malades et je leur prescrivis le régime à suivre et le traitement à faire ; j'eus la satisfaction de voir que leur confiance avait encore augmenté,

mais je me gardai de préjuger trop en bien, car d'après les confidences que j'avais reçues de M. R.... et des deux frères, je sentais qu'il me restait des difficultés bien grandes à vaincre ; néanmoins, je ne m'effrayai pas, non pour cela que je fusse certain de réussir, mais je possédais la foi et l'espérance, et je savais que sans ces deux vertus divines, j'aurais moi-même et depuis long-temps fini par le suicide ; mes malades, me disais-je, sont chrétiens protestants, et ce que Luther et Calvin ont enlevé de divin au Christianisme pour le remplacer par des croyances faites selon leurs commodités et bon plaisir, ne suffira-t-il pas pour empêcher ces malheureux jeunes gens de posséder la foi et l'espérance, à ce degré qu'il le leur faut absolument pour se guérir d'un semblable spleen ?.... Chez eux, je voyais le corps malade, l'esprit torturé et l'âme consumée ; heureusement pour eux que je comptais seul, car je n'avais pu prévoir que quelques mois plus tard, un miracle pour eux aurait lieu : ce miracle ! vous qui me lirez, prenez patience, je vous le prouverai plus loin et il ne sera que la dixième partie de faits non moins surnaturels que je vous démontrerai également. Et c'est par ces faits que je devais avoir la preuve que si trop malheureusement il y a des catholiques qui n'ont ni foi ni espérance, il y a quelquefois par contre des protestants qui possèdent l'une et l'autre.

Ah ! l'adversité, mais ce n'est pas une chose aussi épouvantable que nous le croyons, car c'est par elle qu'il nous est accordé de revenir de bien des erreurs, et témoin le narrateur. Par l'adversité, nous revenons de

la plupart de nos passions, surtout de celle qui flattent nos sens, qu'en aveugles nous croyons être du droit naturel et licite ; mais une fois nos yeux ouverts à la lumière, ou plutôt quand nous voyons clair sans avoir les yeux ouverts, oh ! c'est alors seulement que nous apercevons et bien clairement, que c'étaient des erreurs.

Trêve de morale maintenant, car, cher lecteur, je n'écris pas pour vous ennuyer, mais bien pour vous intéresser et vous apprendre de ces choses qui vous seront aussi utiles que vous allez bientôt les trouver mystérieuses ; seulement, veuillez croire que la Providence tire des conséquences et obtient des résultats extraordinaires, de faits qui nous paraisent des plus insignifiants ; ainsi, qui aurait pu prévoir que d'un salut que je donne, il en résulterait de ces choses qui font époque dans ma vie ?





CHAPITRE II.



L'HOMME PLACÉ ENTRE SA FAMILLE ET SA MAITRESSE.

—

Il était environ onze heures du matin, nous étions à déjeûner et avions presque fini, quand arriva une femme dont je n'ai pas encore parlé, et qu'alors je connaissais déjà moralement, par ce que m'en avaient dit William, James et M. R.....; cette femme était la dame Louisa G...., dont M. P..... avait, de femme de chambre de feu Mme P...., fait sa dame de compagnie ; il était, dis-je, environ onze heures quand la dame G.... entra dans la salle à manger. Le portrait qu'on m'en avait fait moralement, les épithètes de *monstre* et *d'infâme* dont William et James s'étaient servis en me la faisant connaître, ce que m'en avaient raconté M. et Mme R...., le trouble et le désordre qu'elle avait produits, et la guerre intestine qu'elle avait amenée dans la maison P ..., suffirent grandement

pour éveiller au dernier point ma curiosité relativement à Louisa G....

J'avais vraiment douté de la vérité du portrait que les deux frères et leurs parents m'en avaient fait; je le croyais exagéré par cette raison qu'au temps où j'étais hypocondriaque, il m'était arrivé que, prévenu contre certaines gens dont je n'avais pas à me louer il est vrai, je m'étais exagéré leurs vices et leurs torts envers moi; je savais aussi que dans ce détestable état de maladie on manque de charité, et que même on est implacable dans sa haine. Pourtant, me disais-je? aussi droits et vrais que le paraissent M. et Mme R...., il n'est pas permis de supposer qu'ils s'abaissent à la calomnie, et cette femme est donc bien terrible pour que tous conspirent contre elle, et déclarent ne pouvoir avoir de repos que lorsqu'elle aura été chassée.

Enfin, je ne savais quoi penser de tout cela et j'avais besoin de preuves.

Cette femme qu'on disait si redoutable entra donc dans la salle à manger ; ce qui se passa durant les cinq ou six minutes qui suivirent son entrée ne fut point fait pour m'en donner une opinion bien favorable : sur l'observation que lui fit le maître de la maison, qu'elle avait été absente un jour de plus qu'elle ne le devait, elle répondit doucereusement et avec ce ton qui n'est pas naturel mais qui est feint :

« Ah ! cher monsieur, si vous saviez combien cela
» m'a contrariée et aussi combien j'ai été peinée de me
» voir aussi long-temps hors d'ici, et c'est aussi vrai

» que je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon » sang pour vous, c'est telle chose, c'est telle autre qui .... etc. »

Je m'aperçus tout d'abord que cette femme était fausse et caline, et je la connus entièrement un instant après, car sur l'observation que fit William que Mme G.... ne manquait jamais de prétexte à donner, je vis les effrayants yeux de cette femme s'enflammer de colère et elle lui répondit avec un geste menaçant :

« Sachez, vous monsieur ! que je n'ai point d'ordre » à recevoir de vous, et sachez aussi que ce n'est pas à » présent que je commencerai à me gêner ici. »

Cette insolente réponse me fixa invariablement sur le compte de Louisa G...., et l'effet qu'elle produisit sur chacun des P.... est trop remarquable pour que j'omette de le rapporter : ils baissèrent les yeux et tous me parurent fascinés ; le père était confus et un instant il regarda son fils aîné, auquel il semblait vouloir faire comprendre qu'il ne s'avisât point de repondre à Mme G....

De leur côté, les deux frères serraient les poings ; la contraction de leur bouche et les mouvemens de leurs yeux me firent comprendre qu'ils sentaient leur faiblesse ; et qu'incapables de soutenir la lutte ils avaient encore assez de force et de raison pour dissimuler et se taire.

Ho ! qu'ils devaient souffrir à cet instant ?

Et vous aussi, pauvre Mary, que vous avez dû souffrir ! j'ai vu vos yeux remplis de larmes, et vous étiez pâle et tremblante.

A cette pénible scène succéda donc le silence ; mais Louisa G.... était donc un être privilégié de l'enfer ? car sa voix et son regard avaient suffi pour rendre, je crois, impossible chez les P.... toute réponse. Cette voix, je ne l'ai jamais trouvée chez qui que ce soit, mais le regard je l'ai vu à peu de chose près chez une autre personne et en bourgogne.

Ce qui venait de se passer était pénible assurément, mais il y avait du bon pour ce qui me concernait ; j'avais besoin de connaître cette femme et j'en eus tout le temps ; je l'observai, mais en dissimulant : je plongeai les yeux de l'âme droit au cœur de cette énergumène : j'y vis un cœur sec et dur, et dans tout son être spirituel je ne trouvai qu'une âme noire et méchante ; on se trompe rarement à de pareils examens faits en mêmes circonstances. Son physique, ensuite, semblait décéler tout ce qu'il y avait de méchant dans cette mauvaise nature ; enfin, j'étais désormais fixé sur son compte et je ne pouvais la craindre, mais je sentais qu'il fallait être prudent dans la lutte à mort qui allait immanquablement s'engager entre elle et ses victimes.

Afin que le lecteur puisse se faire une idée de cette femme extraordinaire, je vais en donner le portrait exact, et comme c'est de l'histoire que je raconte, il peut être certain que je ne l'exagérerai point :

« Louisa G.... est de belle stature de femme, et sa
» taille n'est pas sans finesse ; c'est une brune qui a dû
» être bien avant que le libertinage n'ait altéré ses
» traits, et aussi avant que la violence des passions du

» cœur et de l'âme ne se soit imprimée sur son visage,
» dont la peau est d'un blanc mat et terne ; sa bouche
» est légèrement contractée et ses lèvres sont conti-
» nuellement pâles, ses cheveux sont noirs et beaux,
» elle est d'une maigreur qui n'a rien d'effrayant ; le
» système nerveux est chez elle très-impressionnable et
» il doit être pour beaucoup sur cette organisation dont
» le cœur et l'esprit ont tourné au mal. Mais ce qu'il y
» a de plus caractéristique en elle, c'est le nez, ce sont
» les yeux : le nez est courbé en forme de bec de per-
» roquet et ressemble réellement au bec de cet oiseau,
» les yeux sont d'un clair brillant et tout semblables à
» ceux d'un oiseau de proie, et chose bizarre, c'est qu'ils
» sont ornés de longs et beaux cils noirs ; mais, dans
» leur ensemble, ils me sont un sûr garant de la véra-
» cité qu'il y avait chez les deux hypocondriaques quand
» ils me disaient :

» Cette femme paralyse notre volonté par son regard
» infernal et nous sommes tous, même notre père, fas-
» cinés par lui. Ah ! monsieur, vous ne sauriez vous
» figurer jusqu'où va cette influence, elle produit sur
» Mary et nous, ce frisson involontaire que produirait
» le reptile, qui, glissant aux pieds, les toucherait à nu.
» Cette femme est un démon ! »

La G.... n'a rien en elle qui en impose, mais quand elle parle et qu'elle regarde fixement, elle inspire vraiment la crainte. Comme je l'ai parfaitement étudiée, je ferai son portrait en entier. Voici pour le côté moral :

« Elle est d'une nature perverse, véritable messaline,

» ignoble dans le choix des hommes avec lesquels elle
» avait alors commerce ; elle n'a point de finesse d'es-
» prit, point de tact, mais bien la ruse d'un véritable
» renard, en somme, je crois que cette femme corrom-
» pue possède tous les vices, à moins cependant qu'elle
» ait changé depuis mon départ de Normandie, et je
» le lui souhaite bien sincèrement. »

D'après ce qui s'était passé je, crus que M. P... se soucierait fort peu de m'avoir à l'avenir pour témoin des orages qui n'avaient lieu que trop souvent chez lui, et que par conséquent il se garderait bien de renouveler l'invitation qu'il m'avait faite de venir m'y fixer ; mais je m'étais trompé, je l'avais mal jugé, et il y avait du bon chez cet homme autant qu'il y avait de faiblesse : il me la renouvela cordialement, il insista même, et finit par me dire qu'il se sentait quelque estime pour moi, qu'il était sûr qu'elle ne pouvait qu'augmenter, et qu'enfin il espérait que je voudrais bien contribuer à faire renaître le calme et la paix dans sa maison ; je l'assurai de mes bonnes intentions a cet égard, mais je restai ferme pour une non-installation, lui donnant pour prétexte quelques occupations réelles à la ville, puis, je l'assurai que je viendrais le voir au moins deux fois par semaine, il me parut assez content et me remercia.

Si j'avais accepté sa proposition, j'aurais tout gâté, car nous nous serions bientôt familiarisés, et j'aurais indubitablement perdu de la fermeté et d'une certaine gravité dont j'avais besoin vis-à-vis de ce père aussi malheureux, peut-être que ses fils, puis, je me serais exposé à avoir des prises de corps avec la G.... et cela

eût également perdu notre commune affaire ; ainsi donc, je sentais que pour atteindre notre but, il me fallait en ce qui me concernait, ménager, selon notre vieil adage, la chèvre et le chou.

Ainsi, je pris congé de la famille P...., et je retournai à la ville.

Lecteur, vous n'ignorez pas que se mettre en contact avec des gens vicieux et les hanter, c'est être assuré d'avance que l'on sera un jour vicieux comme eux.





CHAPITRE III.



LA CONSPIRATION LÉGITIME.

Les P.... étaient dans mon esprit de bonnes et excellentes gens, leur malheur me touchait, et j'aurais manqué à ma parole, si pour m'éloigner de ce foyer de discordes, je n'étais revenu chez eux ainsi que j'en avais pris l'engagement.

J'y allai donc quelques jours après, William et James avaient commencé le traitement et les résultats n'en étaient pas mauvais; néanmoins, je ne fus pas pris d'engouement, car, je savais, par expérience, qu'il n'est pas de guérison possible pour le spleen, alors que le malade est presque toujours en discussions et en querelles, et que la satisfaction lui manque ; de toute nécessité, il fallait donc nous débarrasser de cette nouvelle Méduse dont l'œil seul les fascinait, et ce n'était pas chose facile. J'avais, à cet effet, établi mes diverses combinaisons,

je les communiquai à mes deux futurs amis ce jour même, et chemin faisant d'une visite que nous allions faire à M. R.... : la première était d'éclairer leur père sur tous les désordres et les abus de confiance de la G...., la seconde, et à défaut de celle-ci, était de faire, et doter et marier cette horrible mégère. Sur l'une, ils me répondirent : que déjà ils en avaient essayé et qu'il était inutile d'y revenir, et sur l'autre : que dans un temps M. R.... avait eu ce même projet, mais qu'il l'avait abandonné, craignant qu'après le mariage, son cousin ne gardât chez lui et la femme et l'époux ; le remède eût alors été pis que le mal.

Mais quel est l'homme, ajoutèrent-ils par réflexion, qui voudrait épouser cette horrible femme ?

Bah ! mais un homme de sa trempe, qui la prendra uniquement pour sa dot.

A cet instant nous entrions dans la cour de M. R.... , et nous l'aperçûmes déboucher d'un long hangar que nous avions en face et d'où il nous avait vus.

Eh ! bonjour, nous cria-t-il en venant à nous et d'un ton toujours joyeux, vous arrivez fort à propos pour nous aider à faire disparaître un énorme brochet que j'ai pris ce matin, puis, arrivés près de lui, il nous serra amicalement la main et nous assura du plaisir qu'il avait à nous voir.

Après l'avoir remercié, nous lui demandâmes à aller présenter nos respects à Mme R ....

Pas à présent, nous dit-il, nous la dérangerions, car on est au fournil où on fait le pain, et ma femme et sa

fille y font de la pâtisserie; tenez, les entendez-vous chanter?

Effectivement, ces dames chantaient fort joyeusement.

Nous prîmes la direction du jardin, et en nous y rendant je me disais à moi-même :

« Vraiment! si la maison P.... est un véritable enfer,
» celle R.... est un Paradis; cela, il est vrai, n'était pas
» difficile à voir. Ah! voyez-vous, lecteur, c'est que
» chez les R.... régnait la paix et existaient les joies de
» la famille. Ce n'est pas surprenant, car ce sont des
» gens sincèrement moraux et religieux, sans bigotisme
» aucun, et j'ai pu juger de cela en moins de quelques
» mois, étant devenu aussi leur commensal. En vérité,
» quelles aimables et joyeuses gens ce sont, combien je
» les trouvai bons sans faiblesse, quel bon usage ils font
» de leur fortune, et avec quelle bonne grâce ils soula-
» gent le malheur et donnent à l'indigent qu'ils vont
» chercher chez lui s'il est de la localité, n'attendant pas
» que, poussé par la misère, il vienne leur montrer un
» visage honteux en leur tendant une main qui demande
» l'aumône! »

« Quels aimables hôtes! toujours contents, toujours
» gais et ayant sans cesse des parents, des amis et des
» connaissances de leurs amis à leur joyeuse table. »

Une fois arrivés au jardin, notre conversation roula bientôt et assez longuement, ainsi que le lecteur doit le comprendre, sur le compte de la G....

Après avoir résumé tout ce que nous avions dit et

répété pendant plus d'une heure, M. R.... nous déclara que toutes réflexions faites, et que tout bien pesé, il revenait à ce projet de faire doter et marier cette détestable femme, et qu'ensuite il ne voyait réellement que ce moyen qui pût nous donner quelque chance de réussite; lui et sa femme se chargèrent de diriger cette affaire si importante pour cette famille entière, et du succès de laquelle dépendait le repos de plusieurs de ses membres.

Ce parti, une fois pris, on put voir que William et James étaient plus calmes et qu'ils espéraient encore.

Ah! la haine, quelle terrible passion c'est.

Lecteur, s'il est des conspirations coupables aux yeux de Dieu, il en est aussi qui sont légitimes et par conséquent permises.





CHAPITRE IV.



LE MAGNÉTISEUR.

—

D'APRÈS ce que j'ai vu de votre méthode curative du spleen, me dit M. R...., est-ce que vous croyez au magnétisme ?

Ah ! si j'y crois, mais bien positivement, et si j'en parle, c'est parceque j'ai eu des preuves bien certaines de sa réalité, et qu'ensuite je l'ai pratiqué, non comme le font les charlatans, mais de même que les gens qui comprennent la loi de Dieu, usent de ce qui est formellement et tacitement permis à l'homme.

Puisqu'il en est ainsi, voudrez-vous nous initier aux mystères de cette science, que les uns disent être diabolique, et que d'autres prétendent être purement de la jonglerie ?

Avec grand plaisir, et d'avance je dois vous dire qu'il n'y a pas de secrets, pas de magie dans le magné-

tisme, mais que tout y est naturel et surnaturel à la fois, tout y est permis par CELUI qui dispose de toute chose, et je vous démontrerai cela sans dépasser les limites tracées à cet effet par le Créateur.

Vraiment ! vous m'étonnez, et vous nous ferez à tous bien plaisir ; je vous avouerai qu'il y a bien long-temps que nous désirons savoir ce que c'est positivement que le magnétisme et le somnambulisme ?

C'est tout simplement l'état des Sibylles, des Pythies et des Pythonisses de l'antiquité, bien entendu pour les somnambules dont les dispositions d'esprit sont tournées vers ce monde invisible qui existe tout aussi bien près de nous que dans l'immensité des cieux.

Réellement, vous m'étonnez de plus en plus.

Il n'y aura plus d'étonnement pour vous dans quelmois et je vous. . . . .

A cet instant, je fus interrompu par mon interlocuteur, qui fit exclamation, en disant : Voici ma femme et Hortense qui viennent de ce côté, attendez un peu.... hé Baptiste ? allez de suite à l'étang et dites à mes fils que nous les attendons au plus tôt.

Oui, monsieur, et le garçon jardinier partit.

Dans son empressement à être initié à ce qu'il appelait les secrets du magnétisme, M. R.... nous laissa à peine le temps de présenter nos civilités à ces dames, allons, dit-il, nous asseoir sous la charmille, et dès que Victor et Jules seront arrivés, commencera, ma bonne amie, dit-il à sa femme, une conversation dont les conséquences seront de nous démontrer, que sont

exactes toutes les choses extraordinaires qu'on rapporte du magnétisme.

Mais explique-toi, je te prie.

Madame, dis-je de suite, nous parlions, il y a un instant, des effets obtenus au moyen du magnétisme et du somnambulisme, ce dont j'ai eu des preuves certaines, presque palpables et par moi-même ; donc j'en suis sûr, car je n'ai pu alors être induit en erreur par quelque jongleur.

Et tout-à-l'heure, dit le mari à sa femme, ces preuves vont nous être données.

Pardon, monsieur, je ne puis à présent que vous faire le récit de choses et d'effets surprenants, mais je ne vous fournirai ces preuves que quand j'aurai fait un somnambule, et c'est alors que je vous démontrerai sans peine, qu'un athée, qui en serait témoin, serait de suite déiste et peut-être même deviendrait-il chrétien. Pour obtenir ces faits, il me faut une personne que je magnétiserai et que je puisse promptement amener à l'état de sommeil magnétique, qui est le somnambulisme. J'ai aperçu chez vous quelques jeunes filles et quelques jeunes garçons parmi lesquelles je pourrai peut-être trouver mon *sujet*, c'est-à-dire, une personne qui ait des dispositions naturelles au sommeil magnétique.

Point de doute que vous trouviez ici votre sujet, car vous pourrez choisir parmi une douzaine de grands garçons et de jeunes filles, c'est chez le jardinier, c'est chez le fermier, c'est chez moi.

Alors, monsieur, il y a tout lieu de croire que je trouverai mon sujet.

A ce moment, Victor et Jules arrivèrent.

Mais, monsieur, dit sans déguisement Mme R.... n'est-ce pas quelque chose de mal et même une impiété que de s'occuper de magnétisme, et la religion ne le défend-t-elle pas ?

Que votre conscience, madame, soit parfaitement en paix à cet égard, je n'ai jamais trouvé un prêtre qui m'ait dit que ce fût mal, et même j'en connais deux bien respectables dans une des villes de ce département de la Seine-Inférieure, avec lesquels je m'entretiens de temps à autre de cette science, qu'eux-mêmes connaissent et professent en toute occasion utile, donc, ne confondez pas, je vous prie, le magnétisme qui est entre les mains de jongleurs intrigants, qui ne le professent qu'à prix d'argent et uniquement pour de l'argent, mais représentez-vous-le en mains de personnes qui n'en font usage que pour le bien et rien qu'en vue du bien.

Dans ce dernier cas, il est indispensable que les magnétiseurs et les magnétisés soient purs, exempts de mauvaises intentions, et qu'ils aient foi ; et c'est seulement alors, que le magnétisme est ce qu'il est réellement, et tel que Dieu l'a permis. De tout cela, vous aurez preuves sur preuves, quand nous aurons près de nous des Anges qui nous en assureront en nous parlant par l'intermédiaire du sujet endormi, lequel vous verrez en cet état être bien supérieur à ce qu'il est à l'état ordinaire.

Tous mes auditeurs restèrent ébahis, et me régardè-

rent; étonnés, bien étonnés que je les voyais, sur ce qu'ils dévaient penser de moi.

Ah! dis-je en riant, vous allez me prendre pour un possédé qui a fait un pacte avec le démon; mais rassurez-vous, je suis au nombre des ennemis de Satan, veuillez seulement avoir quelque patience et sous quinzaine vous serez tous convaincus.

Vraiment, mais vous nous étonnez toujours de plus en plus, et pourtant, nous sentons que vous nous parlez vrai; quand voudrez-vous commencer, dit M. R.... qui n'y tenait plus?

— Dès aujourd'hui si vous le désirez.

— Mais nous le désirons tous.

— Alors, quittons nos siéges et dirigeons-nous là où travaille votre monde, et quand j'aurai vu chacun, je vous dirai qu'elle est la personne dont j'aurai fait choix.

— Fort bien, partons de suite.

Nous partîmes donc.

Chemin faisant, je commençai à observer la jeune et gentille Cécile, la plus jeune des enfants de M. R...., qui avait alors treize ans; mon examen terminé, je trouvai que chez elle il y avait de grandes dispositions au sommeil magnétique, mais je n'en dis mot à ce moment et le gardai pour moi.

Aprèsnous être arrêtés près despersonnes qui étaient occupées au jardin, nous fûmes à celles du logis, puis nous allâmes successivement au verger, à la prairie et aux alentours de l'étang. Les questions que M. et Mme R.... adressaient à leur monde, nous faisaient passer

quelque temps auprès de chaque groupe ou auprès de chaque travailleur, et je pus tout à mon aise observer chacun et notamment les adultes.

Quand notre tournée fut faite, M. R..,. me dit :

— Hé bien, avez-vous trouvé votre affaire ?

— J'ai trouvé mon sujet, et j'ose avancer que sous quinzaine nous aurons une excellente somnambule.

— Ha ! ce sera une somnambule, c'est sans doute une des jeunes filles que vous avez regardées si attentivement dans le grand pré de l'étang?

— Il est vrai que près de l'étang, j'en ai bien considéré une qui a quelques dispositions naturelles, mais ces dispositions sont bien loin d'approcher de celles d'une jeune personne que vous avez à ce moment tout près de vous.

— Comment? Cécile, dit Mme R....

— Mais oui, madame, et vous n'aurez que lieu d'en être contente, surtout quand vous verrez Mlle Cécile faire conversation avec son Ange gardien, et qu'à cet instant elle vous témoignera tant de son bonheur, que vous n'en douterez pas ; croyez-moi, madame, le bonheur et la joie si purs de votre fille, vous gagneront, et comme elle et avec elle vous aurez de ces joies réellement célestes que vous n'avez jamais connues, bien que la paix de votre âme soit parfaite.

— Mais, mon ami, dit-elle ensuite à son mari ?

— De deux choses l'une, ma bonne, lui répondit-il : ou le magnétiseur nous dit vrai ou il ne nous dit pas

vrai ; mais je le crois et ne vois pas d'inconvénient pour Cécile.

— Alors, mon ami, je n'en vois pas non plus ; ce sera donc comme tu le voudras, dit-elle, en hésitant encore un peu.

— Mais je le veux bien, et même avec plaisir.

— Alors soit, j'ai aussi confiance en notre magnétiseur.

Ah ! c'est fort heureux, répliqua l'excellent mari en se frottant joyeusement les mains.

Ainsi, nous sommes d'accord, dis-je à mon tour ; et ce qu'il nous faut faire, c'est de nous rendre au salon.

— Au salon, au salon ! cria le joyeux maître de la maison.

— « O curiosité ! que tu m'as bien servi en cette » occasion, et que je t'ai d'obligation ! »

Nous allâmes donc au salon, et assurément que je n'étais pas le moins content, car je savais que je démontrerais ce que j'avais annoncé, mais je n'aurais jamais osé espérer que quelques mois plus tard il nous serait accordé bien au-delà de ce que j'avais obtenu jusqu'alors.

Je fis asseoir tout le monde ; puis, je commençai par tirer les persiennes de manière à ce que nous n'ayons qu'un demi-jour ; ensuite, je m'assis en face de ma future somnambule, prenant ses deux pouces je les serrai légèrement entre les miens et l'indicateur (c'est ce qu'on appelle *se mettre en rapport) ;* ensuite, je fixai avec ménagement mon regard sur son regard, je plon-

geai lentement mon esprit dans son esprit, et bientôt, je me sentis maître absolu de tout son être spirituel, et à ce moment je commençai les *passes*, puis, je lui jetai un peu de *fluide ;* ses paupières s'agitèrent, l'œil commença à se *convulser*, c'est-à-dire, à ne plus laisser voir que le blanc ; enfin, la magnétisée s'assoupit peu à peu, les bras glissèrent à ses côtés ; je pris une main, je la levai un peu et la lâchai ; elle tomba : j'avais une somnambule.

Dans quelques jours, dis-je, il y aura un peu de *lucidité*, et sous quinzaine, j'espère obtenir beaucoup de *clairvoyance.*

— Ah ! c'est étonnant, dit-on à ce moment.

— Mais, c'est seulement un commencement, et vous en verrez bien d'autres.

Puis, je recommandai le silence, et j'annonçai qu'au bout de dix minutes, je *dégagerais* et *éveillerais* Mlle Cécile.

Quand je l'eus éveillée, chacun avoua qu'il commençait à croire au magnétisme.

Prenez patience, leur dis-je, et dans quelque temps vous y croirez tout-à-fait.

Nous fûmes ensuite faire une promenade du côté de l'étang ; le magnétisme fut immanquablement le sujet de notre conversation ; et entre autres choses qu'il pouvait leur être utiles de connaître, je leur dis que s'il fallait souvent des mois entiers pour amener un sujet au sommeil, il arrivait aussi quelquefois qu'il ne fallait que quelques jours et même qu'une seule séance ; à l'appui

de cette assertion, je leur nommai un excellent homme, un ami dévoué de l'humanité souffrante, M. Bournichon, dont je parlerai plus loin, à qui je dois mes premières connaissances en magnétisme, et auquel j'avais vu faire en 1843, une somnambule en deux séances.

Alors, faites en sorte, me dit-on, d'être aussi habile que ce monsieur.

Je ferai, leur dis-je, tout ce que je pourrai, mais je dois avouer que je ne suis pas un grand maître comme l'est M. Bournichon, et toutefois, je tâcherai de l'imiter.

Me voici donc, grâce au magnétisme, installé malgré ma première détermination, chez les P.... et chez les R...., et le plus souvent chez ceux-ci.

Lecteurs, je resterai dans mon sujet, je ne m'en écarterai pas et ne chercherai pas à l'embellir par quelques récits sur cette belle et heureuse existence que l'on mène dans la maison de M. R...., où l'oisiveté est inconnue, où l'emploi du temps est si bien distribué, et où on s'amuse aussi raisonnablement qu'on y travaille convenablement. Comme régler sa vie, distribuer utilement l'emploi de son temps, et faire chaque jour, à peu près aux mêmes heures, les choses principales de la journée, est non-seulement être de l'ordre, mais que c'est aussi chose nécessaire pour conserver sa santé et encore pour faciliter la nature dans son travail ordinaire, nous arrêtâmes, d'après ces diverses considérations, que nos séances magnétiques auraient lieu chaque jour à la même heure, et c'est ce qui eut lieu à partir du jour suivant ; ce jour-là, les choses ne se passè-

rent pas moins bien que la veille, et en présence de ces nouveaux initiés qui, quarante-huit heures avant, doutaient encore, et quoi que je leur eusse dit, et malgré ce dont je les avais assurés ; à cette seconde séance, j'eus presque l'orgueil de voir mon succès complet ; ma somnambule balbutia quelques mots, et en fidèle observateur de la règle, je me gardai bien de la questionner ; je l'éveillai un quart-d'heure après son entrée dans le sommeil.

C'était pour la troisième séance que m'était réservé un petit triomphe : dix minutes après avoir été endormie, la jeune Cécile remua les bras, elle avança une main dans le vide, et sembla chercher quelque chose ; puis, baissant cette main, elle prit sa robe et elle nous parut vouloir se rendre compte de l'objet qu'elle avait en main.

Après deux minutes au plus passées dans cette position, elle dit : *Mais je suis endormie.*

— De quel sommeil, lui dis-je ?

— Du sommeil magnétique.

— Comment vous trouvez-vous ?

— Ah ! très-bien.

— Y voyez-vous ?

— Je ne vois pas du tout.

— Vous verrez bientôt, ne vous inquiétez de rien.

— Oh, mais rien ne m'inquiète.

— Tant mieux alors, et nous n'en arriverons que plus tôt à la lucidité. Dès que vous vous sentirez un peu fatiguée, vous me le direz et je vous éveillerai.

Je l'éveillai cette fois, vingt minutes environ après son entrée dans le sommeil.

Vous, lecteur de ce récit, qui peut-être vous livrerez au magnétisme en vue des choses spirituelles, rappelez-vous que vous devez y apporter de la pureté d'intention et avoir foi ; ne doutez pas un instant de la puissance du Créateur, et croyez qu'il peut tout. Et si jamais quelques esprits étroits viennent à vous dire : « Mais, puisque Dieu peut tout, qu'il nous soit donc démontré de par LUI, qu'un rond est carré, et qu'un carré est ovale ? » n'hésitez pas à ces gens-là de leur répondre : que Dieu ne serait alors pas Dieu, s'il démontrait ces choses, puisque par là IL dérogerait à la vérité qu'IL a faite éternelle, et qu'aussi IL dérogerait à sa divine sagesse qui ne peut faillir ; dites-leur aussi, à ces frères égarés, que pour sentir toutes ces choses il faut marcher au Seigneur ; tâchez de les bien pénétrer que la voie du bien et celle du mal sont toutes deux ouvertes à l'homme, libre à lui de choisir celle qu'il veut parcourir, libre aussi à lui de prendre pour directeur, soit un ami de Dieu, soit un suppôt de satan.





CHAPITRE V.



LA SOMNAMBULE.



Faisons observer que le contentement, lorsqu'il arrive à son plus haut degré, nous fait oublier, je crois, que nous devons toujours être discrets et prudents. J'avais bien recommandé à mes hôtes de ne parler à qui que ce fût de nos petites séances, mais une fois ces premiers résultats obtenus, on fit d'abord exclamation entre soi, puis on se communiqua à un ami qui, lui, se communiqua à quatre, et toujours en recommandant bien de n'en rien dire à personne; puis un beau jour, au sortir d'une de nos séances plus remarquable que les précédentes et où la bonne dame R.... avait sans doute été très-impressionnée, elle dit tout haut en présence d'un voisin ami qui venait d'entrer, c'était le médecin de la maison:

— « Oui ! je le dis avec conviction, que je serais athée,

» il me suffirait du magnétisme pour me rendre chrétienne. »

— Bon, dis-je de suite, voici que bientôt je ne vais plus être appelé dans le village que *le sorcier*.

— Oh! soyez tranquille, me répartit l'aimable indiscrète, M. B.... est aussi discret qu'il aime les sciences, et si nous voulons lui faire plaisir, c'est de lui permettre l'entrée de nos séances.

— Vous m'obligerez vraiment, monsieur, en m'admettant à vos séances, me dit le docteur.

— Réellement, monsieur, avec le plus grand plaisir, et à cet instant je pensai que le voisin avait été mis au courant de ce qui se passait, et quelques mots qu'il dit ensuite me le confirmèrent, mais en réalité je n'étais pas fâché de cela, non-seulement parce que c'était un médecin, qui, s'il ne croyait pas au magnétisme, allait bientôt être forcé d'y croire, mais encore parce que M. B...., que je connaissais déjà passablement, avait quelque chose dans toute sa personne qui me plaisait infiniment, ce quelque chose de parfaitement doctoral. Cet homme mérite que je fasse ici son portrait, et dût-il s'en fâcher :

« Il pouvait avoir à cette époque cinquante-cinq ans,
» sa taille est grande et belle, sa contenance naturel-
» lement austère et grave, sa belle figure, la sérénité de
» son visage et l'expression de la vérité qui se sent à
» chacune de ses paroles, annoncent chez lui de la
» force de caractère, le calme de l'âme, un cœur droit
» et de la pureté de conviction. »

« Tout me plaisait en lui, et j'aurais mauvaise grâce
» à ne pas avouer, que je fus bien flatté, au bout de quel-
» que temps de me voir honoré de l'amitié d'un pareil
» homme.»

Il y avait bien deux mois qu'avaient commencé nos séances, quand ma somnambule atteignit progressivement ce degré de lucidité que je souhaitais qu'elle eût avant de ne rien entreprendre des faits surnaturels que j'avais annonçés à mes amis, ce moment si désiré par eux, était enfin arrivé et j'allais bientôt avoir la satisfaction de les convaincre bien au-delà de mes espérances.

A ceux qui par ignorance ou par mauvaise foi, disent que le magnétisme et le somnambulisme sont de véritables absurdités, je leur reponds qu'il sont dans l'erreur et qu'il leur est bien facile de s'en convaincre, soit en se faisant endormir, soit en magnétisant quelqu'un à cet effet.





CHAPITRE VI.



LE MARIAGE.

—

Afin d'être narrateur exact et fidèle, je dois relater ici un événement important, qui se passa chez les P...., c'est le dénouement de la grande bataille diplomatique que nous avions livrée à Louisa G...., et que nous avions presque perdue. Oh! combien je souffris alors, car, je savais que l'expulsion de cette femme était indispensable à la guérison de mes deux amis, à moins cependant que de prendre le parti de fuir avec eux ces lieux où de si tristes souvenirs se rattachaient, et étaient chaque jour ravivés par la seule présence de la Méduse.

Les deux malades avaient bien exactement suivi les conseils de leurs parents, mais chaque jour en contact avec la G...., ils ne pouvaient que dissimuler et non extirper de leurs cœurs la haine et la jalousie qui les

rongeaient, mais c'est tout ce qu'il faut pour produire le spleen le plus terrible. Cependant les deux frères allaient beaucoup moins mal, mais aller moins mal n'est pas être guéri.

Un parent, un véritable ami, s'était chargé de diriger toutes nos menées diplomatiques, il était chaleureusement secondé et par sa femme et par son fils Victor, grand et charmant jeune homme de seize ans et demi, rempli de raison pour son âge, et aussi par Mlle Hortense, l'aînée de ses enfants, qui avait alors dix-huit ans, laquelle est non moins aimable que bonne, je me rappelle que je l'avais surnommée la belle *imitatrice de sa mère.* Tous avaient, avec une véritable habileté, répandu le bruit au village et dans les environs, de la fameuse dot que M. P.... devait faire à sa dame de compagnie, lors qu'elle se marierait, afin de la récompenser de *ses bons et loyaux services.* Les amateurs de dot le prirent si bien au sérieux, que quelque temps après la nouvelle mise en route, cinq braves garçons dont quatre étaient en tout dignes de la dotée, se présentèrent chez M. P...., mais soyons véridique jusqu'à la fin et disons tout de suite, que le cinquième ne ressemblait en rien à ses concurrents : c'était un très-bon ouvrier menuisier qui désirait s'établir et qui avait à cet effet besoin de la dot de sa future épouse, il voulait faire ni plus ni moins que tant d'autres le font : prendre une femme uniquement pour ses écus, mais c'est leur affaire, et je n'ai rien à en dire dans ce récit, bien que ce ne soit que pour y revenir plus tard brûlant et tout de feu. M. Eugène Sue a traité à sa manière le sujet des sept

péchés capitaux, moi, quand le temps en sera venu, je les traiterai à la mienne ; voici ce que j'en peux laisser préjuger à mes lecteurs :

« *Toi*, orgueil, je me suis laissé un jour accrocher » par ta main infernale, et j'ai même eu la faiblesse de » sympathiser avec *toi*, ce qui m'a par conséquent fait » te connaître, et c'est un avantage que j'ai maintenant » sur *toi* ; donc, il me sera facile de parler de *toi*, comme » un chrétien doit le faire.

» *Toi*, envie, je toucherai et montrerai du doigt les » horribles tourments qui sont ton partage et celui de » de ceux qui t'écoutent.

» *Toi*, avarice, je ferai voir ta bassesse, ta dureté et » ta cupidité, et je briserai ton cœur en parlant aussi » de ton horrible fils, l'égoïsme.

» *Toi*, luxure, je ne t'ai que trop connue, mais quel » immense avantage tu m'as l'aissé sur *toi* ; impruden- » te ! quoi? tu n'*as* pas prévu la haine non mortelle mais » bien immortelle que je devais te porter un jour? » quoi ! ton infernal souverain lui-même n'a pu aper- » cevoir que dans l'avenir, une guerre des plus terri- » bles s'engagerait entre *toi* et moi ? et lui, prince des » ténèbres, n'a pu te le faire connaître ? apprends donc « en ce jour, que je suis ton ennemi implacable, que je » parlerai de *toi* comme d'une ennemie à qui j'ai voué » une haine éternelle, et que j'écrirai sur *toi* avec des » caractères qui seront tout de feu, puis, quand j'aurai » quitté cette enveloppe mortelle qui me tient à la terre » et que j'aurai été jugé, c'est *toi*, si je l'obtiens, que

» j'irai d'abord chercher là où règne ton père et ton
» maître à la fois, lui, que tu me verras insulter, lui, qui
» malgré lui, sera témoin de ces quelques mots que je
» te donnerai pour salut : *infâme luxure à nous deux*
» *maintenant.*

» *Toi,* gourmandise, je te connais peu, mais je pour-
» rai toujours démontrer, que tu mets l'homme qui est
» ta dupe, bien au-dessous des animaux.

» *Toi,* colère, je t'ai connue, et j'écrirai sur toi sans
» difficulté et tu m'en as fourni les matériaux.

» *Toi,* paresse, je t'ai peu connue volontairement,
» mais tu m'as fait tant de tours dans un temps qui n'est
» plus que je puis me douter de ce que tu es, et afin
» de ne pas me tromper sur ton compte, je vais bientôt
» t'étudier chez les autres ; ne songe pas à te cacher,
» car tu en es incapable, et malgré *toi* je te verrai à
» nu. »

L'ouvrier menuisier, dont j'ai parlé ci-dessus, travaillait de son état au chef-lieu du canton qu'habitaient mes amis, c'était un beau blond, toujours assez soigné et toujours propre, ne portât-il qu'une blouse ; ce garçon avait une réputation terrible comme coureur et comme séducteur, et ses victimes disait-on, étaient nombreuses. Avec des avantages physiques, M. M.... (c'est le nom de cet homme), n'était pas sans en posséder quelques-uns, moraux et intellectuels, par exemple : il avait beaucoup d'ordre, il s'exprimait passablement bien, et avait quelque usage, et était surtout d'une grande douceur de caractère, et quoiqu'il eût déjà

fait couler bien des larmes son cœur cependant n'était pas méchant. Disons en deux mots, qu'il avait fait ce que nous appelons d'après nos mœurs corrompues, *la vie de garçon*, mais comme il n'aimait pas le mal pour le plaisir de faire mal et qu'ensuite il avait du bon sens, il s'était efforcé de changer de conduite afin de pouvoir se marier et s'établir, il s'était donc réellement réformé ; et de mon temps là-bas, il disait aux personnes avec qui il était familier, qu'il avouait avoir fait bien des folies, mais que prenant de l'âge et voulant s'établir, toutes ces choses étaient finies pour lui.

Ce garçon-là plut non-seulement à la G...., mais il plut aussi au maître de celle-ci, qui disait à tout venant qu'il aimait sa bonne mine, sa franchise et son bon naturel.

Aussi bien partagé qu'était ce prétendant, Louisa G.... s'amouracha promptement de lui, et il faut avoir vu cela pour bien se le figurer, c'est vraimeut incroyable ! Lecteur, que je perde mon nom si chez cette femme ce n'était pas un amour semblable à celui d'une chatte. Nous nous expliquions encore cela, mais ce dont nous ne pouvions nous rendre compte, c'était la facilité avec laquelle M. P.... avait consenti à ce mariage et accordé la dot.

Mais quand ce jour tant désiré pour nous fut arrivé, quand ces noces auxquelles la générosité du maître de la maison ne laissa rien manquer et qui furent réellement belles, quand ces noces, dis-je, auxquelles nous avions tous assistés non par faiblesse mais par calcul,

furent passées sans qu'il fût ensuite question du départ des nouveaux époux, et quand enfin au bout de huit jours nous apprîmes que M. P...., lui que nous appelions alors l'*ensorcelé*, avait fait dire à son maître maçon de venir badigeonner et restaurer la partie des bâtiments attenante de la maison principale, et quand enfin, nous vîmes un beau jour les ouvriers à l'œuvre.... Oh! alors nous fûmes accablés, il n'y avait plus de doute, tout cela était un logement qu'on préparait pour l'infernale G...., et c'est à ce moment seulement que nous pûmes nous expliquer, comment et pourquoi le mariage avait été consenti et s'était si promptement fait.

Mais il ne s'agissait pas de se lamenter ni de se décourager, il nous fallait changer notre plan de campagne de fond en comble et frapper au plus tôt un coup décisif; il fut arrêté que, si encore cette fois nous perdions la bataille, William et James quitteraient leur père et demanderaient la séparation des patrimoines, car bien que majeurs l'un et l'autre, ils avaient laissé à celui-ci l'entière administration de leurs biens propres dans la succession de feu leur mère, et ces biens pouvaient grandement figurer pour un tiers dans la fortune de M. P...., ce fut donc ce parti vigoureux que nous prîmes.

Quant à vous, pauvre Mary, nous ne vous mîmes pas au courant de cette seconde affaire, nous savions, hélas! que c'était inutile; à vous, il fallait préparer la mort du chrétien.

O vous, qui croyez qu'avoir une maîtresse, et porter

le désordre sous le toit conjugal, est du droit naturel, ô pour l'amour de Dieu ; je vous en conjure, revenez de cette erreur ; non, vous n'avez point ce droit, et malheur à vous si ayant commis ce crime, vous n'en faites pénitence.



CHAPITRE VII.

LE COMPLOT.

—

Dès le lendemain de ce jour de défaite, M. R.... nous engagea à une grande partie de pêche; M. P.... accepta aussi mais en se réservant de ne se rendre à l'étang que dans le courant de la matinée; c'est ce que nous demandions, et du reste, nous nous y attendions, car nous savions bien qu'il n'était pas homme à se lever à cinq heures du matin, et l'eût-il fait? que cela l'aurait rendu malade et maussade toute la journée.

Ah! comme nous étions contents quand il nous dit qu'il ne pouvait pas nous rejoindre avant neuf heures; nous avions dès lors, près de quatre heures pour nous entendre et dresser nos batteries d'attaque, et c'était plus qu'il ne nous en fallait.

Il faut s'être trouvé dans une position semblable,

pour pouvoir bien se pénétrer et sentir ce qu'a été la dépense d'esprit faite par la pensée et l'action de l'imagination chez chacun de nous dans cette circonstance; jamais, pour mon compte, je ne me suis vu plus animé et plus en action, et se fût-il agi de détrôner un roi coupable que ça n'aurait pu dépasser ce degré d'exaltation; cependant, nous sûmes dissimuler.

Il était minuit quand je m'endormis, et à trois heures dix minutes, j'étais éveillé et tout aussi bien éveillé que si j'avais dormi huit heures d'un seul et bon somme; d'abord, mon esprit passa et repassa sur les divers moyens d'attaque, que l'imagination avait enfantés la veille une fois au lieu du repos. Il fallait que je fusse bien indigné pour que je dérogeasse à l'engagement que j'avais pris antérieurement avec moi-même, de ne jamais me mêler des querelles d'autrui (chat échaudé craint l'eau froide); je manquais à cet engagement, j'en conviens, mais la cause qui me faisait agir me paraissait tellement bonne et légitime, que j'aurais cru faire acte de faiblesse en faisant autrement.

A quatre heures et quart, j'éveillai William et James, et à cinq heures nous arrivions sur les bords de l'étang; à cinq heures et demie, les derniers arrivants étaient au lieu du rendez-vous, même le docteur que son ami R.... avait été engager la veille au soir et très-tard, il lui avait tout confié; nous pouvions compter sur son appui et ses conseils.

Tous, près l'un de l'autre, nous commençâmes à jeter nos lignes, ou plutôt nous fîmes comme si nous pêchions à la ligne.

M. R...., le premier, nous communiqua son projet : c'était de prier le respectable et vieux curé de la commune de vouloir bien faire une démarche auprès de M. P...., avec lequel il était assez bien malgré la dissidence de religion; et peut-être, disait-il, que les sages conseils du pasteur et la représentation du scandale qu'allait causer cette presque cohabitation avec les époux M...., et peut-être aussi que le parti pris par ses fils de fuir sa maison, le feraient-ils rentrer en lui-même et lui feraient abandonner l'exécution de ce déplorable projet ?

Cet avis nous parut, à tous, judicieux et sage; mais le docteur, sans rien vouloir en diminuer, nous émit que son opinion était qu'on ferait peut-être bien avant de mettre à exécution l'excellent projet de M. R...., de dépêcher l'un de nous, *conspirateurs légitimes*, fit-il en souriant, auprès de M...., qu'il connaissait parfaitement, et savait être un garçon délicat et rempli d'honneur, malgré ses extravagances en amourettes ; puis il développa sa proposition : c'était de prendre M. M...., le mari de la G.... par le point d'honneur, et il y était très-susceptible, il fallait aussi s'adresser à ses bons sentiments.

Nous approuvâmes tous ce projet, même M. R.... qui y applaudit ; déjà tous nous pensions que le docteur allait se charger de conférer avec le mari de la G...., mais il n'en fut rien, car un instant après il nous dit que voyant très-souvent M...., il voulait lui épargner pour le temps à venir la honte de se rappeler, qu'il

avait fallu son intervention à lui B...., pour l'obliger à quitter la maison P...., d'où il aurait dû emmener sa femme le lendemain même des noces.

Nous goutâmes tous assez cette sage précaution.

Puis, le docteur ajouta que cette mission convenait beaucoup mieux à un étranger à la localité et qu'à cet effet il me désignait.

Ce fut une approbation générale.

Je commençai à décliner mon incapacité diplomatique, et qu'objectai-je encore? je ne sais; mais on couvrit ma voix..... J'avais pris part au complot, je me rendis de bonne grâce.

On convint ensuite qu'il faudrait attendre le surlendemain, jour où le mari de la G.... devait aller chez lui au chef-lieu du canton, et déjà nous lui avions fait l'injustice de soupçonner qu'il y allait pour faire ses dispositions de déménagement, et être tout prêt à s'installer chez M. P...., aussitôt les travaux en maçonnerie terminés; donc, il fut arrêté que je partirais ce jour-là une heure après qu'il aurait quitté la maison.

—Messieurs, cria M. R...., voilà une chose arrangée, à une autre à faire maintenant; c'est de la pêche, dit-il, que je veux parler, et ne nous occupons plus que de la pêche; à cet avertissement, chacun se mit à l'œuvre, l'attention se fixa et nous pêchâmes réellement, les uns à la ligne et les autres aux filets, au moyen de la nacelle servant ordinairement à nos parties sur l'eau; au bout d'une heure, maintes tanches et perches et un

certain nombre de carpillons, d'habitants de l'étang qu'ils étaient à notre arrivée, avaient, de par notre volonté, été habiter le grand panier en osier que nous avions apporté à cet effet; puis, quelques carpes que nous apportèrent les amateurs de la pêche à l'épervier et aux verveux posés la veille, nous faisaient à neuf heures au plus tard, sans compter le fretin, une pêche déjà passablement belle.

Il était bien neuf heures et quart quand une voix cria : voici M. P.... ; nous levâmes la tête et l'aperçûmes dans la grande allée du bois qui vient aboutir à l'étang.

A cet instant, James, dont je n'ai pas encore parlé, sinon que je l'ai nommé au commencement de ce récit, nous dit au docteur et à moi et assez haut pour être entendu de ceux qui étaient dans notre voisinage :

« Oui, voici mon père, mais avant qu'il ne soit arri-
» vé, il faut que je vous dise, que je viens de combiner
» un projet de complot contre la G...., mais vous ne le
» saurez qu'après-demain et après que je l'aurai eu
» mis à exécution ; il est tout-à-fait inutile que vous
» me demandiez maintenant à le connaître, et seule-
» ment je puis vous dire que, quand j'aurai manœuvré,
» vous serez tous immanquablement contents de moi. »

Et il n'en dit pas davantage.

Le docteur me dit ensuite à voix basse : « Ce que
» vient de nous dire James me prouve qu'il y a beau-
» coup de mieux chez lui, car il y a seulement deux
» mois il lui aurait été impossible de prendre la moin-

» dre résolution et en voilà une de prise ; seulement, » il nous reste à savoir ce qu'elle est. »

— Docteur, lui dis-je, patientons ; nous le saurons après-demain.

M. P... arriva ; il nous parut bientôt être de moins mauvaise humeur que d'habitude, mais quand il eut vu, pris et retourné le résultat de notre pêche, il se dérida entièrement, et nous fûmes convaincus qu'il était même de bonne humeur, c'était vraiment chose extraordinaire ; puis, cet homme d'humeur atrabilaire nous dit : « Mais l'ami R.... va en vérité pouvoir nous don- » ner un déjeûner composé rien que de poisson arrangé » à toutes les sauces ; combien vous en avez pris, en » voilà-t-il, en voilà-t-il ! »

A ce moment, M. R.... appela ses deux fils, il leur dit de prendre le grand panier qui contenait notre pêche et de le porter à leur mère ; les deux frères partirent de suite.

Notre partie de pêche était de fait terminée ; nous nous réunîmes près du dernier arrivé, qui venait de prendre une ligne, désireux de pêcher un peu, et à côté et derrière lui nous nous assîmes, et là, ainsi que on se dit à la campagne, *nous cassâmes une croûte et nous prîmes un verre de vin ;* pendant ce temps, M. P.... ne fit que tirer sa ligne et la rejeter à l'eau, ainsi il fut heureux et amena passablement de fretin ; enfin, ceux de nous qui fumaient bourrèrent leurs bienheureuses pipes ou firent des cigarettes, puis on battit le briquet et on alluma, et comme de raison chacun des

fumeurs savoura ce délicieux caporal, et tandis que de petits nuages de fumée voltigeaient au-dessus de nos têtes, ceux qui ne fumaient pas égayèrent toute la société par leurs joyeux champs.

Enfin, nous pliâmes bagage et nous prîmes cette belle allée si bien ombragée encore à cette époque, et que maintes fois pendant l'été qui finissait, nous avions été si aises de trouver quand nous quittions l'étang pour retourner à la maison ; il était près de midi quand nous arrivâmes chez M. R..... Lecteur, si jamais vous avez fait des parties de pêche ou de chasse, vous savez, n'est-il pas vrai, qu'on rapporte le plus souvent avec soi beaucoup plus d'appétit que de poisson et de gibier ? et c'est toujours quelque chose ; mais cette fois nous avions l'un et l'autre, aussi concevrez-vous sans peine l'accueil que chacun de nous fit au bon déjeûner que nous avait préparé Mme R....

Je m'arrête court et je reviens à mon sujet principal : notre séance de magnétisme eut lieu comme d'habitude, et elle fut de bien en mieux ; j'avais la satisfaction que donne le succès, et cependant une pensée me préoccupait : celle de la mission dont j'étais chargé pour le surlendemain ; aurais-je, me disais-je à moi-même, le bonheur de réussir ou échouerais-je ? là, était toute la question ; mais je savais que l'homme doit savoir espérer.

Le lendemain de notre partie de pêche me sembla être d'une longueur mortelle, et pourtant notre temps fut passé et employé à peu près comme d'habitude ; en vérité, je crus que cette journée ne finirait jamais.

Enfin, arriva le lendemain ; il pouvait être six heures quand on frappa à ma porte, c'était William qui venait m'apprendre que M.... était parti au point du jour ; je me hâtai, et une demi-heure après j'étais en route pour le chef-lieu du canton.

Lecteur, je vous l'ai dit, il est des complots légitimes.



CHAPITRE VIII.

UN HONNÊTE HOMME.

J'étais arrivé à ma destination, deux heures après mon départ, et je trouvai facilement la demeure de l'ouvrier menuisier, il était chez lui.

En entrant dans sa chambre de garçon, je m'aperçus du premier coup-d'œil que ce jeune homme avait de l'ordre et du rangement; cette chambre était propre et bien tenue, et lui, à cet instant, était occupé non à faire ses malles, ainsi que nous l'avions craint, mais bien à ranger du linge et des effets d'habillement qui étaient alors sur une table.

— Bonjour M. M...., lui dis-je.

— Ha, bonjour monsieur.

— Avez-vous une demi-heure à me donner? car j'ai à m'entretenir avec vous d'une affaire bien sérieuse.

L'ouvrier menuisier me regarda assez surpris, puis il dit : mais, monsieur, tout le temps que vous désirerez.

— Merci, je vais vous dire ce qui m'amène chez vous : mes amis P.... fils et M. R.... m'ont chargé de remplir auprès de vous une mission bien délicate, la voici : ils savent par la commune renommée que vous êtes un homme plein d'honneur et de mœurs douces ; dès-lors, ils comptent sur ces bonnes qualités afin que vous les aidiez à faire cesser la terrible guerre qui a lieu chez M. P...., entre les fils et votre femme, et vous le pouvez.

— Pour cela, monsieur, je ne demande pas mieux, mais comment faire ?

— Rien de plus simple, et ce n'est pas la mer à boire ; il vous faut amener votre femme ici, et j'espère bien que vous avez ce droit.

— C'est juste, et c'était bien là mon intention, mais voilà que son bourgeois et elle veulent que je me rende là-bas, et ma foi ! ça ne me va guère.

— Bah ! mais vous n'êtes pas homme à consentir à cela ? mon doute vous fait injure, il n'existe plus, et je suis certain maintenant que je vous trouverai tel que vous juga le docteur B...., et au surplus vous êtes le maître ou vous ne l'êtes pas.

— Soyez tranquille, ces messieurs verront que je ne suis pas un mauvais garnement.

— Très-bien, M. M...., ma mission est remplie, et

je n'ai plus qu'à vous remercier pour tous et à vous souhaiter le bonjour.

— Mais, monsieur, faites-moi le plaisir, je vous prie, d'accepter une part de mon déjeûner, vous avez fait deux lieues et vous ne quitterez pas le bourg sans y prendre quelque chose.

— Avec bien du plaisir, mon cher M. M....; à quelle heure sera prêt votre déjeûner?

— A onze heures.

— Bien, à onze heures je serai chez vous, et en attendant, je vais parcourir le bourg et visiter vos alentours.

Je sortis et fus faire ce que je venais d'annoncer, songeant pendant ma promenade au plaisir qu'allait faire à mes amis la réponse de M.... ; réponse qui dépassait mes espérances ; cependant, une réflexion vint diminuer de ma joie : cet honnête jeune homme, me disais-je, osera-t-il une fois, en présence de M. P.... et de la G...., manifester sa volonté? et n'ai-je pas à craindre qu'il fasse comme William et James, qui prennent bien à part, eux, de grandes déterminations, mais qui, loin de les exécuter, ne peuvent même plus s'expliquer une fois près de leur père et de cette terrible femme, dont le regard les fascine au point de les rendre positivement muets? Pourtant, ajoutai-je ensuite, j'ai affaire à un honnête homme, donc il me faut espérer.

Je savais que la nécessité avait fait descendre M.... à ce bas calcul d'épouser cette femme uniquement pour

sa dot, mais je savais également qu'il était plein d'honneur et par conséquent incapable de consentir tacitement à laisser sa femme devenir adultère, en vue d'une part future et testamentaire dans la succession de M. P...., je savais aussi qu'il avait en main la dot de sa femme; donc, il ne pouvait plus faire de ces bassesses que le besoin quelquefois fait commettre.

Toutes ces choses me trottaient en tête, quand j'entendis sonner onze heures à l'horloge du lieu; je me rendis de suite chez mon hôte où un déjeûner offert de bon cœur m'attendait.

Malgré ma préoccupation, mon estomac était bien disposé et je déjeûnai bien, et même nous fûmes tous deux assez gais; tout près de sortir de table il me dit: j'ai fini tout ce que j'avais à faire ici, et si ça ne vous déplaisait pas, nous pourrions partir ensemble, nous ferions route jusqu'aux trois quarts du chemin?

— Me déplaire, lui dis-je, et pourquoi donc s'il vous plaît?

— Ah! monsieur, voyez-vous? c'est que je ne suis qu'un ouvrier.

— En vérité, vous êtes drôle, et vous pouvez compter que quand nous serons en route, je reviendrai là-dessus.

Lecteur, il est des honnêtes gens et des hommes de cœur dans toutes les classes, et c'est du devoir de tout citoyen d'être tel.



CHAPITRE IX.

LES CONFIDENCES.

Une demi-heure après nous quittions le chef-lieu du canton, et de suite je lui dis : vous m'avez annoncé chez vous que vous n'étiez qu'un ouvrier, et en le disant vous aviez l'air de vous mettre bien bas et cela m'a peiné ; sachez donc que tous les hommes sont des ouvriers, à l'exception cependant de ceux qui sont oisifs ou désœuvrés, et sachez aussi que cette qualité d'ouvrier fait honneur aux hommes en ce sens qu'elle est l'accomplissement de la volonté de CELUI qui a dit :

« Vous mangerez *votre* pain à la sueur de votre visage. »

—Monsieur, me dit le cœur tout ému, ce jeune homme qui me parut être bon, il n'y aurait pas tant de haine contre certains riches, si tous ceux qui le sont, raison-

naient comme M. le docteur B.... et vous, car vous non plus ne méprisez pas l'ouvrier. Moi, voyez-vous? je suis ouvrier, j'ai fait mon tour de France et j'ai connu bien des gens comme moi, j'en ai vu mais de véritables paresseux, voulant vivre sans rien faire, jaloux des riches uniquement parce qu'ils sont riches, et à ceux-là je vous assure que je ne me gênerais pas pour leur dire ma façon de penser, mais aussi, j'en ai rencontré quelques-uns qui détestaient les riches, parce que, disaient-ils, ceux-ci nous méprisaient uniquement à cause que nous ne sommes que des ouvriers.

—Mais, mon cher M. M...., il ne faut pas que les bons pâtissent pour les mauvais, les riches dont vous me parlez sont des sots, gens à esprit petit et étroit, qui n'ont pas assez de jugement pour sentir l'embarras dans lequel ils se trouveraient s'il n'y avait pas d'ouvriers, non plus que personne pour les servir ; croyez-moi, le mauvais riche sera jugé comme le fut celui dont parle l'Evangile, oui, malheur au riche qui n'aura pas compris que, bien qu'il soit propriétaire légitime de sa fortune, il n'en doit pas moins aider ses frères malheureux, car le Christ qui le jugera un jour, lui demandera un compte exact de l'emploi qu'il aura fait des biens de la terre dont Dieu a permis qu'il ait temporairement la propriété et la jouissance ; mais croyez-le bien aussi, le prolétaire injuste, haineux et jaloux du riche, ne sera pas jugé moins rigoureusement. Dieu, voyez-vous, a ses lois et Dieu lui-même ne peut manquer à sa justice ; cela nous prouve combien est grande sa sagesse. Il est vrai que sa miséricorde s'élevera au-dessus de la rigueur de

ses jugements, mais quand se manifestera-t-elle ? nul ne le sait.

A cet instant mon compagnon de route fit une exclamation à laquelle je ne m'attendais guère ;

—Oui ! dit-il, rien n'est plus juste : « Rendons à César » ce que nous devons à César, et à Dieu ce que nous » devons à Dieu, mais aussi qu'on soit donc juste envers » nous. »

—Tiens, lui dis-je, mais vous croyez à la divine sagesse de ces paroles du Christ ?

—Ah ! si j'y crois, mais tout autant et à cause de ce que le seigneur a également dit, que je suis sûr qu'il y aura toujours des riches et des pauvres sur la terre, et avec cela, je crois à tout ce que Jésus-Christ a révélé, a dit et a fait ; ce changement chez moi, date de l'an dernier où me trouvant un dimanche à St-Ouen, à Rouen, j'entendis un prédicateur qui, à la fin de son sermon, s'écria comme s'il eût été rempli du St-Esprit :

« Malheur à vous ! pécheurs aux cœurs endurcis, qui » ne voulez pas croire à la parole du Sauveur, trois fois » malheur à vous ! si pour faire pénitence, vous atten- » dez que vous le voyiez assis à la droite de son PÈRE, » tenant en main le livre de vos iniquités. »

Ce sermon toucha mon cœur et frappa mon esprit, il me rappela que feu ma mère me disait souvent :

— « Si tu veux sauver ton âme, sois homme de bien, lis et relis les Evangiles. »

—C'est donc ce que j'ai fait depuis environ un an, et je

vois clairement maintenant qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse avoir parlé ainsi, et fait tout ce qu'a fait ce sauveur du monde ; c'est du reste ainsi que raisonnait mon exellente mère. Ah ! celle-là en avait-elle de la religion? oh oui, elle en avait et n'était pas cagote, je vous l'assure.

—Digne femme, lui dis-je, et c'est bien ici le cas de dire : telle mère tel fils. Mais, comme vous avez changé, M. M...., depuis ce temps où vous étiez la désolation des mères de famille.

—Ah ! c'est bien vrai, et combien j'en suis content; mais vous, monsieur, avez-vous toujours eu le bonheur d'être ce que vous êtes à présent ?

— J'étais pris et très-adroitement pris, il me fallait mentir ou dire la vérité, mais je n'hésitai pas : non, lui dis-je, et je n'ai pas mieux fait pour cela.

—Ah ! ah ! répliqua-t-il, en riant de bon cœur, et non sans finesse d'esprit : je vous comprends, mais à tous péchés miséricorde.

— Je dois l'avouer, il me fut impossible de ne pas rire avec lui, et n'aurais-je pas eu tort de m'en fâcher ?

— Ecoutez, lui dis-je, nous sommes l'un et l'autre rentrés dans la bonne voie, alors tâchons de nous y affermir.

—Je suis de votre avis, me repondit-il, et chez lui ça partait du cœur.

Puis, nous restâmes quelques instants sans rien nous dire, souriant chacun de notre côté. Nous nous étions compris.

Le sujet de notre conversation changea ensuite, et celle-ci roula principalement sur ses bonnes intentions de raisonner sa femme plutôt que d'employer la rigeur.

Je l'approuvai tout en lui rappelant qu'il était quelque chose dans le ménage.

Et tout en cheminant nous atteignîmes l'endroit de la route cù lui devait prendre le chemin qui conduit chez les P...., et en nous quittant nous nous serrâmes cordialement la main.

Lecteur croyez-moi, l'amitié qu'elle vienne même d'un porte-faix, si elle est sincère, vaut infiniment mieux que celle intéressée d'un homme très-riche, mais dur et avare.



CHAPITRE X.

UN ÉVÈNEMENT.

Lorsque j'entrai chez M. R...., j'étais tout joyeux et on pouvait lire sur mon visage que tout avait bien été; je n'en eus pas plus tôt fait part, que M. R.... me dit :

— « Ah ! nous en avons bien d'autres à vous raconter. »

— Et qu'est-ce donc, lui demandai-je tout étonné ?

— Vous vous rappelez sans doute, me répondit-il, qu'avant-hier au bord de l'étang et à l'instant où nous aperçûmes M. P...., que James nous communiqua qu'il avait un projet de complot contre la G...., et qu'il ne pouvait nous le faire connaître qu'aujourd'hui ?

— Je me le rappelle fort bien.

4

— Et bien, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, et jamais vous ne devinerez quel était ce projet.

— Mais qu'est-ce donc je vous prie? et si vous ne me paraissiez content, je serais vraiment inquiet.

— Figurez-vous qu'un peu avant midi, la G.... est venue ici, d'où j'étais alors absent, elle a dit à ma femme qu'elle venait me trouver pour me parler comme maire de la commune, et me déposer que M. James avait voulu l'assassiner, et que de cela elle voulait que justice fût faite; elle est ensuite sortie en annonçant qu'elle reviendrait, et elle ne peut tarder; vous pensez bien que d'abord nous avons été tous ici dans la plus grande inquiétude, et j'allais me rendre chez P.... quand est arrivé à son tour James, mais James qui, dès qu'il a été entré, nous a dit tout joyeusement: mon coup est fait, et j'ai lieu d'espérer que tout va changer chez mon père.

— Et que s'est-il donc passé, lui ai-je demandé tout rempli d'agitation?

Nous voyant inquiets, il se hâta de nous tranquilliser; je vais le laisser parler, car ce qu'il nous a raconté est vraiment curieux et bien digne de la G.... Voici comment il s'est exprimé:

— « Ainsi que je l'avais projeté avant-hier, j'ai, au-
» jourd'hui, attendu que mon père soit sorti pour sa
» promenade ordinaire de la matinée, et après quoi,
» j'ai averti Mary de ne point s'effrayer de quelque
» chose de très-grave qui allait se passer d'un instant
» à l'autre entre la mégère et moi, nous continuions

» notre conversation, quand bientôt j'ai été servi à sou-
» haits pour la querelle que je voulais lui faire et dont
» il me fallait prétexter une cause : j'entendis légè-
» rement, très-légèrement marcher dans le corri-
» dor, et près de la porte de la chambre de ma sœur ;
» je me doutai de ce qui se passait, et quand je n'ai plus
» rien entendu, je me suis élancé et ai ouvert si subite-
» ment cette porte, que j'ai trouvé la coquine l'oreille
» encore tendue.

— » Vous nous écoutez, misérable ! lui ai-je crié,
» avec une voix de tonnerre.

— » Moi ! a repondu la G...., tout interdite.

— » Oui ! vous ! et ce n'est pas la première fois que
» je vous y prends, et là-dessus la prenant par les
» épaules, je l'ai précipitée plutôt que je l'ai conduite,
» dans la chambre qui fait face et qu'habitait autrefois
» ma mère, puis fermant la porte d'une main tandis que
» je la tenais solidement de l'autre, j'ai de suite tiré
» d'une des poches de ma redingote un pistolet que
» j'avais eu soin d'y placer pour remplir convenable-
» ment mon rôle ; à cet instant, j'ai vigoureusement
» maintenu la vipère et je lui ait dit à voix basse et
» concentrée :

— » Infâme ! il n'y a que trop long-temps que *tu* em-
» poisonnes notre existence, mais *ton* règne infernal est
» fini ; *jure*, par ce qu'il y a de plus sacré, que *tu* quit-
» teras la maison de mon père sous les vingt-quatre
» heures, et si *tu* refuses, prépare-toi à la mort.

— » Monsieur ! monsieur ! je vous le jure comme il
» n'y a qu'un Dieu, a été sa réponse.

— » J'y compte, lui ai-je repondu avec force, et si » *tu* manques à ta parole, oh! malheur à *toi* et malheur » à moi-même !

— » Monsieur ! je vous le promets.

» Là-dessus, j'ai laissé cette misérable et me suis » rendu près de Mary qui, avertie par ce que je lui » avais dit, était peu effrayée de la scène qui venait » d'avoir lieu, et j'étais en train de lui dire que cette » fois nous allions sans doute être débarrassés de l'hor- » rible mégère, quand celle-ci s'étant à coup sûr ravi- » sée, a ouvert une des fenêtres qui donnent sur le jar- » din, d'où elle a sauté en criant : *au secours, au se-* » *cours, à l'assassin!....* tous ceux qui travaillaient au » jardin, ont dû je le présume, diriger leurs regards du » côté d'où partaient ces cris, et assurément qu'ils n'ont » aperçu que la G...., l'infernale G.... ayant, et ainsi » que ma sœur et moi nous l'avons vu à travers les vi- » tres, sa chevelure en désordre et l'air tout effaré. Il a » fallu que cette femme ait eu la présence d'esprit » d'enlever sa coiffe aussitôt après que je l'ai eu quittée, » et aussi de casser son peigne et de jeter le tout sur le » parquet avant que d'ouvrir la fenêtre, car Mary et » moi nous y avons vu ces deux ou plutôt ces trois » objets gisant ; notez bien que de tout cela, je n'ai » fait que la secouer, solidement il est vrai. »

J'avais d'abord écouté M. R...., non sans quelque inquiétude, mais lorsqu'il arriva au dénouement, je partis d'un éclat de rire ; on ne saurait, lui dis-je, ensuite, trouver plus de raffinement en méchanceté ni plus d'as-

tuce, ô oui, cette femme est un véritable démon! mais tranquillisons-nous, car les bonnes dispositions d'esprit que j'ai trouvées chez son mari et tout ce qui s'est passé aujourd'hui chez M. P...., font qu'il n'est plus possible qu'elle y reste.

— Non, ce n'est plus possible, cria-t-on d'une seule voix.

— Ah! ajouta madame R...., nous rompons avec M. P.... si après une telle scène, il a la faiblesse de.....

A cet instant, M. le curé, Mme B.... et le percepteur du lieu entrèrent, ils étaient tout inquiets et c'est à peine si nous les avions mis au courant des grandes choses de la journée, quand la femme de chambre annonça Mme M....

— Qu'elle entre, dit froidement M. R....

Et nous pûmes de suite considérer le visage doucereux de cette femme fausse et pleine de fourberie.

— Que me voulez-vous? lui demanda M. R...., qui, à ce moment, se trouvait être dans ses fonctions de magistrat.

— Je viens, M. le Maire, vous faire mon rapport, le voici: M. James a voulu m'assassiner; puis, entrant dans les détails de toutes sortes de faits qui, de sa part n'étaient que de pures suppositions, mais de ces suppositions produites avec assurance, et le nombre en fut si grand, qu'à la fin, elle s'égara au milieu de ce labyrinte de mensonges, et peut-être pour la première fois la ruse de la G.... fut mise en défaut, car cette femme qui avait eu la présence d'esprit de simuler d'avoir

été traînée par les cheveux, eut la sottise de dire que, ce scélérat de James, l'avait *rouée de coups*, et qu'assurément il l'aurait tuée si elle ne se fût échappée par la fenêtre.

— Très-bien madame, répondit vivement M. R...., et je vous complimente de n'avoir rien omis des choses scandaleuses qui se sont passées dans la matinée ; croyez-le bien, nous ne négligerons rien pour que le coupable reçoive le juste châtiment qui lui est dû ; d'abord, toi Victor, dit-il à son fils, va de suite t'assurer, si M. B.... est rentré chez lui, cherche-le au besoin dans tout le village, et me l'amène, au plus tôt; Victor partit immédiatement à la recherche du docteur.

— Et vous madame, reprit M. R...., oui, vous pouvez y compter, justice vous sera rendue, mais auparavant, il faut qu'un médecin et moi, nous constations par procès-verbal de la gravité de ces *coups* que vous avez reçus et dont votre corps doit être tout meurtri.

La G... resta d'un sang-froid imperturbable, et seulement, elle répondit: mais, M. le Maire, je vous dis cependant la vérité, et rien que la vérité.

— Cela ne suffit pas, madame, il nous faut la preuve de ces *coups*, dont vous accusez celui qui, dites-vous, a voulu vous assassiner.

Pendant que M. R.... parlait, nous voyions dans ses yeux, la joie secrète qu'il éprouvait de pouvoir, enfin, confondre cette terrible femme.

— Cependant, répliqua celle-ci, vous savez bien,

M. le Maire, combien M. James m'en veut ; ah mon Dieu, que lui ai-je donc jamais fait?

— A ces derniers mots, Mme R...., ne put contenir plus longtemps son indignation : ah ! c'est trop d'audace, c'est trop d'infamie, s'écria-t-elle ; le ciel est juste, et cette fois, vous allez être démasquée !

A ce moment, la G.... fit une chose qui nous prouva une demi-heure après, qu'elle possédait la bosse de la ruse à un suprême degré, car il a fallu que cette femme s'aperçût à cet instant seulement, de la sottise qu'elle avait faite, en disant avec tant d'autres mensonges, que James l'avait traînée par les cheveux et l'avait rouée de coups, et ce fut avec le plus parfait aplomb qu'elle dit à M. R.... :

— Mais, M. le Maire, je dis si bien la vérité, qu'il me tarde de vous le démontrer ; aussi, de ce pas, je vais moi-même aller jusque chez M. B...., pour le presser de venir.

Et en même temps elle sortit, traversa la cour, et se dirigea du côté de la demeure du docteur.

Jamais l'on ne saurait être mieux dupés que nous le fûmes ; avec l'audace que nous connaissions à Louisa G...., nous crûmes qu'elle agissait en arrogante, et que réellement elle se rendait chez M. B.....

Nous attendions depuis déjà quelque temps, quand arriva le docteur, qu'était bien allé chercher le fils aîné de M. R...., lequel avait fini par le trouver chez un de ses malades du village, mais il était seul, et qui plus est, il était entré un instant chez lui, où, on ne lui avait

nullement dit, que la dame G.... fût venue le demander. Nous voulûmes avoir de suite le cœur net de cela, et nous sortîmes tous, pour aller aux informations.

Près de la maison de M. B...., nous abordâmes deux jeunes filles qui travaillaient dans un champ qui longe le chemin, et informations prises, il en résulta, que nous apprîmes d'elles, que la dame G...., avait bien passé là, il y avait une demi-heure, mais qu'elle n'était pas entrée chez le docteur et avait pris le sentier qui conduit au chemin allant chez M. P.....

A cette nouvelle, il nous fut impossible de nous contenir, et nous partîmes tous d'un éclat de rire ; sommes-nous joués, criâmes-nous tout haut.

Il faut en convenir, nous l'avions solidement été.

Oui, mon cher lecteur, l'homme de bien est souvent la dupe de l'homme du mal, mais que le premier lutte sagement et prudemment et qu'aussi il demande et prie ; croyez-moi, il vaincra.





CHAPITRE XI.



UNE GRANDE NOUVELLE.



Il y avait bien deux heures que l'événement dont je viens de parler s'était passé et nous attendions impatiemment des nouvelles de chez M. P.... ; que s'y était-il passé, là aussi, depuis que le mari de la G.... y était de retour? Voilà ce que nous nous demandions.

Nous étions donc dans la plus vive attente, quand on frappa à la porte du salon ; c'était William, et rien d'étonnant que ce fût lui, puisque nous l'attendions depuis déjà de bien longues minutes, mais qu'allait-il nous apprendre ?

A l'instant où la porte du salon s'ouvrit, William que nous avions jusque là seulement entendu et non vu, nous laissa apercevoir sa tête, et en même temps, nous le vîmes saisir son chapeau qu'il porta en haut en

agitant et en se précipitant au milieu de nous, d'où il s'échappa de sa poitrine, deux fois ce cri de l'âme : *Victoire ! Victoire !*

Puis, sans qu'un seul mot de plus fût prononcé, je vis toutes les personnes de cette famille se précipiter dans les bras l'une de l'autre, s'embrasser, puis, s'embrasser encore, et pleurer de joie et rire à la fois ; c'était du délire !

Et l'émotion contenue du docteur ne m'échappa pas ; oh ! il est certain que je n'aurais jamais pu dissimuler la mienne ; il s'approcha de moi, me serra la main et détourna la tête.

Et vous, digne ministre du seigneur, pourrai-je jamais oublier, qu'à cet instant de si vives émotions, le plus grand de ma vie, j'ai vu vos yeux remplis de larmes élevés vers le ciel ? non, je ne l'oublierai jamais, car à ce même instant, vous rendiez grâces à Dieu.

Je n'exagère point, en disant qu'il s'écoula bien dix minutes, avant que nous puissions nous reconnaître, nous comprendre, et nous adresser quelques paroles intelligibles ; non, jamais je n'oublierai cette scène de famille et son souvenir seul m'émeut en ce moment, que mon esprit est rempli de toutes ces choses.

Enfin, le docteur qui avait sans doute gardé plus de sang-froid que nous tous, parla le premier, il nous recommanda de nous calmer afin, nous dit-il, que nous puissions jouir de notre victoire ; puis, s'adressant à William, il lui demanda de nous apprendre ce qui

s'était passé chez son père, depuis qu'il y était retourné?

Le voici, dit-il :

« Quand le mari de la G.... est arrivé chez mon » père, celle-ci venait justement de quitter la maison » pour aller je ne sais où; à son arrivée, M.... a prié » mon père de lui accorder quelques minutes d'entre- » tien, et ces quelques minutes ont bien duré une heu- » re ; qu'ont-ils dit, et que s'est-il passé entre eux? je » n'en sais rien. Sur ces entrefaites, revint la G.... ; » mon père s'étant, je crois, aperçu que le mari désirait » parler en particulier à sa femme, les a laissés seuls; » que s'est-il aussi passé entre eux? de même, je n'en » sais rien.

« Mais ce que je sais parfaitement, c'est que j'ai entendu l'honnête M.... dire tout haut à mon père :

» Monsieur, ma femme et moi nous vous remercions » sincèrement de toutes vos bontés et jamais nous ne » vous oublierons; pour moi, monsieur, je ne vous fais » pas mes adieux, car je reviendrai demain dans la » matinée pour faire nos malles, et je les emmenerai » dans l'après-midi, si vous ou M. R.... pouvez me » prêter un cheval et une grande charrette; puis, il a » ajouté : monsieur, ma femme et moi, nous vous pré- » sentons nos respects, et tous deux sont immédiatement » partis. »

Ah ! c'est admirable, dit de suite le joyeux M. R...., mais William es-tu bien sûr qu'ils soient partis?

Comment, si j'en suis sûr? mais n'en doutez pas un instant et j'en suis dix fois certain.

Maintenant, je te crois, et de suite je vais recommander que l'on tienne toute prête pour demain, la grande charrette.

Vive Dieu! dis-je à mon tour, avant que M. R.... ne sortît, et avouons que M.... est un bien digne garçon et convenons aussi, que sa conduite est réellement belle.

C'est un parfait honnête homme, et je l'ai toujours jugé tel, ajouta le docteur.

C'est bien vrai, répéta-t-on de toutes parts, et M. M.. vient de faire là une action qui doit nous réconcilier avec lui, et même faire oublier qu'il a épousé cette terrible femme ; justice lui fut donc rendue, il le méritait bien.

Lecteur, tel est tôt ou tard le résultat de toute cause juste et bonne, alors que l'homme a demandé, a prié, a espéré et a agi.





CHAPITRE XII.



L'ACTION DE GRACES.

—

Jusqu'à ce moment où chacun rendit justice à la délicatesse et à l'humanité de M..., une femme que sa vive émotion rendait muette, une femme dont le mouchoir de blanche batiste cachaitles yeux qui l'avaient assurément arrosé de leurs larmes, une femme enfin qui n'avait pu jusqu'à cet instant prononcer un seul mot, et l'eût-elle voulu? que bien certainement ses sanglots eussent étouffé sa voix; cette femme, dis-je, baissa la main qui maintenait le mouchoir, et nous laissa voir un visage si calme et si serein, qu'un instant on aurait pu croire qu'elle avait été étrangère à la scène dont je viens de retracer l'incident principal, et cependant elle y était, car cette femme était Mme R.... qui, en recouvrant la parole, nous adressa ces quelques mots :

« Messieurs, pour demain à dix heures du matin,

» mon mari et moi, nous comptons sur vous tous à l'ef-
» fet d'un déjeûner de famille, que nous vous prions
» d'accepter ; j'ai une seconde demande à vous faire,
» nous dit-elle ensuite, d'un air suppliant de bonté et
» d'amour, la voici : vous autres hommes, vous n'allez
» pas souvent à la messe, néanmoins, faites-moi cette
» grâce d'y assister demain et venez me prendre, mes
» enfants et moi à huit heures moins le quart, et tous
» ensemble, nous irons entendre la messe-basse. »

Ai-je besoin de faire connaître la réponse à cette demande qui nous fut faite avec tant de grâce et avec un accent où Mme R.... semblait dire : seigneur vous m'avez exaucée et j'ai à vous en rendre grâce !

Déjà, je commençais à m'attendrir de nouveau, quand fort heureusement M. R.... fit fort à propos, une observation qui nous fit tous rire : « Ah ! dit-il, tu m'oublies et tu ne me parles à moi de rien ; va, ça ne m'empêchera pas d'aller entendre la messe à huit heures et malgré toi. »

L'excellente femme sourit, et prenant le bras de Mme B...., elle répondit à son mari : mais tu es bien rigide, vois donc Mme B...., tu sais que je ne l'ai pas engagée et cependant, je suis bien certaine qu'elle nous donnera la satisfaction de la posséder, ainsi que ses deux filles, Cornélie et Marie.

—Oh ! certes qu'oui, reprit vivement Mme B.. .

Le lendemain matin à sept heures trois quarts, William, James et moi, nous arrivâmes chez M. R.... où déjà tous les invités s'étaient rendus, à l'exception du docteur qui entra un instant après nous ; puis, à l'ap-

pel de la cloche, nous prîmes le chemin de l'église au nombre de vingt-trois personnes, savoir :

M. et Mme R....

Mlle Hortense, leur fille aînée.

Victor et Jules, leurs deux fils.

La jeune Cécile, mon intéressante somnambule.

Deux de leurs serviteurs.

Le fermier, sa femme et leur fils.

Trois dames et deux hommes, amis de la maison.

M. et Mme B.... et leurs deux demoiselles.

Et William, James et moi.

Une personne de la famille nous y avait devancés, et assurément que nous ne nous y attendions guère ; c'était Mary, l'infortunée Mary, à qui ses frères avaient seulemeut fait part de notre action de grâces, de la part de Mme R...., afin qu'elle s'y joignit en esprit de chez elle ; c'était elle, vêtue en ce moment d'une robe des plus simples, qui seyait si bien à cette fleur jadis si belle, mais alors étiolée et fanée !

Dès qu'elle s'aperçut que nous l'avions vue, elle nous fit signe de la tête et nous sourit ; ah! ce sourire avait ce quelque chose qui, chez l'homme plane au-dessus de la mort, ne la craint pas, mais la brave, de même qu'en Dieu, la miséricorde plane au-dessus de la rigueur du jugement !

Notre bon curé avait voulu ostensiblement s'associer à notre action de grâces, il avait convenablement paré l'autel de la vierge où il devait officier ce jour-là, et en

outre, deux bouquets de fleurs d'automne ajoutaient à son ornement.

Nous avions tous pris nos places; l'office commença.

Au recueillement que je remarquai sur tous ces visages, je me dis à moi-même : en vérité un étranger qui viendrait à entrer et nous observerait, ne manquerait pas de penser et dirait assurément :

« Voici des gens qui accomplissent un vœu. »

La messe finie, nous suivîmes M. le curé et en nous rendant au presbytère, M. R.... qui avait toujours quelques bonnes citations à faire nous dit :

« Vraiment, si la civilisation a ses vices, elle a aussi
» ses vertus ; voyez ce que c'est ? bien loin de nous
» égorger entre catholiques et protestants, nous allons
» maintenant ensemble à l'église et nous en revenons
» de même ; n'est-ce pas admirable ? »

De cette citation, je vais passer à une communication que me fit le pasteur sur le tantôt de cette jouruée, la voici : après le déjeûner dont j'ai parlé ci-dessus et que venait de nous donner Mme R...., nous fûmes nous promener du côté de nos lieux de prédilection, c'est-à-dire, au bois et à l'étang ; à ce dernier endroit, le curé avec lequel je m'entretenais de M. R...., me dit, entre autres choses, qu'il n'était pas possible de trouver une bienfaisance plus modeste qu'elle était chez cette femme, et la première preuve qu'il en avait datait de seize ans lors de son arrivée dans la commune ; cela, ajouta-t-il, vaut la peine de vous être raconté ; et à cet effet, je vais le laisser parler :

« A cette époque, il m'arrivait, me dit-il, de trouver
» assez souvent une somme très-forte et tout en sous et
» menue monnaie, tant dans le tronc de l'église que
» dans celui des pauvres ; je réfléchis à cela et pensai
» qu'une main pieuse et charitable devait augmenter
» de beaucoup l'offrande des fidèles ; je vous l'avoue,
» je fus un peu piqué par la curiosité, car je me plaçai
» maintes et maintes fois en observation, mais en
» dépit de mon active surveillance, je fus à peu près
» trois ans sans pouvoir lever le voile de ce petit
» mystère, et ce n'est qu'un jour où, heureusement
» placé dans notre petit jeu d'orgues, j'aperçus l'excel-
» lente femme dont nous parlons entrer seule à l'église ;
» je me penchai bien vite en arrière et l'observai, car
» dans tout cela j'avais mes doutes d'abord, elle vint
» faire sa prière à l'autel de la vierge, puis regardant
» de tous côtés, et n'apercevant personne : ah ! comme
» je m'étais bien blotti dans mon petit coin (dit le bon
» curé tout content), je la vis se diriger du côté de l'un
» des deux troncs ; elle tira un sac qui me parut encore
» assez gros, et à cet instant, j'en glisse des sous et j'en
» glisse, puis elle fut a l'autre tronc, et j'en glisse en
» core. J'avais enfin découvert mon être mystérieux et
» Mme R.... ne s'en doute pas le moins du monde.

— » J'ajoute, me dit-il ensuite, que chez elle d'aus-
» si bonnes habitudes ne se perdent pas. »

— Admirable femme ! exclamai-je.

— Ah ! c'est bien là une chrétienne, dit le pasteur.

Avant de terminer ce chapitre, je ne dois pas oublier de dire, que M. P.... arriva à l'heure du déjeûner chez

son cousin qui avait eu le soin de l'engager; il y fut convenable auprès de chacun, même auprès de son fils cadet à qui il n'a jamais parlé de la terrible scène entre lui et Mme M...., nous fûmes presque surpris de son calme, mais il est vrai que nous le favorisions, car les choses se passèrent de même que si rien absolument n'eût eu lieu chez lui.

Cet homme avait donc encore du caractère quand il le voulait?

Il est vrai que celle qui l'obsédait n'était plus là.

Vous tous qui me lirez et dont le plus grand nombre ne croira pas ce que je vais raconter au chapitre suivant, me croirez-vous davantage quand je vous dirai, que ce sont nos mauvaises passions qui causent ces maux effrayants dont notre humanité est de siècle en siècle affligée?

Rentrez en vous-mêmes, réfléchissez quelques minutes, et votre conscience vous répondra, je vous l'assure.

Je vous le dis: oh! certes que tous vous savez ce que c'est de pleurer sur les maux de la patrie, mais trop malheureusement vous ne savez pas tous ce que c'est de pleurer sur les vices qui rongent les cœurs de beaucoup de ses enfants.

La charité, je vous l'affirme, ne consiste pas seulement à donner le denier du pauvre à son frère malheureux, mais elle veut aussi qu'on souffre, qu'on gémisse et qu'on pleure avec lui.





CHAPITRE XIII.



CONTINUATION DE NOS SÉANCES MAGNÉTIQUES (1), VOYAGES A DISTANCES ET ÉVOCATIONS D'AMES.

—

MAÎTRISER *de trop vives émotions est toujours sage :* La victoire que nous avions remportée sur Louisa G...., avait suffi pour nous amener en peu de temps à un état de quiétude des plus parfaits, et tel était notre contentement, que pendant quelques semaines nous perdîmes réellement de vue la perte douloureuse que nous devions bientôt faire, car nous savions qu'il ne fallait plus rien espérer de cette vie actuelle pour Mlle Mary P...., et déjà nous lui voyions un pied dans la tombe.

Nous avions aussi la satisfaction de préjuger de la prochaine guérison de nos hypocondriaques, car nous

(1) Si le mot MAGNATISME, que quelques-uns emploient, avait été plus connu, et si même on le trouvait dans nos dictionnaires, je l'aurais employé, mais j'ai dû me servir du mot MAGNÉTISME, qui est usuel. (NOTE DU NARRATEUR.)

?

les savions être infiniment moins mal; toutes ces choses, en un mot, nous avaient fait oublier et nos chagrins passés et celui à venir, que nous prévoyions alors ne pouvoir éviter. Mais tel est l'homme, qu'un jour de bonheur lui fait oublier des années de malheur, et combien il est heureux qu'il en soit ainsi.

Enfin, les deux malades du spleen observèrent plus exactement que jamais le traitement, tant physiquement que moralement et religieusement et nous tous ainsi débarrassés de ces terribles inquiétudes, nous continuâmes et mieux que jamais nos séances magnétiques.

Cécile, ai-je déjà dit, en était arrivée à ce degré de lucidité que j'avais souhaité de lui voir posséder, et en outre, elle était durant son sommeil d'une supériorité d'intelligence extraordinaire et si remplie de sagesse, que nous ne doutions pas qu'elle fût remplie de l'Esprit-Saint et dirigée par un ange dans les réponses bien au-dessus de son âge, par ce qu'elles avaient de profond, et qu'à chaque instant elle nous faisait dans son sommeil. Conséquemment, je pouvais commencer à fournir mes preuves, et de ces preuves je ferais des volumes, s'il était nécessaire de les donner toutes, mais comme cela est parfaitement inutile, je vais seulement relater les faits les plus importants,

J'entre dans mes fonctions de magnétiseur spiritualiste, et je commence :

Un jour où je m'étais aperçu que M. R... doutait encore de nos voyages à distances, c'est-à-dire de l'es-

prit qui, dans ce sommeil peut quitter en partie le corps et se transporter là où il veut sur la terre, je tâchai d'augmenter mes forces spirituelles en priant mentalement *celui* qui peut tout, de m'être favorable ; je conjurai en son nom les esprits du mal de fuir, et je demandai qu'ils ne pussent influencer et faire errer notre somnambule dans les réponses qu'elle aurait à nous faire, et par contre, j'implorai l'aide des bons esprits.

M. R... commanda à sa fille de le suivre là où il se transportait en esprit, et de suite ils partirent.

Où la conduisait le père? personne de nous ne le savait en ce moment.

Ah? dit la somnambule, mais mon père, sans que j'aie besoin de te suivre je vais directement là où tu veux que j'aille.

— Et comment fais-tu donc ?

— J'ai devant moi un rayon lumineux, beau comme une belle étoile, qui me conduit.

— Est-ce bien vrai cela ?

— Oh ! mon père, c'est bien vrai.

— Alors je te crois.

Il me fut facile d'apprécier que cette étoile était tout simplement le bon guide de Cécile qui avait pris cette figure, et je les en assurai en leur disant qu'ils en auraient bientôt la preuve.

Arrivés à destination, le père demanda à sa fille où ils étaient ?

— Nous sommes, répondit celle-ci, dans une grande

ville et chez une personne qui a beaucoup de sympathie pour toi.

— Et moi, autant pour elle, répondit le père ; je vois bien que tu es exacte.

— Le rayon lumineux qui vous précédait tout-à-l'heure, dis-je à cet instant à la somnambule, étant votre bon ange, vous pouvez le prier de se manifester à vous sous forme humaine.

O je voyais bien que sous cette belle étoile il y avait quelque chose de mystérienx !

Puis, elle se tut et pria, et ensuite elle nous dit : — j'ai prié, et actuellement ma belle étoile est un bel ange ; ah ! si vous le voyiez, ah ! qu'il est beau !

— Remerciez votre bon ange et demandez-lui qu'il veuille bien vous venir en aide pour tout ce dont vous pouvez avoir besoin et surtout spirituellement.

Oh ! je l'ai déjà fait du fond de mon cœur et mon ange m'a répondu qu'il était content de moi et aussi il m'a dit, que la reconnaissance avait sa récompense.

— Très-bien, dit Mme R..., je te le rappellerai lorsque tu seras éveillée.

— A présent, dis-je à cette jeune personne, parlez-nous de ceux que vous voyez dans cette maison et ensuite vous ferez la description des lieux.

La somnambule répondit si exactement à l'une et à l'autre de ces demandes, que son père en témoigna hautement sa surprise, et l'étonnement de mes auditeurs était grand.

M. R.... commanda ensuite à sa fille de le suivre chez une autre personne, et là la somnambule apprécia en une seconde qu'elle était chez quelqu'un, ami de la famille, puis elle nous dit que cette personne étant dans la maison elle allait la trouver : eh ! mon Dieu, exclama-t-elle un instant après, mais c'est un homme, il est couché et je le vois malade ; après une pause de quelques secondes où nous nous aperçûmes qu'elle se rendait compte, elle ajouta :

— Mon père, ton ami est très-malade.

— Tu nous l'apprends, lui répondit-il, et si cela se justifie je croirai au magnétisme et quand même.

Ainsi, à cette époque, nous commencions seulement à obtenir quelques résultats, et il devait peu de temps après se passer bien d'autres faits, lesquels faits devaient tous les convaincre et leur faire avouer que le magnétisme existe positivement.

M. R.... avait été mentalement à Strasbourg où il a des parents et des amis, et les descriptions données par Cécile étaient exactes, mais il restait à savoir si cet ami était réellement malade ; nous le verrons plus loin.

A notre séance du lendemain, même voyage, et le malade était moins mal que la veille.

— Suis-moi dans une autre maison, dit le père à sa fille.

— Je t'ai suivi et nous sommes arrivés.

— Et où sommes-nous ?

— Ce n'est pas dans une maison, mais bien dans une belle église.

— Dans une église ?

— Mais oui, mon père, et c'est bien une église.

— Allons, c'est bien drôle et ça n'en est pas moins vrai; maintenant, fais-nous la description de ce que tu vois de plus remarquable dans cette église.

Cécile fit exactement la description demandée, et son père de plus en plus surpris nous dit, qu'il ne doutait pas que l'esprit de sa fille fût réellement là où il lui avait commandé d'aller.

A la séance du lendemain, toujours même voyage, l'ami malade était hors de danger.

— Suis-moi là où je vais me transporter en esprit, dit le père à sa fille.

— Oh! dit à cet instant la somnambule, voici un autre ange, mais il n'est pas beau et pur comme l'est mon bon guide, et même il me paraît être tout souillé de vices, et je vois bien qu'il cherche à dissimuler un chagrin profond qui le ronge ; oh ! qu'il n'a pas la franchise non plus que la beauté de l'autre, et je commence réellement à en avoir peur.

— Bah ! lui dis-je, mais il n'y a que les méchants qui puissent avoir peur d'un Esprit du mal, et quant à vous, chère enfant, vous ne pouvez craindre ce suppôt de Satan ; seulement refusez de l'écouter.

— Mais il n'a pas encore parlé, me dit-elle, et cependant je vois bien que c'est un démon.

— Vous ne vous trompez pas, et c'est bien un ange déchu que vous avez près de vous ; veuillez vous rappeler que dès qu'il cherchera à vous obséder par ses

mauvais conseils, vous n'aurez qu'à faire un signe de croix ou à le sommer au nom de Jésus-Christ de s'éloigner, et de suite il s'éloignera.

— S'il en est ainsi, je vais à présent même m'en débarrasser, et elle nous parut ensuite prier mentalement.

— Ah ! ah ! dit-elle un instant après et toute contente, si vous aviez vu comme il s'est enfui ! plus de démon maintenant et je ne vois que mon bel Ange qui vient de reparaître, ô combien je l'aime mon bel Ange !

— Aimez-le toujours ainsi, lui dis-je, et faites bien exactement tout ce qu'il vous conseillera de faire.

— Oh ! je promets que toujours je lui obéirai.

— Ah ! que je t'embrasse, dit Mme R...., et elle le fit.

Puis, notre jeune somnambule se mit en conversation véritable avec l'Esprit pur ; nous n'entendions, il est vrai, que les paroles de celle-là, mais il était facile de comprendre qu'il y avait une conversation d'établie entre cette habitante de la terre et cet habitant du ciel.

Quand cet entretien fut terminé, M. R.... reprit et dit : tout-à-l'heure je voulais te conduire quelque part, est-ce possible à présent ?

— Mon Ange gardien dit que cela se peut, puisque je ne suis pas du tout fatiguée.

— Alors, suis-moi.

— Je te suis.... Nous voici arrivés, ajouta-t-elle un moment après, et je vois que tu connais ceux qui habitent cette maison.

— Oui, je les connais, et que vois-tu ?

— Oh ! voici que je suis tout subitement dans l'obscurité la plus complète, et aucun de vous ne saurait se figurer ce que sont ces horribles ténèbres.... ah ! que j'y suis mal.... ô mon bon Ange ! revenez, je vous en supplie....

— Ah ! le voici, et je vais lui parler.

La conversation s'engagea de nouveau....

— Mon père, dit ensuite la jeune fille, mais tu ne sais pas ? voici ce que me fait connaître mon ange gardien : que si je me suis trouvée tout-à-coup environnée de ténèbres, c'est parce que tu m'as amenée ici pour y voir des choses qui ne te regardent pas et tu le sais bien ; mon Ange me recommande de vous dire qu'il ne faut plus à l'avenir employer le magnétisme ainsi, mais uniquement à des choses utiles et en vue du bien.

A cette sage recommandation, M. R.... dit tout bas : ah ! c'est vraiment étonnant et je dois avouer que je suis bien justement puni de ma curiosité.

La surprise gagnait de plus en plus toute notre petite société, et chacun commençait à ne plus douter de la réalité du magnétisme.

Je profitai de ce petit incident, qui fit beaucoup rire aux dépens de M. R....,pour rappeler à mes auditeurs que le magnétisme n'avait de bons résultats qu'autant qu'on l'employait purement, avec de bonnes intentions, et conformément à la *volonté* de *celui* qui le permet. Je voulais, par là, que chacun comprît bien que le magnétisme réel n'est pas un jeu de compère, non plus qu'une

farce de saltimbanques qui amusent les enfants et les badauds.

A la séance d'un autre jour, nous restâmes au logis, c'est-à-dire, que nous ne fîmes pas voyager notre somnambule ; j'employai le temps à faire l'essai d'une autre expérience, celle de lire les yeux bandés. Un des spectateurs banda donc les yeux de la somnambule et un autre ouvrit un livre et le lui présenta ; elle lut quelques lignes mais avec peine, et jamais, depuis, elle n'a excellé dans ce genre d'exercice.

Je ferai observer ici à mes lecteurs, que chaque somnambule a ses facultés particulières, qu'il en est qui lisent parfaitement bien tout en ayant les yeux couverts d'un double bandeau, ce qui n'empêche pas le rayon lumineux de traverser l'objet, ou bien il se déplace et se porte alors ailleurs, au front, à la nuque, au bout des doigts, etc. Un somnambule chez lequel cette faculté est bien développée, y verra toujours et quoi qu'on fasse, car il voit par les yeux de l'âme, par devant, par derrière et de tous côtés, et faibles humains que nous sommes, que pouvons-nous contre cela ? absolument rien.

Les facultés spéciales de Cécile étaient ce privilège de relations avec les Esprits, et elle faisait aussi avec une grande précision la description de lieux qu'elle n'avait jamais vus, de même qu'elle parcourait l'espace avec une grande promptitude. Il faut que les habitants du Monde spirituel aient reçu de Dieu la faculté de se transporter d'un lieu à un autre avec une

vitesse prodigieuse, et je dois d'autant mieux le croire que, j'ai éprouvé de deux de mes somnambules que leur esprit respectif et en compagnie de leurs Anges gardiens, parcourait une distance d'environ mille lieues à la minute, et encore les Anges allaient-ils, eux, très-doucement, comparativement à leur vitesse ordinaire.

A une séance, nous fîmes cette autre expérience, celle que la somnambule ayant les yeux bandés, portait une main derrière elle et nommait exactement quiconque lui prenait la main; si la personne lui était inconnue, elle disait sans la moindre hésitation, que c'était quelqu'un qu'elle ne connaissait pas, et jamais elle ne se trompait; donc, il faut qu'à cet état le toucher soit parfaitement exquis.

Quand nous lui faisions une demande concernant une maladie ou sur la vertu d'une plante, elle nous repondait que son bon guide lui disait, que puisqu'il y a des médecins, des pharmaciens et des herboristes, ce n'est pas pour rien, et qu'il faut que tout le monde vive; qu'en conséquence, il ne donnerait d'éclaircissement que pour le cas seulement où on ne trouverait pas pour le malade un seul médecin qui comprît la maladie et en découvrît le siège, et pour le cas aussi où il serait nécessaire de connaître la vertu d'une plante, et qu'à cet effet, l'on ne trouverait personne qui la connût. Afin que vous sachiez à l'avenir, ajoutait-elle, quelles sont les demandes qu'il vous est permis de faire, l'Ange du Seigneur me charge de vous dire que la mission des Anges est de vous aider à sauver vos âmes.

Il fallait que ce Serviteur du Tout-Puissant eût une

bien grande patience, car de combien de demandes indiscrètes nous l'accablions quelquefois et malgré son rappel à l'ordre, mais il nous répondait ainsi que nous le méritions, nous reconnaissions de suite nos torts et ce bon Ange nous pardonnait.

Huit jours environ après notre premier voyage à Strasbourg, M. R.... reçut une lettre de cette ville, et le parent qui la lui écrivait lui apprenait que cet ami dont j'ai parlé avait été des plus dangereusement malade, mais qu'il était hors de danger; à la lecture de cette lettre qui nous fut faite, tous mes auditeurs avouèrent et proclamèrent qu'il n'était pas possible de mettre en doute la réalité du somnambulisme magnétique ou somnambulisme artificiel. Mais des faits bien plus extraordinaires que ceux qui précèdent les attendaient à peu de temps de là, et afin de satisfaire à son tour la curiosité du lecteur, je vais les raconter tout-à-l'heure, mais avant, je rappellerai seulement à mes lecteurs que j'ai dit précédemment, que chez Cécile existe le don de relations avec les Anges, cela tient incontestablement à son état de pureté et d'innocence.

Afin que ceux qui voudront se rendre compte des effets que l'on peut obtenir par le magnétisme, puissent le faire avec succès, je leur conseille :

1° D'acheter un traité sur le magnétisme, à l'aide duquel ils apprendront à exercer cette science et à la mettre en pratique sans commettre d'imprudences.

2° De bien graver en leur mémoire que le magnétisme ne peut réellement être bien exercé que par des

mains pures et avec des intentions bonnes, tant chez la personne qui magnétise que chez celle qui est magnétisée.

3° Et de se conformer à tous ordres que donnent les Esprits purs par l'intermédiaire des somnambules, ordres qui sont toujours empreints de la bonté et de la sagesse divine, et dont l'exécution est peu difficile alors que l'on est de bonne volonté.

Je recommande en outre à tous magnétiseurs de maintenir rigoureusement leurs somnambules dans la voie de la vérité, et à cet effet de bien les surveiller, car il arrive quelquefois qu'influencés par les Esprits impurs, qui tâchent de leur communiquer l'orgueil, la vanité et tous les vices, en un mot, les somnambules cessent d'être scrupuleusement vrais dans leurs réponses, c'est-à-dire, que dominés dans une séance, par exemple, par l'orgueil, ils préféreront répondre à tort et à travers plutôt que d'avouer qu'ils ne sont pas sous une influence assez bonne pour pouvoir bien répondre, car il ne faut pas croire qu'à toutes les séances les Anges se manifestent, ils sont certes bons pour nous mais enfin ils ne sont pas nos très-humbles serviteurs.

Je ne manquai pas de mettre à profit ce don de relations de Cécile avec les Esprits du bien, et à une de nos séances ordinaires, je lui adressai une question dont je connaissais d'avance la réponse, que son mentor spirituel lui dirait de me faire, je la priai de demander à son bel Ange, ainsi que cette enfant l'appelait souvent, s'il ne serait pas contraire à la volonté de

Dieu que nous évoquassions les âmes de plusieurs personnes que nous avions connues?

Le serviteur de Dieu consulté à cet effet nous répondit par la bouche de notre interprète mortel, que cela nous était permis, mais sous la condition expresse, que les âmes évoquées qui seraient en quelque lieu d'expiation auraient le droit d'exiger de nous des prières et des bonnes œuvres faites à leur intention.

Ainsi que je m'y attendais, chacun s'empressa d'acquiescer à cette demande.

— Prenez-vous tous bien sérieusement cet engagement, ajouta l'interprète?

— Nous le prenons, nous le prenons! lui fut-il répondu comme par une seule voix.

— Alors, l'Ange du Seigneur vous communique qu'il est à vos ordres pour cette grande et belle action, et il vous dit que vous pouvez évoquer les âmes qu'il vous plaira.

Nous le remerciâmes, et je commençai:

Le mort dont j'évoquai le premier l'âme fut mon aïeul maternel.

L'Ange disparut, et peu de temps après la somnambule nous annonça son retour et en compagnie de cette âme.

— Sous quelle forme, lui demandai-je, voyez-vous mon aïeul?

— Il a pris figure humaine, et est vêtu d'une longue

chemise en linge d'un blanc jaune, qui commence au cou et descend jusqu'au-dessous des genoux.

— Quelle est sa position dans le ciel?

— L'Ange me commande de vous dire mot à mot: que, votre grand-père expie encore de grandes erreurs, car maître de nombreux esclaves, il oublia trop souvent que sa qualité de maître ne lui donnait pas le droit de violer le commandement de *celui* qui a dit:

« Vous ne commettrez point de fornication. »

Il ne l'a pas observé, et encore bien long-temps, cette âme, a à se purifier de ses souillures; surtout n'oubliez pas que vous vous êtes obligés à prier pour elle.

J'évoquai ensuite l'âme de mon aïeule maternelle qui, sur la terre, avait été la femme du précédent, et j'évoquai en même temps les âmes de mes deux aïeuls paternels.

Le serviteur de Dieu disparut; puis bientôt il reparut avec ces trois âmes: la première était d'une pureté toute céleste et la somnambule nous avoua que cette pureté l'éblouissait; cette âme était dans le royaume du Sauveur des hommes. L'interprète nous recommanda bien de sa part, de faire de bonnes œuvres et de prier pour celui qu'ici-bas elle avait eu pour époux. Les deux autres âmes étaient inférieures en pureté, mais elles savaient devoir être bientôt assez purifiées pour avoir place parmi les bienheureux!

Puis, j'évoquai les âmes de deux époux que je ne dois pas nommer, parce que leurs familles habitent Auxerre, lieu où j'écris toutes ces choses; je savais

positivement que le mari, bien qu'il fût un parfait honnête homme, ne s'était que trop livré à la luxure et je n'avais jamais ouï-dire qu'il eût fait pénitence, je savais d'une manière non moins certaine, que l'épouse avait vécu en sainte femme.

A son retour, cet ami de Dieu nous répondit par la bouche de notre interprète : l'éclat et la pureté de l'âme de celle qui fut l'épouse, vous annoncent qu'elle est au nombre des habitants du royaume du Verbe ; quant à l'âme de l'époux, la tristesse profonde empreinte d'une manière si terrible sur l'image de sa figure humaine qu'il lui a été permis d'emprunter, et les hideuses souillures du vice ineffaçables pour le siècle présent et pour celui à venir, vous avertissent de la juste sévérité du jugement de mon Dieu qui est aussi le vôtre.

A cet instant, des larmes coulèrent des yeux de la somnambule, je la calmai. — Cette âme, lui demandai-je ensuite, me paraît devoir être en enfer ?

— Trop malheureusement, elle y est, me répondit-elle en sanglotant ; ah ! si vous voyiez, ajouta-t-elle, comme elle implore les mains jointes et à genoux nos prières ; éveillez-moi, car les souffrances de ce damné me gagnent, ah ! ce sont d'horribles souffrances ! éveillez-moi, je vous en supplie !

— Pour l'amour de Dieu, lui dis-je, et afin que nous soyons utiles à cette malheureuse âme, si cela nous est permis, persistez en cet état, et priez votre bon Ange de vous venir en aide.

— Je vais prier. . . . .

— A présent que j'ai prié, je souffre moins, et mon Ange vient de me dire que je puis rester ainsi.

— Remercions ensemble votre ange gardien.

— Mais je l'ai déjà remercié du fond de mon cœur.

— C'est très-bien de votre part, et cette âme étant en enfer, est-ce que nous pouvons prier pour un damné ?

— On me commande de vous dire mot à mot : que vous ne devez pas entrer dans les jugements du Seigneur, votre Dieu, et que seulement vous vous rappeliez, que l'époux coupable pourra être pardonné à cause de l'épouse, et que l'épouse coupable pourra de même être pardonnée à cause de l'époux. Rappelez-vous aussi, me dit l'Ange, que la miséricorde du Seigneur planera au-dessus de la rigueur du jugement. Il vous est donc à tous accordé de prier et de faire de bonnes œuvres à l'intention de cette âme si justement châtiée ; vous les ferez au nom de votre Rédempteur. Et celle qui fut la compagne ici-bas de cette malheureuse âme, vous supplie de remplir votre engagement ; n'y manquez pas, je vous le conseille, et de cela, croyez-le bien, Dieu vous en tiendra compte.

Ah ! je serai véridique jusqu'à la fin ; et quand il le sera nécessaire comme ici, je déborderai même de franchise et en aveux, et en cela je ne ferai que bien juste mon devoir : nous étions tous émus jusques aux larmes, et notre jeune interprète pleurait, oh ! oui, elle pleurait,

et à chaudes larmes ; nous tombâmes tous à genoux et nous priâmes de tout cœur. . . . .
. . . .

L'âme pure nous remercia et s'éleva vers le ciel.

Et l'âme impure se recommanda de nouveau à nos prières, puis elle s'éloigna et disparut au milieu de ténèbres dont la vue seule effrayait cet interprète de plusieurs habitants de la terre auprès d'un des Anges du Seigneur.

Je calmai ma somnambule et l'éveillai.

Belle et chère enfant qui sera un jour et je l'espère, elle aussi, la servante de Dieu, car elle ne pourra jamais oublier tout ce qu'il nous fut alors accordé d'apprendre et même d'entendre ainsi qu'on le verra plus loin ; et du tout, elle fut l'instrument dont le Tout-Puissant se servit pour le bien de ceux qui avaient vécu, et pour le nôtre propre. Non, elle ne l'oubliera jamais, quoique à son réveil, elle ne se souvînt absolument de rien et qu'elle crût avoir dormi d'un sommeil parfait ; mais une mère est là, et souvent elle lui rappelle toutes ces grandes choses de son âge de treize ans, alors que dans des moments d'extase et à la vue des Anges et des Saints, elle s'écriait :

« Oh mon Dieu ! que je serais heureuse si vous vou-
» liez me permettre de quitter entièrement cette enve-
» loppe corruptible, Seigneur ! appelez-moi maintenant
» à vous ! ! !

» Et toi, corps qui me retiens captive, tu es aussi

» sale et dégoûtant que la boue fangeuse du grand chemin du village ! »

A vous tous qui me lirez et dont beaucoup ne me croiront pas, je vous dis : voulez-vous voir toutes ces choses ?... Oui ; alors faites-vous endormir du sommeil magnétique ou faites des somnambules, mais que vos intentions soient bonnes, qu'elles soient pures, et ayez foi, et toutes ces choses vous les verrez.

Avant de quitter cette fois le salon, M. R.... ne manqua pas de faire une de ces bonnes citations, qui, du reste, lui sont si familières : quand il m'arrive, nous dit-il, de songer qu'avec la Foi on fait des miracles, oh ! je le crois sincèrement, et mon imagination s'échauffant, je prends les plus belles résolutions, mais le diable est là, car cinq minutes après, je n'y pense plus ; cependant, ce dont je suis témoin depuis quelque temps me fait faire de sérieuses réflexions sur la juste interprétation et la pratique de la Foi, et c'est seulement à présent que je m'aperçois et par l'évidence, que la Foi est une vertu encore bien plus nécessaire que je le croyais, et je la trouve indispensable.

Je le dis ici parce que je le pense ; oui, M. R.... est un digne homme qui, de même que sa femme, en arrivera à ce point d'être un fervent serviteur du Christ.

Quant au docteur, il ne mettait rien en doute de ce que nous obtenions, il le pensait réellement, mais avec raison il nous disait, que le magnétisme qui est bien dirigé peut être d'une grande utilité à l'homme et surtout pour le spirituel, et qu'en mauvaises mains il peut être la chose la plus pernicieuse et la plus dangereuse ; le

docteur parlait judicieusement, et assurément qu'il vaut mieux ne pas l'employer que de le faire servir à un mauvais usage ; mais quand depuis long-temps, le magnétisme est une chose avérée et parfaitement connue de beaucoup de personnes, pourquoi, différents corps de savants ne s'en emparent-ils pas et ne le dirigent-ils pas? et pourquoi donc et bien fâcheusement, est-ce tout le contraire? car ils le repoussent ou du moins il en était ainsi en mil huit cent quarante-trois, lorsque j'en reçus les premières notions : à cette époque, il n'était pas rare d'entendre des gens de mérite, hommes éminemment instruits dire, qu'il fallait être charlatan ou avoir l'esprit faible pour croire à une telle absurdité et à de semblables jongleries que celles du magnétisme. Mais chez les savants dont je parle, ce n'est donc pas l'homme spirituel qui domine l'homme corporel, et c'est donc le contraire? Car je le dis et hautement : oui, le jugement qu'ils portent sur le magnétisme est aussi erroné que l'est celui du déiste rejetant la révélation d'un seul Dieu en trois personnes.

Je sais bien qu'il est des gens de bonne foi parmi les différents corps sociaux, qui avouent sans détours qu'ils ont la preuve que le sommeil magnétique existe, mais ils ajoutent qu'ils ne faut pas en propager l'idée, par cette raison que ceux qui sont mal intentionnés en feraient un mauvais usage ; et pourquoi donc, s'il vous plaît cet acte de faiblesse? et pourquoi donc ne pas punir selon la loi, tout coupable par abus de confiance dans le magnétisme, plutôt que de faire rentrer au néant une action permise aux hommes, afin de les aider

à sauver, chez chacun d'eux, l'homme spirituel ? Mais alors, il faudrait, d'après ce principe marqué au cachet de la faiblesse, défendre aux pharmaciens de vendre des poisons, aux couteliers de vendre des armes pointues, aux marchands de charbons de vendre du charbon, aux armuriers de vendre des armes à feu, et même aux rivières de garder leurs eaux, et y parviendrait-on, que les crimes n'en auraient pas moins lieu et par d'autres moyens.

Voulez-vous, mon cher lecteur, que je vous fasse connaître quelques-unes des principales causes qui font que l'on tâche d'étouffer le magnétisme à sa résurrection ? Arrêtez ! et ne me répondez pas, car quand bien même vous me diriez que vous ne le voulez pas, moi, je ne vous en tiendrais pas compte et ne vous dirais pas moins : que parmi les gens vraiment religieux et dignes serviteurs de Jésus, il en est dont les consciences sont timorées et l'esprit incapable de grandes conceptions, qui se font du Seigneur l'idée la plus fausse, ils le considèrent comme étant un Dieu terrible et redoutable, implacable dans ses vengeances, et de LUI ils ont plus peur qu'en vérité, j'ai, moi, faible mortel comme eux, peur des démons que pourtant je sais être et qu'en outre je connais bien. Que le juste ait peur du démon, je le conçois encore, mais qu'il ait peur du Dieu de paix, d'amour et de miséricorde, qui est toujours prêt à pardonner pourvu que le repentir soit sincère, voilà ce que je ne conçois pas ; et ces gens-là, bien que leurs intentions soient bonnes mais entachées d'ignorance, sont vraiment à plaindre, car leurs âmes sont tellement en-

veloppées et étouffées par la matière qui ne leur laisse aucune issue à l'extérieur, qu'il est tout-à-fait impossible de rien faire parvenir chez eux jusqu'à l'intelligence; et cependant ces personnes-là croient sincèrement à tout ce qu'elles lisent dans l'ancien et le *Nouveau Testament,* rien de mieux que cela, mais elles ne croiront pas à des faits surnaturels exempts de superstition et positivement non produits par la jonglerie non plus que par l'imposture, lesquels faits, Dieu dans sa suprême sagesse et dans sa bonté paternelle, permet pour le bien de ses enfants de la terre; non! elles n'y croiront pas et quoi qu'on leur dise, et si on leur offre de les leur prouver, elles répondront tout inquiètes et de même que si elles avaient Béelzébuth en leur présence et pour interlocuteur : « Qu'elles n'ont jamais vu cela dans les livres saints; » ah! que vous m'affligez par une semblable réponse, mais vous comparez donc le Dieu éternel à un grand homme qui, ayant fait son temps, ne peut plus au lendemain du jour qu'il a disparu de la scène du monde, faire la moindre des choses? Mais vous croyez donc que Dieu ne peut plus faire aujourd'hui ce qu'il a pu faire il y a des siècles, il y a quelques mille ans?

Ah! de grâce, pénétrez-vous que Dieu peu et pourra toujours faire, pourra toujours renouveler et même surpasser ce qu'il a pu faire dans le temps; ainsi, croyez que le Créateur est bien autrement Grand que tout ce que vous voyez dans l'univers connu et que tout ce que vous apercevez dans cette partie de l'univers inconnu, c'est-à-dire qu'au-dessus de vos têtes,

que sous vos pieds et au-delà de la terre, est l'immensité des Cieux et là, sont les astres, et là nous y voyons étinceler à plus de cent millions de lieues de nous, de magnifiques soleils; au-delà de ces astres il en est encore d'autres mais que nous n'apercevons pas à l'œil nu, et au-delà de ceux-ci qu'y a-t-il ? L'homme n'en sait rien, mais seulemsnt il sait par l'intelligence divine déposée en lui, qu'au-delà il n'y a point de bornes. Il n'y a point de bornes? mais non et trois fois non ; et cependant, Dieu s'il le voulait pourrait, cette immensité ! la faire encore plus grande ; ah ! arrêtons-nous et proclamons, qu'alors Dieu seul est Grand !

Apprenons donc à bien comprendre et à faire la volonté de *celui* qui nous a fait un noble visage et placé le front haut, afin que nous voyons facilement son premier ciel et que par là nous nous rappelions souvent que c'est encore plus loin qu'est le royaume de notre *Père céleste.*

A mon grand regret je dois dire, et cela n'est que trop vrai, que parmi les hommes il en est qui sont essentiellement égoïstes, aimant infiniment mieux ce qui tombe sous les sens, le positif en un mot, que ce que l'on ne peut voir qu'avec les yeux de la Foi ; et pourtant, l'un doit un jour leur échapper pour toujours et l'autre pourrait être, s'ils le voulaient, leur partage éternel.

Mes contradicteurs ne sauraient jamais dire avec raison, que le Créateur a été injuste en commandant à l'homme de travailler pendant six jours et de sancti-

fier et de se reposer le septième, car six jours sur sept nous suffiront bien pour faire tous nos ouvrages et surveiller nos intérêts terrestres; aussi n'est-il pas d'hommes, sauf cependant les athées, qui n'avouent de bonne foi qu'il faut un culte à la divinité; mais l'homme! Dieu l'a créé si bon, que même après que des passions coupables ont gâté son cœur, il revient bien souvent à son Créateur, et pourquoi cela? c'est parce que le cœur et l'âme ont leurs besoins innés; qu'est-ce qui a voulu et qu'est-ce qui a pu faire qu'il en soit ainsi de génération en génération? Soyons tous de bonne foi et ne craignons pas de répondre : c'est Dieu.

Je voudrais, que ne fût jamais né, celui qui de par l'enfer a inventé l'adage impie que voici :

« Chacun pour soi et Dieu pour tous. »

C'est pourtant d'après cette horrible maxime que nous nous habituons à penser et dire : *mais l'intérêt avant tout*; en voilà encore du beau! ainsi, nous plaçons nos intérêts d'ici-bas (qui sont quelque chose eux aussi, j'en conviens), bien au-dessus du culte que nous devons à notre *Père* commun, bien au-dessus de la charité et aussi de la fraternité sans licence, et enfin bien au-dessus de tous nos devoirs. Et cependant nous sentons que nous tenons tout de Dieu, nous savons que sans LUI nous serions restés dans le néant, et beaucoup d'entre les hommes n'ignorent pas que c'est le *fils* qui a amené avec LUI du Ciel sur la Terre, la Foi, l'Espérance et la Charité; trois sœurs célestes, belles comme les Anges sont beaux! mais que beaucoup d'entre les

chrétiens rejettent, quoi qu'elles fassent pour les rapprocher de Dieu.

C'est à cette affreuse doctrine du scepticisme que l'humanité est redevable de l'endurcissement des cœurs; et c'est au pyrrhonisme qu'est dû dans le monde presqu'entier le triomphe de l'égoïsme, détestable et digne fils de l'infâme avarice, lequel fait de telle sorte que l'homme égoïste n'a point de culte sinon le sien qui consiste à ne vivre que pour soi, à ne songer non-seulement qu'à soi, mais encore à étouffer chez les autres toute idée généreuse et l'amour du bien général; l'égoïste ne veut pas entendre parler d'innovations ni de changements à faire aux choses établies, parce qu'il craint que cela ne nuise à ses intérêts; et pour lui, l'intérêt personnel est son Dieu.

Oh! qu'il est bien vrai que la lumière ne peut nous arriver qu'après que des difficultés et des obstacles sans nombre ont été écartés, et heureux encore! quand il ne faut pas que ce soit la main invisible de la Providence qui s'en charge en frappant elle-même ou en nous envoyant quelques fléaux, ou encore en produisant quelques catastrophes.

Ici, considérons de quel grand avantage pour le spirituel serait le somnambulisme artificiel, si quelques corps des savants s'emparaient du magnétisme et le propageaient tout en le dirigeant; en moins d'un siècle on changerait les fausses croyances religieuses et les non croyances, c'est-à-dire, que le schismatique chrétien, le mondain, le juif, le mahométan, le déiste, le

païen, l'idolâtre et l'athée se feraient endormir du sommeil magnétique ; lequel les mettrait bientôt en relation et en conversation avec les Anges du vrai Dieu aussi bien qu'avec ceux de Satan, et encore avec les âmes de ceux qui auraient vécu ; et ils seraient promptement convaincus des vérités de la religion chrétienne, car les Esprits purs leur démontreraient que le Verbe est bien Jésus-Christ qui a déjà paru comme Dieu-homme sur la terre et qui y viendra visiblement de nouveau plein de gloire, mais cette fois ce sera pour juger les vivants et les morts.

Je sais que l'on peut m'objecter, que tout le monde ne peut être endormi du sommeil magnétique, cela est vrai, mais il est vrai également que ceux qui seraient endormis diraient à leurs auditeurs tout ce que les Esprits du bien leur commanderaient de communiquer, et ils entreraient en outre dans les détails des choses surnaturelles qui se passent dans ce sommeil, puis on les leur raconterait une fois éveillés, ou bien encore ils les écriraient à l'état somnambulique, en admettant qu'ils sussent écrire.

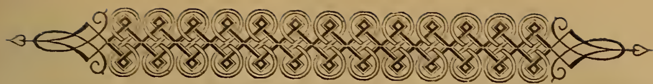
Vous me trouverez peut-être, mon cher lecteur, bien téméraire d'oser avancer, comme certains, tant de faits et choses surnaturels, et ce dont qui précède n'est que le commencement ; mais apaisez-vous et veuillez croire que je ne vous dis que la vérité et rien que la vérité. Pourquoi le bon Dieu a-t-il voulu ou a-t-il permis que j'aie commencé dès ma septième année à me trouver en relations avec des Esprits ? assurément que je n'en

sais rien, mais ce qu'il y a de certain c'est que ce n'est pas pour la perte de mon âme.

Je termine ce chapitre en vous communiquant, que si Dieu m'a abaissé et sévèrement puni alors que cela a été juste et m'a été nécessaire, Dieu m'a relevé depuis, non pas une seule fois mais bien toutes les fois que retombé dans le péché et châtié ensuite par l'envoi d'un véritable fléau (le spleen), jai à l'exemple de David, reconnu, regretté et confessé mon crime, et ai comme ce roi prophète, fait pénitence.

O que la miséricorde du Seigneur est grande ! car non content de m'avoir pardonné, le Seigneur me comble de ses dons et me donne sa paix !





CHAPITRE XIV.



NOUVELLES ÉVOCATIONS D'AMES, LES DEUX POSSÉDÉS, DÉMONS EN FUITE, ANGE PROTECTEUR, LE CURÉ D'ARS, PRÈS LYON.

—

A la séance qui suivit celle dont j'ai parlé au chapitre précédent, chacun fut bien aise de savoir là où étaient les âmes de ceux qui lui avaient été chers.

Mme R… demanda si l'âme de sa mère était en Paradis ?

L'Ange disparut, et à son retour il était accompagné de cette âme qui aussi était sous figure humaine ; elle était enveloppée d'une gaze plus blanche que la neige, laquelle contournait son corps en formant des plis et replis qui lui faisaient dans leur ensemble une parure aussi gracieuse qu'elle était simple et belle, mais dont l'éclatante blancheur disparaissait toutefois devant la pureté et le blanc de son visage.

— Je vois bien que c'est ma bonne maman, dit la somnambule ; elle nous recommande à tous d'aimer et de servir le Seigneur.

C'était encore une scène attendrissante qui devait avoir lieu, mais je ne la décrirai pas, et le lecteur peut facilement se la figurer.

Heureusement, que le toujours joyeux M. R...., était là pour rétablir l'équilibre ; petite, dit-il, prie ton Ange qu'il me fasse le plaisir d'aller me chercher l'âme d'un grand saint qui a été un de mes amis de jeunesse, et il y a bien vingt ans qu'il est mort.

— Mon bel Ange, répondit l'interprète mortel, vient de s'envoler, mais auparavant il m'a dit qu'il avait lu dans ta pensée et voyait quel était ce saint à ta manière.

Ce protecteur et obligeant ami, revint bientôt en compagnie de cette âme ; ah ! mon père, dit la jeune fille, qu'il est vilain ton saint ami et qu'il me fait peur ; sa position était aussi déplorable et aussi justement méritée que celle de l'âme impure précédemment évoquée, et dont j'ai parlé ci-dessus, et ses hideuses souillures finirent par effrayer notre somnambule, que je fus obligé de calmer.

De même que l'autre âme impure, ce damné implora de nous tous des prières et des bonnes œuvres à son intention, et comme elle, elle avait tant péché qu'elle ne pouvait plus rien obtenir par elle-même, mais le Sauveur en le jugeant et en le condamnant lui avait, dans son infinie miséricorde, laissé *l'espérance*, non à

cause d'elle-même, mais uniquement en considération des mérites de ses serviteurs et des prières des hommes.

Oui ! exclama après cette évocation cet homme si gai, à si bons mots et à tant d'esprit, oui ! dit-il, Dieu sait ce qu'il y a de plus caché dans nos cœurs et nos pensées les plus secrètes lui sont connues; ah ! j'ai voulu attraper l'Ange, mais je sais bien maintenant qui a été joliment attrapé.

Enfin, cette séance et celle du lendemain furent consacrées à d'autres évocations ; chacun était bien aise de faire les siennes : les âmes étaient, les unes possédant cette paix, ce bonheur et ces joies célestes dont nous ne pouvons même nous faire une idée pendant cette vie actuelle, et quoi que nous fassions pour nous en pénétrer ; d'autres faisaient pénitence et d'autres étaient en lieux horribles.

A une des séances qui suivirent celles dont je viens de parler, poussé je crois par le démon de la curiosité, je demandai à la somnambule s'il m'était permis que je l'envoyasse dans le Ciel ? et néanmoins tout en faisant cette question, je sentais que je n'avais pas ce droit ; l'interprète me répondit :

— Vous sentez assurément que vous n'avez pas ce droit et jamais ici-bas cette permission ne vous sera donnée ; savez-vous que si je m'avisais de faire un pareil acte de témérité ce qu'il en adviendrait ?

Je crois m'en douter, lui dis-je.

Et bien, je vais vous le dire précisément, car moi je le sais et le voici :

Il arriverait qu'une fois que j'aurais dépassé les bornes que dans le vide j'aperçois à des milliers de lieues de nous et qu'il ne m'est point permis de franchir, je ne tarderais pas à recevoir le châtiment dû à mon audace, car un Ange du Seigneur, un glaive de feu à la main m'aurait bientôt chassée ; et ce glaive de feu ! ne vous imaginez pas que ce soit un simple et doux feu comme celui de la terre, dans lequel je puis entrer et m'amuser, serait-ce la fournaise la plus ardente ; ce feu terrestre, je vous l'affirme, est à peine l'ombre de celui celeste, lequel n'a d'impuissance quant à ses redoutables effets que pour les Esprits purs qui règnent avec Dieu ; mais pour les démons et pour tout ce qui est impur? oh! c'est autre chose, sachez donc que Satan lui-même, lui le prince, lui le maître souverain de tout ce qui n'est pas pur, fuirait et regagnerait au plus vite, les limites de son empire si jamais il osait dépasser les bornes qui lui ont été marquées par le doigt de Dieu, car il apercevrait bientôt un Ange ayant en main cette arme du Tout-Puissant.

Vous qui m'écoutez si attentivement, dit la somnambule en finissant, que je serais heureuse si je pouvais pénétrer vos cœurs et faire comprendre à vos âmes de quel poids immense est la malédiction de Dieu ! et de quels stigmates ineffaçables, sauf par Dieu lui-même, elle est marquée aux fronts de ceux qui ont été maudits !

Ah ! pour votre bonheur dans cette vie à venir, que

je vois si bien maintenant, puissiez-vous me comprendre.

A ces derniers mots que prononça notre interprète, je me levai subitement et en présence des auditeurs, je rendis grâce au Seigneur et je remerciai nos Anges gardiens, que je savais positivement être tous, auprès de cette jeune fille de treize ans, et la dirigeant dans ses réponses à nos questions.

J'éveillai ensuite la somnambule qui, comme d'habitude, nous dit qu'elle avait bien dormi et qu'elle se trouvait contente et heureuse.

Pour l'instruction et l'utilité de mes lecteurs, je dois ici leur alléguer un certain nombre de faits qui, même ne laisseront pas que de les intéresser beaucoup ; à cet effet et de même qu'à mes amis de Normandie, je leur dirai, qu'entre les magnétiseurs et les magnétisés, il s'établit petit à petit une grande sympathie qui, chez quelques-uns, est poussée à un tel degré qu'il arrive que les souffrances et les afflictions des premiers sont senties par les derniers et *vice versâ*. C'est surtout au temps que la lucidité devient grande chez les somnambules, que cet état sympathique peut se produire et aussi peut atteindre le suprême degré ; c'est pourquoi il faut bien se garder de se laisser magnétiser par un homme peu maître de ses passions ou par un homme vicieux, car ils peuvent l'un et l'autre inculquer leurs désordres et leurs vices à leurs somnambules et les leur faire aimer, de même que les magnétiseurs, gens de bien, peuvent inculquer l'amour de la vertu à leurs som-

nambules, même que ceux-ci soient déjà très-disposés au mal. Ainsi donc, l'influence ici du maître sur l'élève peut quelquefois être prodigieuse, et à ce point, qu'il est des magnétiseurs qui peuvent endormir leurs somnambules à une distance de quelques centaines de pas, et de là, s'en faire entendre ou comprendre mentalement jusqu'à les faire venir les trouver, eux magnétiseurs ; comme exemple de cette force de volonté, je citerai à mes lecteurs un parfait honnète homme et homme de bien, dont je fis la connaissance en mil huit cent quarante-trois, au Havre ; c'est M. Achard, courtier de commerce en cette ville, lequel et en tel endroit qu'il s'y trouvât et en présence de personnes qui savaient positivement qu'il ignorait où pouvait être, au juste, en ville, sa somnambule, magnétisait néanmoins de tous côtés ; puis, le sachant par intuition, il disait à ceux de ses amis et connaissances qui l'entouraient alors, si la somnambule venait ou si quelque cause l'en empêchait, et ce n'était pas chose extraordinaire que la magnétisée vînt à l'état de sommeil le demander, et là dans la maison d'où il l'avait endormie de fort loin. Les relations que j'ai eues avec ce grand praticien m'ont fait beaucoup plus de bien que les bains de mer que j'ai pris à cette époque pendant quatre mois, et néanmoins il m'a fallu, bon gré mal gré, ramener mon détestable spleen en Bourgogne ; ce spleen là était un véritable lutin, il ne voulait pas me quitter pour un beau diable et le coquin aimait à voyager avec moi, et assurément que je m'en serais fort bien passé.

Un jour que mes amis de là-bas et moi nous nous entretenions de M. Achard relativemement à sa force de volonté magnétique, qui n'était pas sans faire parler de lui au Havre, M. R... me dit qu'il ne serait pas fâché que je fisse cette expérience sur Cécile, mais je l'en détournai en lui alléguant que pour conserver à l'état parfait de lucidité un somnambule, il ne faut pas faire trente-six choses à la fois, mais bien plutôt ne le faire s'exercer que sur les facultés particulières qu'il a reçues et encore sans en abuser.

Maintenant, lecteur, prêtez-moi toute votre attention, écoutez je vous prie :

Il y avait bien quinze jours que nous avions fait nos premières évocations, quand une après-midi et au moment où notre somnambule venait d'entrer dans le sommeil, nous entendîmes frapper d'abord légèrement sur les meubles d'une chambre dont l'entrée donne dans le salon où nous étions ; nous prêtâmes l'oreille : le bruit augmenta et des coups étaient frappés très-distinctement sur les meubles, les chaises étaient remuées; qui est là, dit l'un de nous ? on ne répondit pas, mais au même instant une main qui nous sembla devoir être bien ouverte, se posa avec force et bruit sur le marbre d'une table ronde qui était au beau milieu de nous ; je dois l'avouer, nous tressaillîmes et nous fûmes tous simultanément pénétrés qu'il se passait quelque chose de mystérieux autour de nous, car si nous ne le voyions pas nous le sentions positivement ; le grand bruit augmentant toujours dans la chambre adjacente, je fis quelques pas et y entrai : immédiatement, le bruit cessa, je

regardai de tous côtés et j'examinai, mais je ne vis rien ; je me retournai ensuite pour entrer dans le salon et déjà j'y avais mis un pied, quand un grand fauteuil à la Voltaire fut enlevé et laissé tomber sur le parquet avec un bruit vraiment épouvantable ; ai-je besoin de vous assurer, lecteur, si nous tressaillîmes de nouveau et si nous sautâmes et de peur et d'effroi ? cependant nous ne perdîmes pas la tête, car nous souvenant que nous avions notre interprète, je fus chargé de reprendre mes fonctions : que se passe-t-il autour de nous, demandai-je à la somnambule ? d'abord, invoquez votre Ange gardien.

. . . .

— Quoi ! vous avez tous peur ? mais moi, mon mentor céleste, me recommande de ne pas m'effrayer, et il me dit que la lumière va m'être rendue et que je vais tout voir ; en attendant cela, il vous fait la demande de répondre, si vous avez tenu l'engagement pris avec les âmes évoquées ?

— Ah ! c'est vrai, répondîmes-nous ; pauvres âmes ! nous les avons négligées.

— Eh bien ! ne les négligez plus à l'avenir, car si vous le faites, vous en verrez bien d'autres, et ces âmes que je vois maintenant, sont au milieu et autour de nous ; elles vous disent qu'elles aiment mieux en appeler à la bonté de vos cœurs que d'avoir recours à la rigueur et au commandement impérieux qu'elles ont le droit de vous faire.

— Nous ne les oublierons plus et elles peuvent y compter.

— Elles vous remercient.

Quelque temps après et à une même séance, nous entendîmes que tout autour de nous des coups étaient légèrement donnés aux meubles, et déjà nous prêtions l'oreille quand notre interprète nous dit :

— Ah ! cette fois, n'ayez pas peur, car la lumière céleste ne m'est pas retirée et je vois parfaitement ce qui se passe, le voici :

— Vous recevez la visite de tous vos amis, les heureux et les malheureux ; Dieu a permis qu'ils soient accompagnés d'un cortége comme vous n'en verrez jamais, tant que vous serez à l'état de veille : ce cortége, dont je puis à peine soutenir l'éclat, est composé des Anges et des Saints qui veillaient sur ces âmes alors qu'elles étaient unies à leurs corps mortels, et en cela l'Ange me commande de vous dire, que vous devez admirer la miséricorde du Seigueur qui, à cause d'elle, permet à ses Saints et à tous ceux qui le servent, d'intercéder en faveur même des âmes souillées d'iniquités, mais repentantes.

La vue de ce cortége saint et son contact en quelque sorte, puisqu'il était tout près de nous, transportèrent de joie notre interprète que nous pûmes contempler étant à l'état parfait de ce bonheur que l'on possède quelquefois ici-bas, mais qui, cependant, est bien inférieur à celui du ciel, et cette abondance de joies, dont tout son être était rempli ne peut être bien comprise que par ceux qui aiment et servent Dieu.

Je commandai à la somnambule de se rendre exacte-

ment compte de la nature de ces magnifiques et éclatantes étoffes dont les Saints et les Anges étaient vêtus et qui leur descendaient cette fois très-bas, et aussi je lui commandai de bien examiner ces si belles ailes des Anges, aux couleurs blanches et éclatantes pour les uns et d'azur pour les autres.

Mon bel ange, me répondit-elle, vous dit par ma bouche, que toutes ces choses sont célestes et que le mystère ne vous en sera révélé qu'après la mort de votre corps.

Je n'osai pas insister et je remerciai l'Ange.

En présence d'un spectacle aussi imposant, que nous ne voyions pas, il est vrai, mais que nous sentions et que nous savions exister tout près de nous, nous fîmes ce que des chrétiens devaient faire.

Vous, mes lecteurs, me croirez-vous quand je vous dirai qu'à cette séance si marquante pour nous là-bas, il arriva que le chien de Mme R...., s'apercevant sans doute de notre émotion, allait, venait et courait tout inquiet dans le salon ?

Si des faits de la nature de ceux que je viens de vous raconter ne préservent pas l'homme des tribulations qui sont l'unique conséquence de sa vie d'exil, ils servent du moins à le soutenir dans les nouvelles épreuves qui lui sont préparées ; aussi mes bons amis de Normandie et moi, nous en avons eu une preuve si évidente de ces faits, que toutes les puissances de la terre seraient impuissantes à changer nos convictions ; nous l'avons éprouvé, oui ! l'adversité épure réellement l'homme, et elle le fortifie ; à cette époque, nous avions

grand besoin d'être fortifiés, car nous pressentions la perte prochaine que nous allions faire, et l'état de Mademoiselle P.... était des plus pires, alors que nous avions des journées si grandes et si fécondes en événements; cette jeune personne qui n'avait que dix-neuf ans devait indubitablement nous quitter bientôt; non-seulement le docteur nous l'avait fait comprendre, mais encore Cécile, consultée par nous pour sa cousine, nous avait répondu :

« L'Ange me dit que la mort du corps n'est rien,
» sinon un peu plus de terre ajouté à la terre, et qu'en
» conséquence Mary, doit s'occuper de l'autre vie ; et
» que vous tous, quoique en bonne santé, vous ne
» devez pas moins le faire. »

Nous étions de si fervents partisans du magnétisme, et par lui nous avions tant obtenu, que cette réponse de l'interprète fut pour nous une prophétie, et quoique nous fussions moralement sûrs d'une vie meilleure après celle actuelle, nous donnions néanmoins d'avance et malgré nous, des larmes d'adieux à l'excellente Mary.

A cette même séance la somnambule nous dit aussi :

» L'Ange me recommande de vous faire connaître,
» que dorénavant vous n'aurez plus à vous occuper
» dans vos séances de magnétisme que de mes cousins
» William et James. » Et comme à cet instant il arriva qu'elle couvrit son visage de ses mains, je lui en demandai la cause? « C'est, me répondit-t-elle, que vous
» ne savez peut-être pas ce qu'il y a d'imposant et au
» besoin de terrible dans l'expression de la figure d'un

» Ange qui *commande*, et je ne puis plus regarder mon
» si bel Ange dès qu'il prend le ton du commandement;
» ah! ajouta-t-elle, l'Ange me charge de vous dire que
» ce serait bien autre chose s'il prenait le vêtement
» saint et se revêtait de l'armure sacrée des combattants
» de l'Armée du Seigneur.»

A l'ordre que venait de nous donner le Serviteur de Dieu, personne de nous ne répliqua, car nous sentions que faire quelque objection, c'était faire acte de rébellion.

Je dirai à mes contradicteurs de cette preuve que j'ai eue tant de fois depuis trente ans et que j'ai encore quelquefois, par la grâce, et non à cause de moi, de me trouver en relation avec ceux que j'appelle par familiarité les habitants du monde invisible, lesquels sont dans les Cieux, ou parcourent le vide que nous voyons, ou sont auprès des humains, je leur dirai, allez à Saint Paul, car son témoignage aura assurément plus d'autorité sur vos esprits que le mien; et à cet effet, reportez-vous au chapitre VI de son épître aux Ephésiens; ce chapitre est peu long, lisez-le en entier et vous pénétrez bien de ce qu'a dit l'Apôtre sous les paragraphes 11, 12, 13, 14, 15, 16 et 17; c'est ceci :

« § 11. Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu,
» pour pouvoir vous défendre des embûches *et des*
« *artifices* du diable.

» § 12. Car nous avons à combattre, non contre *des*
» *hommes de* chair et *de* sang, mais contre les princi-
» pautés et les puissances, contre les princes du mon-

» de, *c'est-à-dire*, de ce siècle ténébreux, contre les
» esprits malins *répandus* dans l'air.

» § 13. C'est pourquoi prenez toutes les armes de
» Dieu, afin qu'étant munis de tout, vous puissiez au
» jour mauvais résister et demeurer fermes.

» 14. Soyez donc fermes ; que la vérité soit la cein- Dante ?
» ture de vos reins, que la justice soit votre cuirasse.

« § 15. Que vos pieds aient pour chaussures la pré-
» paration *à suivre* l'évangile de paix.

» § 16. Servez-vous surtout du bouclier de la foi,
» pour pouvoir éteindre tous les traits enflammés du
» malin *esprit*.

» § 17. Prenez encore le casque du salut, et l'épée
» spirituelle, qui est la parole de Dieu ;

« § 18. Invoquant *Dieu* en esprit et en tout temps,
» etc. »

Et si après avoir lu ce chapitre VI, mes contradicteurs repoussent la vérité, ah ! je les plains et je leur dis que jamais ils ne sauraient m'appliquer ce proverbe :

« Que devenu vieux le diable se fit ermite. »

Car à trente-sept ans et demi je ne saurais être vieillard.

Je vais maintenant entretenir mes lecteurs de ces faits surnaturels concernant le pouvoir que Dieu donne encore quelquefois à Satan, de s'emparer et de torturer ostensiblement l'esprit de certaines gens parmi les pécheurs, pouvoir que le souverain de l'enfer a perdu depuis l'avènement de N. S. Jésus-Christ, et que sans doute, Dieu ne lui donne parfois, que comme moyen de

faire rentrer au bercail les brebis égarées ; comme par exemple, j'ai été.

A une des séances qui suivirent celle dont j'ai parlé ci-dessus, Cécile dit à ses cousins :

— Mon mentor céleste me charge de vous dire, que bien que vous soyez physiquemeut en bonne voie de guérison, il n'en est pas de même spirituellement, et du reste vous le savez ; sachez vous tous, qu'il est fâcheux, bien fâcheux, de ce que les médecins en général, ne se pénètrent pas assez de ceci : que si le corps a ses maladies, l'âme a aussi les siennes ; et celles-ci ne peuvent être guéries que par un traitement qui, chez certains malades, doit être physique, moral et religieux à la fois, et seulement moral et religieux chez certains autres ; c'est pourquoi William et James peuvent être assurés qu'ils ne seront guéris de ces tourments dont la cause n'est pas temporelle, et ils le savent bien, que quand ils auront agi d'après les diverses considérations que l'ange m'a chargée de vous émettre.

Mais, dit alors William, que faut-il que nous fassions ?

— Mon mentor céleste qui, à cet instant, cause avec deux autres esprits qui sont vos anges gardiens, me dit qu'il ne vous faut qu'un peu de foi et marcher avec elle à l'accomplissement de la loi de *Jésus-Christ*, voilà ce qu'il vous demande ; tenez, faites comme mon magnétiseur, mettez-vous sous la protection de la *Mère du Sauveur*.

— Mais nous ne sommes pas catholiques, tandis que lui et toi vous l'êtes.

— On me dit que cela n'y fait rien, car la *Sainte Vierge* ne secourt pas que ceux qui sont bons catholiques, et par cette raison, qu'ils ont beaucoup moins besoin *d'elle* que les pécheurs et que toutes les brebis égarées; ainsi donc, ayez foi tous les deux en son intercession auprès de son FILS; voilà tout ce que l'on vous demande pour commencer.

— Nous avons la conviction, répondit William, et même nous avons la preuve que tu es journellement en relations avec des esprits purs, et par suite je te crois, et qui plus est et je ne puis me l'expliquer, je me sens la disposition d'esprit d'accorder à la *Mère* du *Christ* toute ma confiance ; c'est un grand changement assurément qui s'est opéré en moi, car vous savez tous qu'il n'en aurait pas été ainsi il y a seulement quelques mois.

—Il en est de même chez moi, dit James à son tour, et vraiment j'en suis surpris, bien que je me sente presque heureux de cela.

— Tout cela est-il bien certain, demanda la pieuse Mme R...

—O oui, ma cousine, répondit chacun des deux frères.

— Bien, mes chers enfants, leur dit-elle ensuite, il nous faut en rester là pour cet instant et nous en parlerons bientôt ensemble.

Quelques jours après, William et James qui m'accordaient assez de confiance, me prirent en particulier et me dirent : vous saurez, cher ami, que nous sommes depuis ce matin sous la protection de *celle* en l'interces-

sion de *qui*, vous autres catholiques, vous avez tant de foi; oui! nous croyons maintenant et bien fermement à la puissance qui lui a été accordée.

— Ah! mes bons amis, leur dis-je, que vous me faites plaisir; tenez, écoutez-moi bien tous deux: vous savez aussi bien que moi que parmi les catholiques de même que chez les protestants, il y a malheureusement trop de gens qui, sans être impies, se rient de certains actes de foi et de certaines pratiques religieuses; ainsi, par exemple: soyez assez imprudents pour leur dire que vous êtes revêtus de cette égide de la *Mère* du Sauveur, contre laquelle tous les traits enflammés de l'enfer viennent inévitablement s'éteindre, oh! comptez bien qu'ils partiront d'un éclat de rire; puis quand cette folle gaieté sera passée, ils vous diront gravement: « Mais » y pensez-vous? êtes-vous donc comme les gens dont » l'esprit est affaibli? et comment pouvez-vous croire » qu'un petit bout de drap marron puisse jamais pro- » duire tout ce que les dévots lui attribuent? bah! est- » ce que la raison ne vous dit pas que celà est impossi- » ble? »

— Voilà, mes chers amis, ce que vous diront les indifférents, et ce serait en vain que vous leur objecteriez que la raison doit être soumise à la foi; aussi, est-ce bien positivement leur manque de foi qui leur fait souvent tenir ce langage, mais plaignons-les et souhaitons-leur ce divin don, et si jamais ils l'obtiennent, ils auront la preuve qu'on peut voir avec les yeux de la foi. Et moi qui vous parle, je serais bien coupable de ne pas vous avouer qu'il fut un temps où je n'en avais pas

plus qu'eux, et pourtant, c'est par elle que j'ai obtenu de ne plus être au nombre des sujets de Lucifer. Je vous annonce, mes bons amis et par expérience, que sous quelques mois vous aurez dix fois la preuve des dons attachés au scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel, et en attendant il vous faut affermir votre foi en priant et en demandant, puis vous verrez, et je vous le dis au nom même de cette vertu théologale.

William et James avaient beau être protestants, je ne fus pas surpris de cet acte évident de foi chez eux, car je savais que ce n'est pas chose rare de trouver beaucoup de moralité, et même de la croyance aux vérités révélées, parmi les schismatiques qui, alors, ne le sont que de nom ; puis, n'avaient-ils pas pour seconde mère une femme ayant, je crois, toutes les vertus chrétiennes? c'était cette femme qui, instrument dont Dieu s'est servi pour eux, leur avait inculqué la foi, et qui avait à ce temps-là conduit toutes ces choses ; je me rappelle combien je la rendis heureuse un jour que je dis à ses deux jeunes cousins que, comme eux, j'avais été mondain, que, comme eux, je n'écoutais que la satisfaction à donner à mes passions, et que, plus qu'eux, il m'est arrivé de dire, qu'il était impossible de faire tout ce que la religion ordonne, à moins que d'être Saint ; et, c'est là une grande erreur, car il est de toute certitude que l'homme qui est vraiment intérieur et dégagé des affections déréglées, est infiniment plus heureux que celui qui croyant être heureux, s'étourdit seulement dans le tourbillon des plaisirs de ce monde où il s'est précipité aveuglément ; le premier jouit d'un

bonheur parfait qui le suit partout où il va, serait-ce loin de la société des hommes et pour long-temps, et comment pourrait-il être malheureux quand il a Dieu et ses Anges avec lui? le second jouit d'un bonheur purement factice, mirage trompeur qui n'a qu'un temps bien court et qui l'oblige à renouveler sans cesse le genre de ses plaisirs, jusqu'à ce qu'enfin las et blasé il rentre en soi-même et revienne au Seigneur, ou qu'à défaut du repentir il prenne le parti de mener dans le vide une existence incertaine, triste et chagrine, et alors sans point d'appui pour son esprit.

Voilà, disais-je là-bas à mes amis, voilà comme j'ai été, et c'est sans faiblesse que je vous le confesse, de même que je vous le dis sans orgueil, qu'il n'est pas de pouvoir humain qui pourrait m'empêcher de regretter des erreurs du passé et de dire : je me suis rendu compte et je me suis aperçu que tous ces plaisirs que nous avons la faiblesse de légitimer, donnaient pour résultat ce que donnerait un breuvage bon au goût et plus doux que le miel, mais empoisonné; ces plaisirs? et comprenons-le bien, corrompent l'esprit et le cœur, de même que ce breuvage si bon d'abord, tue ensuite le corps.

Que toutes ces choses sont vraies, dit alors Mme R...

Et combien nous les comprenons à présent, ajoutèrent les deux frères.

William et James s'étaient donc placés et avec Foi sous la protection de la vierge Marie, et cependant telle est quelquefois notre incertitude,que je les voyais

tous à l'exception de Mme R..., désirer d'être au lendemain matin pour connaître les effets qu'aurait produits l'Egide dont étaient revêtus les deux possédés ; tous avaient la Foi, mais néanmoins comme saint Thomas ils voulaint la preuve, et ce fut en vain que je leur répétai que ce même acte de Foi m'avait délivré de mes ennemis spirituels en l'année mil huit cent quarante-deux.

Enfin, ce lendemain arriva: il était environ sept heures quand on frappa à la porte de ma chambre; c'étaient William et James, qui m'engagèrent à me hâter afin de nous rendre au plus tôt chez M. R..., où là, me dirent-ils, ils nous en raconteraient de ces choses extraordinaires.

Je me hâtai assurément, et une bonne demi-heure après nous arrivions chez leur parent.

Voici ce que les deux frères nous racontèrent dans la chambre de Mme R...; William parla le premier et il nous dit:

« Il était dix heures quand, hier soir, je me trouvai,
» non entrer dans le premier sommeil mais assoupi,
» engourdi de corps seulement et l'esprit veillant;
» j'avais donc parfaitement la conscience de mon état
» d'actualité, et enfin je savais positivement que je ne
» dormais pas mais que le corps seulement était sans
» mouvement; j'étais, dis-je, en cet état lorsque,
» comme d'habitude, j'ai aperçu dans le lointain l'Ange
» des ténèbres, toujours semblable à une langue de feu
» de couleur rouge-cuivre; il parcourait le vide avec

» la rapidité de la flèche et venait comme toujours
» droit à moi; arrivé près du lit il prit comme à l'or-
» dinaire figure humaine, il avait toujours ce visage
» qui annonce le génie en souffrance, et sur lequel se
» dessine l'assemblage de tous les vices et l'expression
» d'une profonde tristesse mal dissimulée. Cette fois,
» le Serviteur de Satan s'arrêta subitement, il me
» regarda attentivement ; puis, avec une rapidité bien
» autre que celle avec laquelle il était venu, je le vis
» s'enfuire et disparaître

» Je n'ai donc pas eu cette nuit pour compagnon de
» lit, ce détestable Ange des ténèbres qui m'obsède
» depuis si long-temps. »

La Foi t'a sauvé, mon ami, dit la sensible Mme R..., les larmés aux yeux.

James parla ensuite et il nous dit :

« Ce que j'ai à vous raconter est presque en tout
» semblable à ce que mon frère vient de nous dire, sauf
» qu'au lieu d'un démon, j'ai vu arriver la bande de
» douze à quinze, qui me fait ordinairement sa visi-
» te ; ces suppôts de Lucifer se sont, cette fois, arrêtés
» tout court, et alors qu'ils m'observaient, j'ai aperçu
» venant avec la rapidité de la foudre un autre Esprit
» non de couleur rouge-cuivre, comme les démons,
» mais d'un blanc et d'un azur éclatants ; son bras était
» armé d'un glaive de feu étincelant et de même cou-
» leur qu'un fer chauffé à blanc ; à cet instant un des
» démons cria : *le voilà ! le voilà !* mais il était trop
» tard, car l'Esprit pur était arrivé ; oh ! si vous aviez

» vu comme avec son glaive, il les frappa tous d'un
» même coup, qui les couvrit et les enveloppa, et c'est
» en poussant des cris lamentables, que je les vis tous
» fuir et dans toutes les directions.

» L'Ange qui venait de me délivrer, était enveloppé
» d'une légère gaze bleu de ciel qui finissait aux ge-
» noux, et était disposée de telle sorte qu'elle ajoutait
» encore à son air martial et redoutable ; ses jambes,
» une partie de ses bras et son visage que je ne vis
» qu'un instant, étaient tels que Cécile nous en a donné
» une idée dans son sommeil magnétique, car, celui-ci
» était si imposant, et l'un et l'autre étaient d'un blanc
» si pur et si resplendissant, que je n'aurais pu en sup-
» porter long-temps l'éclat, si l'Ange qui, je le crois, ne
» voulait pas user de sa supériorité sur moi, n'eût dé-
» tourné la tête ; je le compris et de suite je baissai les
» yeux ; à ce moment même, ce serviteur du Tout-
» Puissant me toucha la main, et il me dit ces quelques
» mots que je n'oublierai jamais, non ! je ne les oublie-
» rai jamais, car il est impossible d'entendre une voix
» humaine, dont les sons puissent être comparés à ceux
» de la voix de cet Ange, ces sons étaient divins, et un
» Esprit céleste seul a pu me les faire entendre ; oui !
» c'est assurément un serviteur du vrai Dieu qui m'a
» parlé. »

Il me dit donc :

« Tu étais dans la mauvaise voie, te voilà rentré dans
» la bonne, tâche de t'y affermir. »

Puis, il disparut.

« Mon cœur battait avec force, j'étais tout ému; je
» me mis sur mon séant, puis je m'agenouillai, et je
» remerciai du fond du cœur et aussi de la voix ce
» serviteur du Très-Haut, qui, hélas ! m'a quitté trop
» promptement, et ensuite je bénis Dieu et *celle* qui a
» tant obtenu pour moi ! »

— Ah ! mes enfants, s'écria à cet instant, la pieuse Mme R...., nous irons de nouveau tous ensemble les bénir; et ce bon curé comme il va être heureux quand je vais lui raconter cela.

Maintenant mon James, ajouta-t-elle, je profite de cet heureux moment, pour te dire une chose qu'il est entièrement dans ton intérêt de bien comprendre, et à cet effet, je vais passer de la religion à la morale ; voici ce que j'ai à te dire : je veux que tu te réconcilies avec l'esprit des gens de campagne, car tu sais combien tu es prévenu contre eux, et il ne faut plus cela, je sais bien qu'ils ont des torts envers toi, mais les premiers torts sont de ton côté; ainsi, pour peu de chose tu leur fais sentir qu'ils sont grossiers, sans instruction et sans éducation, et en outre tu les appelles *paysans* ; cependant, tu dois toi-même sentir que des gens que leurs rudes travaux occupent les trois quarts de l'année, eux et leurs enfants, ne peuvent pas beaucoup s'instruire ni se civiliser ; quant au mot *paysan* qui leur déplaît et que même beaucoup d'entre eux regardent comme injurieux, que te coûterait-il de dire : les gens ou les habitants de la campagne ? dis-le-moi, est-ce plus difficile à dire que *paysan?* non, assurément ; je souhaite donc

qu'à l'avenir ce soit le cœur qui commande le plus souvent chez toi, et non pas toujours l'esprit, ainsi qu'il en a été presque toujours jusqu'à présent.

— Ma cousine, vous avez raison, fut la réponse du bon et courageux James.

— Bien, dit l'excellente femme, embrasse-moi et que ce soit fini.

Ici le narrateur retombe et malgré lui dans ses réflexions, et à ses amis de là-bas il pense, et il va leur dire :

Aimable et religieuse famille, que j'ai été heureux auprès de vous, et combien j'aimais à vous entendre publier tout haut la grandeur de Dieu ; et, avec quelle facilité, vous l'excellente et rigide mère, vous saviez faire comprendre à tous qu'il n'est pas plus difficile de bien faire que de mal faire, et qu'aimer et bien servir le Seigneur, n'est pas un joug, mais bien une douceur ineffable ; et aussi, comme vous démontriez bien, que l'amour céleste est si supérieur à l'amour terrestre, que ce dernier ne peut entrer en comparaison avec lui.

Combien j'ai gagné auprès de vous tous, et avec quelle impatience j'attends la fin de l'été prochain pour aller de nouveau à votre contact ; il y a assez long-temps que vous m'attendez.

Et vous, mon cher lecteur, ne vous impatientez pas de mes digressions, je reviens à mes moutons :

La nuit qui suivit celle si importante et si marquante pour mes deux amis qui, chacun de son côté, avaient

été témoins de la défaite de leurs plus cruels ennemis, cette nuit-là, l'ennemi ne revint pas ; et disons tout de suite, que depuis il n'a pas reparu.

Quelque temps après, William eut une seconde preuve que Dieu était bien revenu à lui, et cette preuve méritant sa place dans ce récit, je vais en parler, la voici :

Il lui arriva qu'à l'heure qu'il avait arrêté le soir, qu'il se leverait le lendemain, qu'à cette heure mais précise, il entendait frapper quelques coups sur la table de nuit et une voix lui disait : *William, William, allons !...* bien, répondait-il, et de même que si c'eût été quelqu'un de la maison qui fût entré dans sa chambre pour l'éveiller, et cela ne pouvait être, car la porte était fermée à clef.

Cécile consultée par lui donna cette réponse :

— « C'est votre Ange gardien, que maintenant vous
» n'affligez plus, qui veut vous faire comprendre
» la satisfaction qu'il a de vous et qui cherche en
» même temps à augmenter votre foi ; mon magné-
» tiseur peut vous confirmer cela, car mon Mentor me
» dit qu'il a l'habitude de prier son bon guide de vou-
» loir bien l'éveiller, alors qu'il a l'intention de se lever
» de très-bonne heure.

— C'est exact, et bien exact, leur dis-je.

— Je crois maintenant en toutes ces choses, dit le joyeux M. R...., et d'incrédule que j'étais, je suis devenu croyant.

— Mais, fit observer Cécile, vous ne devez pas avoir grand'peine à croire à présent, car on vous fournit à tous et à chaque instant de nouveaux témoignages.

— C'est vrai, répondit le père, et ma fille a raison, car je la trouve si remplie de sagesse et si supérieure à elle-même dans son sommeil, que j'avoue sans hésiter que, fermement, je crois que nous avons presque toujours auprès de nous, soient des Anges purs qui nous influencent pour le bien, soient des Anges déchus qui nous poussent au mal; c'est donc une lutte continuelle entre eux et pour laquelle, l'homme est libre de donner gain de cause, soit aux uns soit aux autres; à lui le droit de faire pencher la balance du côté qu'il voudra, et ma conviction est si bien établie à cet égard, que si jamais je me trouve avoir de ces idées de mal faire qui viennent d'où on ne sait, je ne balancerai pas pour appeler mentalement à mon secours l'Ange qui veille sur moi, et fût-il à cet instant retourné au ciel, que le cri de mon cœur et la détresse de mon âme, j'en suis certain, lui seraient immédiatement connus.

Le narrateur répète à ses lecteurs, qu'il sait bien que beaucoup d'entre eux ne le croiront pas, et il peut le prévoir d'autant mieux, qu'il avoue que lui-même aurait douté de plusieurs de ces choses, il y a seulement une douzaine d'années, quand Dieu, dès avant ce temps-là, avait déjà tant fait pour qu'il puisse sauver son âme. Mais, avant que les incrédules ne se décident à le traiter de fou ou d'imposteur, il les prie de vouloir bien un peu raisonner avec lui, et à cet effet il leur dit :

Croyez-vous que je perde la tête en osant vous assu-

rer, que chez l'homme il y a deux hommes; l'un *corporel,* tiré de la terre et qui retournera à la terre, et l'autre *spirituel,* qui est venu du ciel et qui ne mourra jamais ?

Croyez-vous que j'en impose en voulant vous démontrer que dans le sommeil magnétique et avec les conditions que commande d'y apporter *celui* qui le permet, il résulte que l'homme spirituel devient presque indépendant de l'homme corporel ?

Mais quoi de plus facile à vous, que d'avoir un peu de foi et d'être purs dans vos intentions, afin d'obtenir du Seigneur toutes ces choses surnaturelles, et encore d'autres dont je ne parle pas ?

Pour y parvenir : lisez la *Bible,* et vous verrez dans l'*Ancien Testament,* CELUI QUI EST, parlant à ses prophètes et leur donnant ses ordres, vous LE verrez même s'entretenir familièrement avec son serviteur Moïse ; vous verrez aussi Saül, évoquant l'âme du prophète Samuel, qui lui annonce sa défaite et sa mort, et aussi la mort de ses fils. Enfin, par la lecture de l'*Ancien Testament* et par celle du nouveau, vous y verrez tant de faits surnaturels, qu'à la fin, vous aurez peut-être le bonheur d'être convaincus.

Mais, presque de nos jours, ne voyons-nous pas ce général de Napoléon, qui, la veille d'une bataille demande au milieu de la nuit à parler à l'Empereur ? et que va-t-il lui demander ? il va lui dire qu'un Esprit lui a apparu et lui a dit de se préparer à la mort pour la bataille qui allait avoir lieu ; Napoléon en rit d'abord,

mais il retrouva sa gravité ordinaire, quand ce général lui dit : mais sire, ce n'est pas un rêve, j'ai vu, j'ai bien vu et entendu, et demain je serai tué; comme je suis sans fortune, je viens recommander à votre sollicitude ma femme et mes enfants.

Le lendemain, après la bataille, on le trouva au nombre des morts.

Si vous me répondez, vous, de mes lecteurs, qui êtes incrédules, que vous ne croyez rien de tout cela, oh ! alors, je n'ai plus qu'à me taire et à vous plaindre.

Nos séances magnétiques ne furent plus désormais employées qu'à consulter la somnambule pour des choses purement religieuses et de moralité, et quelquefois aussi pour nos deux ex-hypocondriaques, car à l'époque pour laquelle j'écris, William et James étaient guéris, ils étaient aussi heureux que quelques mois avant ils étaient malheureux, et seulement ils avaient encore besoin d'être fortifiés au physique et au moral ; le lecteur concevra facilement que la défaite et la fuite de leurs visiteurs de nuit, leur avaient donné la paix la plus parfaite ; ces bons jeunes gens savaient si bien que c'était à la *Reine* du ciel et de la terre qu'ils devaient leur délivrance, qu'ils l'avouaient franchement à leurs amis intimes, et je pus m'apercevoir que leurs cœurs étaient reconnaissants.

O mes lecteurs ! croyez-le bien et je vous en prie, que le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel est un vêtement que la Sainte Vierge donna, vers le milieu du troisième siècle, à Saint Simon Stoch, vicaire-gé-

néral latin de l'Ordre des Carmes, pour gage de son amour et de sa protection ; et combien je souhaite que vous croyez aussi, que ce petit vêtemeut renferme réellement en lui plusieurs mystères et toutes sortes de dons.

Je reviens à nos séances magnétiques :

Un soir que nous étions tous réunis dans ce même salon témoin des faits surnaturels que j'ai racontés, je profitai de la demande que fit Mme R...., de ne pas endormir ce soir-là sa fille qui était fatiguée, pour raconter quelques passages de la vie d'un ex-hypocondriaque qui, avant sa guérison, l'était au moins au même degré que mes deux amis William et James, et avec les mêmes accidents que chez ceux-ci; mon but par ce récit tout historique était d'encourager et de fortifier au moral ces deux jeunes gens.

Mes aimables hôtes me pressèrent de parler, je ne demandais pas mieux; aussi, commençai-je de suite en ces termes :

La personne dont je vais vous entretenir, leur dis-je, est parfaitement connue de moi; son spleen avait beaucoup de rapports avec celui de MM. William et James, et comme eux elle fut délivrée de ses obsessions par une puissance surnaturelle; elle avait fait, mais enfructueusement de nombreux voyages, sauf celui du Havre et celui de Lyon où dans l'une et l'autre villes elle séjourna assez long-temps; il me faut aussi en excepter un séjour de quelques mois qu'elle fit au village de Suresne, près Paris, où elle commença à sentir ces

premiers effets bienfaisants que peut seule produire la main invisible de la Providence ; je vais vous citer les lieux et aussi je vais vous raconter les principaux faits par ordre de date en commençant par Suresne, et seulement je dois avant vous faire le portrait de la maladie de ce jeune homme, cela est utile et vous convaincra de la vérité de l'assurance que je vous donne qu'il était hypocondriaque dans toute la force du mot ; c'était au printemps de l'année mil huit cent quarante-trois qu'il habitait le village que je viens de nommer, là il recevait les soins magnétiques et les consolations d'un homme de bien, d'un de ces hommes qui ne craignent pas de dire :

« 1° Que pour être réellement estimable et estimé, il » faut le mériter.

» 2° Que pour être aimé de Dieu il faut s'en rendre » digne.

» 3° Et que dès qu'une personne est malheureuse, on » doit s'empresser de la secourir, fût-elle Chinoise ou » Turque. »

Cet homme est M. Bournichon, du château de Lessac, près Guérande, arrondissement de Savenay (Loire-Inférieure), dont j'ai parlé dans le cours de ce récit.

Cet ami de l'humanité souffrante, séjournait alors à Paris, d'où il venait presque chaque jour pour donner à son malade de Suresne les soins que son déplorable état réclamait ; et de ce déplorable état, je vais vous faire le tableau bien exactement, car j'ai précieusement conservé en portefeuille une note par laquelle cet

ex-hypocondriaque dépeint sa position; cette note, je vais vous la lire, la voici et elle commence ainsi :

« *Pour mémoire, afin que si je reviens à la vie, je*
» *sache comme j'ai été :*

» Il n'est pas de position plus horrible en souffran-
» ces morales que la mienne; dégoût de tout, me
» tourmentant pour rien, craintes puériles, paralysie
» des facultés intellectuelles, abattement, plus d'action,
» plus de courage et je suis malgré moi comme une vé-
» ritable machine; je suis si triste qu'il m'est impossi-
» ble de prendre part à aucune joie et malgré moi je
» fuis mes amis et mes connaissances; je tire et fais
» claquer continuellement mes lèvres et tout machina-
» lement je m'arrache les poils des favoris; ma volon-
» té est à peu près nulle; paresse obligée et à ce point,
» que nouer les cordons de mes souliers est pour moi
» une affaire d'état; il y a toujours chez moi quelque
» idée fixe qui me tourmente et me mine l'esprit; je
» sens que je n'ai pas la force de prendre un parti,
» sauf celui du suicide qui m'irait beaucoup! mais les
» châtiments de l'âme qui sont là dans la vie future et
» que par conséquent j'aurais mérités, ont arrêté mon
» bras jusqu'à ce jour.

» Enfin, ma position est inexplicable, et seulement
» je sens qu'il y a comme deux êtres en moi dont l'un
» *veut* et l'autre *ne veut pas*; que de luttes terribles
» entre ces deux êtres! combien je serais content d'ap-
» prendre que bientôt je dois mourir! Ah! que je serais
» heureux d'être mort!

» Si jamais je reviens à une véritable existence et
» qu'alors l'équilibre se rétablisse chez moi, cela sera
» à mes yeux presque un miracle que Dieu aura fait en
» ma faveur.

Autres réflexions :

» Si jamais je recouvre la santé de l'âme, de l'es-
» prit et du corps que j'ai perdue, je pense actuelle-
» ment qu'il sera sage et prudent à moi de ne pas aller
» me fixer, là où j'ai eu des amis et des connaissances,
» dont réellement la seule vue m'effrayerait et m'im-
» poserait ; puis aussi, les lieux où j'ai tant souffert que
» j'ai également en horreur, me rappelleraient à chaque
» instant mes tortures du temps passé et l'état piteux et
» déplorable dans lequel je suis depuis si long-temps.

» Oh ! qu'ils sont coupables à mon égard, ceux qui
» disent que je suis tout simplement *un malade imagi-*
» *naire* ; je concevrais encore qu'ils me disent que
» c'est l'esprit qui est malade chez moi, et que le remè-
» de à une telle maladie est la prière. »

Madame R.... m'interrompit ici, pour me demander ce qu'était devenu ce malheureux jeune homme, avec cette disposition d'esprit de fuir tous ceux qu'il avait connus avant son spleen?

Mais, Madame, lui dis-je, c'est tout justement au beau milieu de sa famille et de ses amis qu'il est à présent ; veuillez remarquer que quand il écrivit la note que j'ai l'honneur de vous lire, il était alors horriblement malade du spleen, et qu'au temps actuel c'est le contraire ;

sa santé est parfaite, et avec la guérison toutes ses bizarres dispositions d'esprit ont changé.

Ne vous ennuyez pas, me voilà arrivé presqu'à la fin de cette note.

Et je continuai :

« Enfin, si jamais je guéris de cette cruelle maladie
» qui est à présent à l'état chronique, je devrai bien ré-
» fléchir avant que de prendre un parti, et je ne devrai
» jamais oublier que la mort est cent fois préférable à
» cette position détestable, où je sens que le cœur est
» brisé et l'esprit consumé à petit feu.

» Hélas ! mon Dieu ! que les souffrances morales et
» aussi celles des nerfs sont horribles ; combien elles
» me semblent mystérieuses et vraiment inexplicables !

» Il ne me reste plus qu'une seule et unique faculté
» intellectuelle : c'est ma raison que je sens encore
» avoir, et il ne me reste plus qu'une faculté animale :
» celle de manger encore pas mal, bien que je ne sente
» pas ce que je mange ; l'estomac est donc bon, et trop
» fâcheusement cela m'est un tourment de plus, car
» parce que je mange assez bien, la plupart de ceux qui
» me voient chaque jour disent que je ne suis pas ma-
» lade puisque je mange de même que quand on est en
» bonne santé, mais qu'il est certain que je crois l'être ;
» c'est à me rendre fou de rage ! »

William me dit, à cet instant que je venais d'achever ma lecture : donnez-moi vite cette note afin que je la copie, et c'est ainsi que vous m'avez ennuyé par sa lecture.

La voici, lui dis-je, mais avant de la copier, commencez par écrire quelques paroles peu vieilles de date, qui sont de cet ex-hypocondriaque, ce sont celles-ci à peu près :

« Avant mon spleen, j'étais à peine heureux au mi-
» lieu de tous les plaisirs du monde, et la solitude me
» tuait ; depuis mon spleen, je trouve dans la solitude
» et le recueillement un bonheur si vrai et si grand, que
» jamais je n'avais soupçonné que l'homme pût être
» aussi heureux ici-bas. »

Ce garçon-là, nous dit M. P...., est bien heureux d'avoir guéri, car sa position n'était pas belle.

Oh oui ! monsieur et assurément, lui dis-je à mon tour, qu'il est parfaitement heureux maintenant, et non-seulement je le tiens de lui, mais aussi j'ai pu m'en convaincre.

Quand William eut terminé sa copie, je racontai, et toujours à son intention, et pour le bien de son frère, qu'étant un jour avec le jeune homme dont je viens de parler, près de l'église de Bercy (banlieue de Paris), nous rencontrâmes un de mes anciens camarades de Bourgogne, que je n'avais pas vu depuis long-temps ; après un bonjour amical échangé entre lui et moi, l'hypocondriaque fit la remarque que ce camarade me questionnait et encore me questionnait sur des choses qui, déjà, avaient été l'objet de notre conversation, cela lui avait paru être assez drôle. Quand nous eûmes pris congé de ce Bourguignon, mon confrère en maladie

me communiqua sa remarque ; — ah ! bah ! lui dis-je, est-ce que vous ne l'avez pas deviné ?

— Mais non, me repondit-il.

— Alors, je vais vous l'expliquer :

— Figurez-vous que la moitié au moins de ceux qui me connaissent, me croient fou, ou disent que je suis fou, parce que, eux, singeant le grand génie de Voltaire, sont comme lui, incrédules, et que, comme lui, ils ne possèdent pas la foi ; de manière que pour avoir leur amitié et pour en être estimé, il faudrait penser et faire absolument comme eux ; merci, je préfère endurer leurs sarcasmes ; ainsi, ce que vous avez vu tout-à-l'heure m'arrive souvent, mais toujours je fais en sorte de supporter patiemment ces sortes d'examens.

— Vraiment ! vous êtes bien bon, me dit-il.

— Comment donc ? mais c'est un parti que je vous engagerai à prendre au plus tôt, car par là vous vous épargnerez les impressions bien désagréables que ces sortes d'examens produisent presque toujours si on manque de patience, et dans ce dernier cas qu'arrive-t-il ? que nous quittons tout furieux des personnes aussi importunes, tandis que dans le premier, nous nous séparons bien d'avec elles, et qui plus est, c'est qu'elles auront désormais bonne opinion de nous ; ainsi, vous le voyez, nous avons tout à gagner à être patients.

Mon confrère goûta cet avis, et quelques semaines après, je pus m'apercevoir qu'il était beaucoup plus calme et infiniment moins susceptible lorsqu'il arrivait

qu'on le regardait ou qu'on le scrutait; il finit par s'en trouver si bien, que quelques mois plus tard, il en riait de bon cœur.

Je reviens à M. Bournichon qui, ai-je dit, donnait ses soins et prodiguait ses consolations à ce jeune homme ; la somnambule, à Suresne, était une jeune personne qui avait au plus quatorze ans, elle disait souvent au malade : que l'Ange gardien de celui-ci, lui recommandait d'espérer et d'avoir plus de courage, et qu'à ce prix il lui serait accordé de trouver les moyens de se guérir, et de parfaitement se guérir, mais qu'en attendant il fallait qu'il se pénétrât bien que Jésus-Christ, fils du vrai Dieu et Dieu lui-même, avait souffert et volontairement beaucoup souffert pour obtenir de son PÈRE le pardon du péché du premier homme, et par là nous ouvrir les portes du Ciel; qu'en conséquence, lui, homme malade, devait imiter son sauveur en sachant souffrir et pour l'amour de *lui*, et en outre prier, demander et chercher.

Vous! qui persécutez ou qui ne faites aucun cas du magnétisme, mais vous ne savez donc pas qu'après la religion du Christ, c'est lui qui est fait pour donner les plus grandes consolations aux hommes? celles de la preuve de l'immortalité de l'âme, et aussi celles de la preuve de l'existence d'Anges, serviteurs de Dieu et d'Anges déchus, serviteurs de Lucifer.

Il arriva que dans une de leurs séances, la somnambule leur dit qu'elle apercevait une énorme somme enfouie dans la cave du père d'une jeune femme qui as-

sistait à cette séance (c'est Mme Métrasse, maîtresse couturière à Suresne) ; la somnambule leur réitéra si positivement qu'un trésor avait été caché là, qu'ils finirent par le croire et à ce point, de prier la jeune femme d'aller chercher son père, auquel celle-là fit part de l'oracle que venait de rendre la sibylle ; voici mes gens qui arrivent, et de nouveau, le même oracle est rendu.

L'appât de l'or monte bien vite les imaginations, et c'est là où en arrivèrent promptement les chercheurs de ce trésor à Suresne, car on fit de suite une convention écrite en double, et au-dessus des seings privés, on lisait entre-autres conditions, celles suivantes :

1° Que la moitié dudit trésor appartiendrait au propriétaire du fonds, à la charge par lui, de fournir les ouvriers pour faire les fouilles ;

2° Et que l'autre moitié appartiendrait aux autres parties stipulantes et signataires audit acte, qui partageraient également entre elles.

Dès le lendemain, on se met à l'œuvre ; la sibylle est endormie au milieu des ténèbres de cette cave, et la personne qui s'est chargée de la magnétiser, dirige les travaux ; on travaille, on fouille, on remue les terres durant plusieurs jours et une partie des nuits. . . . . mais rien.

On ne se décourage pas néanmoins, car la Pythonisse est là pour stimuler les moins crédules, et du haut d'un énorme tas de terres remuées où on l'a juchée, elle annonce de nouveau, que le trésor existe, qu'elle le voit,

et elle le montre du doigt ; on ne désempare pas et l'ardeur que chacun apporte est incroyable, et à ce point que sans la prudence de la personne qui avait magnétisé, il est à présumer que tous ils auraient eu cette cave pour tombeau, car dans leur enthousiasme ils avaient perdu de vue que bientôt ils allaient avoir privé toutes les fondations de leurs soutiens, et fort heureusement, que le directeur de ces fouilles s'en aperçut, et comprit que si l'on continuait d'enlever les terres au-dessous des fondations, il arriverait un instant, où immanquablement, cette cave s'écroulerait. Les travaux se continuèrent plus prudemment ; ainsi, on enlève et on enlève encore des terres, on a presque atteint le bout de la cave et bien entendu sans rien trouver, quand la pythonisse fait savoir que l'Esprit qui lui parle depuis le commencement des fouilles et sans s'être montré à elle, vient de lui crier : *c'est dans la cave qui suit celle-ci, qu'est enfoui le trésor ;* effectivement, une cave faisait suite à celle où se pratiquaient les fouilles, et jadis elles ne faisaient toutes deux qu'une seule et même cave, mais il y a bien vingt ans que la maison a été vendue à plusieurs, et depuis, un mur de séparation à été élevé ; comment faire ? percer le mur serait faire effraction chez le voisin, et on sait que c'est un cas de travaux forcés, donc on se rend à la raison et on décide que le mur ne sera pas percé ; enfin, on cherche et chacun donne son avis et de telle sorte, que l'on ne peut plus se comprendre ; à ce moment de véritable confusion, une voix se fait entendre, c'est celle du propriétaire, respectable vieillard dont l'imagination est moins ar-

dente et tout naturellement que celles de ses co-associés, il réclame deux minutes de silence et à grand'peine il les obtient : il annonce qu'il faut arrêter les fouilles, puisque l'on ne peut sans violer la loi et sans fouler aux pieds le droit des gens, aller au-delà ; cet avis est sage et prudent, on le goûte, et on convient qu'aussitôt qu'il fera grand jour, on ira éveiller le voisin, qui est le propriétaire de cette autre cave ; ce propriétaire est un brave garçon, perruquier-coiffeur de son état, bien causant et commode en affaires, qui bien certainement entendra raison sur des propositions d'arrangement, voilà ce que l'on se dit ; on prend le parti de sortir de la cave ; il était deux heures du matin.

Une demi-heure après le lever du soleil, on était chez le voisin, qui, malgré ses bonnes qualités, n'est pas homme à badiner en matière d'intérêts, et je vais le prouver : notre homme écoute avec le plus grand sang-froid et jusqu'au bout, tout ce que l'on avait à lui dire sur le trésor que renferme sa cave ; puis, prenant la parole à son tour, il remercie tous mes gens de la bonté qu'ils ont eue de se déranger pour venir le lui apprendre, il les assure qu'il ne les oubliera jamais et que d'avance il sait ce qu'il leur devra ; mais ce n'est pas cela lui dit l'un d'eux, car nous venons pour vous faire signer cet acte privé que voici, lequel stipule vos droits à une partie de ce trésor, et nous assure les nôtres ; mais, halte-là ! car le barbier n'est pas du tout de cet avis, et il leur répond avec juste raison, qu'ils auraient donc dû commencer et non finir par cette proposition ; à ce moment, un colloque assez vif s'engage à ce sujet,

on s'échauffe de part et d'autre, et le barbier crie à tue-tête, que nul n'a le droit de venir lui prendre ni son bœuf ni son âne, et qu'en son âme et conscience, il ne doit qu'une indemnité à ceux qui viennent de lui apprendre qu'il est aussi riche, et à ce point qu'il ne sait s'il ne fait pas un rêve; à cet instant, l'hypocondriaque qui, jusque-là, n'avait dit que fort peu de chose, prend à son tour la parole, chacun se tait, on l'écoute et on l'entend crier au propriétaire du trésor : monsieur! je vous comprends, oui! vous voulez avoir le trésor à vous seul, vous faites par là, acte de cupidité et d'égoïsme; donc, vous saurez de moi, que tout égoïste *mérite la mort*, et qu'alors je me charge *de vous brûler la cervelle*, et je vous jure que vous ne nous ferez pas *la barbe*! le coiffeur qui est un homme prudent et sage, demande à consulter sa femme; les deux époux passent dans une pièce voisine, puis au bout de quelques minutes ils viennent annoncer qu'ils veulent vivre en bons voisins, et qu'on ait à leur faire la lecture de l'acte en question; ils ne le répétèrent pas, je vous l'assure, et la lecture fut de suite faite; après quoi, ils déclarent qu'ils trouvent les conditions justes; on remplit leurs noms, prénoms et domicile qui, seuls y manquaient, et de bonne grâce, ils approuvent et signent chacune des copies, puis le mari va déposer la leur dans une armoire.

On descend ensuite à la cave des nouveaux co-associés, et de nouvelles fouilles sont commencées là avec non moins d'ardeur que dans l'autre partie de cette ancienne grande cave; et chacun est persuadé que l'on va trouver

le trésor d'un moment à l'autre, car tous savent que déjà à Suresne on a trouvé d'énormes sommes enfouies, soit dans les caves, soit dans les cours ou soit dans les jardins.

Pour en terminer avec ce trésor, je dirai de suite que l'on avait fait à peu près la moitié des fouilles de cette cave, quand la somnambule, alors juchée, de même que dans l'autre cave, sur un gros tas de terres enlevées, rendit l'oracle suivant :

« Enfin, mon Ange gardien vient de se rendre visible
» et il me parle. . . . .
» . . . .

» Maintenant, voici ce que j'ai à vous dire :

» Rappelez-vous la fable du *laboureur et ses enfants* ;
» tandis que vous vous livrez à ces travaux avec tant
» d'ardeur, vous perdez de vue l'oisiveté et notre mala-
» de ne songe plus au suicide ; c'en est assez de ces
» recherches et l'Ange veut bien vous détromper, il
» vous fait connaître qu'il y a eu aux jours de la Saint-
» Barthélemy une somme considérable enfouie ici,
» mais que ses propriétaires ayant échappé au massa-
» cre n'ont pas oublié de la prendre plus tard.

» Ne m'en voulez pas des encouragements que je
» vous ai donnés, car j'étais induite en erreur par un
» ange impur invisible et me parlant, je le vois main-
» tenant, là et un peu loin de nous, il rit mais d'un rire
» sardonique que je trouve détestable ; mon Ange gar-
» dien qui ne pouvait ignorer cela a laissé tout faire en
» vue de notre bien, car il savait que de ces illusions

» des biens de la terre, nous pourrons en tirer un
» grand profit moral si nous le voulons, celui de profi-
» ter tous de cette leçon en nous rappelant souvent
» avec quelle avidité, nous avons ensemble travaillé
» en vue seule de ce bien terrestre. »

Oh ! que le narrateur a ri bien des fois avec eux, là-bas à Suresne, de ces fouilles, et qu'il en rit de bon cœur à cet instant; il ne peut passer sous silence une bonne leçon morale que la même somnambule fit quelques temps après à un homme très-riche, occupant de hauts emplois depuis bien des années; voici ce qu'elle lui dit :

« A présent que l'on vous a raconté l'histoire des
» fouilles, ce dont vous avez beaucoup ri ainsi que de
» notre soif d'or si déçue dans son attente, l'Ange me
» commande de vous dire que nous n'aurons pas à
» rendre compte à Dieu de cela, mais que seulement
» nous sachions profiter de la leçon qui nous a été don-
» née. Quant à vous, monsieur, il n'en sera pas de
» même, car il vous sera demandé un compte sévère de
» l'emploi que vous aurez fait de la grande fortune que
» le Maître-Souverain de toutes choses, a permis que
» vous ayez, et vous aurez surtout à rendre compte d'un
» emploi que vous conservez parce qu'il vous rapporte
» beaucoup, tandis que votre conscience vous crie que
» cet emploi devrait maintenant être occupé par quel-
» qu'un qui en a besoin pour lui et sa famille. »

Cette leçon a été si justement donnée, que le narrateur aurait été bien fâché d'omettre de la consigner dans ce récit.

Afin que l'honorable M. Bournichon ne soit pas

par quelques malintentionnés mis au nombre de ces soi-disant amateurs de magnétisme *à prix d'argent*, dont beaucoup ne sont que des charlatans, qui annoncent pouvoir guérir toutes les maladies avec leur méthode, je dois dire ici, qu'à cette époque de son séjour à Paris, il avait des relations des plus convenables avec M. Descuret, docteur-médecin, très-estimé dans le quartier Saint-Jacques, y demeurant rue Saint-Jacques, n° 223, et de même il jouissait de la considération de Mme Bourdot et de sa famille, au couvent de la Santé, rue de la Santé ; cette dame est sœur de la supérieure de cet établissement religieux ; et il faut absolument être honnête homme et homme de bien, pour être reçu par les personnes que je viens de nommer.

Si jamais quelques-uns de mes lecteurs ont besoin d'éprouver de ces joies indicibles, qu'on ressent le plus souvent dans la maison du Seigneur, je leur conseille, s'ils vont à Paris, de faire en sorte d'obtenir la permission de visiter la chapelle de ce couvent, et j'ose leur avancer que jamais ils n'ont rien vu de semblable, car c'est le beau poussé au sublime, c'est la religion dans tout l'éclat de sa beauté et de son admirable simplicité, qui parle là à l'esprit et touche le cœur.

Je reviens à mon confrère l'ex-hypocondriaque :

En se rendant aux bains de mer au Havre, vers le commencement du mois de juin de la même année (1843), le malade du spleen s'arrêta deux jours à Rouen ; lui, qui depuis si long-temps n'éprouvait plus d'impressions et ne ressentait plus de sensations, en

éprouva et en ressentit cependant à la vue de ces deux belles tours de forme octogone de l'église Saint-Ouen; ô que ce qu'il y a de religieux en elles le toucha! ô qu'il fut heureux de sentir couler quelques larmes! lui qui demandait tant de pouvoir pleurer, il lui semblait, à ce moment, par la figure de ces tours, voir deux interprètes des habitants de Rouen, portant à tout instant au Très-Haut, l'expression de leur amour et de leur adoration.

De même, m'a-t-il dit aussi, qu'à la vue de ces croix qui s'élèvent au-dessus des tours et des clochers de nos églises, il éprouvait quelques mois plus tard, une impression aussi douce qu'ineffable, et à cet instant une voix intérieure lui criait: « Tu vois le symbole de ta rédemption, sache donc souffrir pour l'amour de lui. »

Une autre année, alors qu'il avait été guéri de son spleen, mais que retombé, lui aussi, dans son péché ordinaire du temps passé qui, lui non plus, n'était pas un péché mignon, il n'avait pas tardé de recevoir le juste châtiment dû à son crime, par l'envoi et de nouveau du *spleen*; ce fut par suite du retour de ce fléau, qu'au mois d'octobre mil huit cent quarante-six, il entra dans la maison de santé des docteurs Geoffroy et Agnély, quai de Serein, à Lyon; là, il eut le bonheur de connaître un malade qui voulut bien s'intéresser à lui et qui, par de bons conseils, mais de ces conseils qui partent du cœur, sut relever son courage et le fortifier dans l'espérance; le malade de cette époque est M. Raymond, avocat à Grenoble, qui a été, depuis, préfet de l'Isère. « Ceux qui ont été hypocondriaques ont, et quoi

qu'on en dise, bonne mémoire et rarement ils sont ingrats. » Au temps qu'il était pensionnaire dans cet Institut hydrothérapique, il n'était bruit à Lyon et les environs que des miracles qui avaient lieu au village d'Ars qui en est distant de six lieues et demie, et est non loin de Trévoux, son chef-lieu d'arrondissement ; miracles qu'obtenait, par l'intermédiaire de Sainte Philomèle, le respectable, vénéré et vieux curé de ce village ; la foule des fidèles était grande chaque jour à Ars, aussi le temps accordé à chacun d'eux pour épancher son cœur dans celui de l'homme de Dieu, était-il peu long ; notre hypocondriaque eut le bonheur de s'entretenir avec lui durant quatre minutes au plus ; le ministre du Seigneur lui dit :

« Mon fils, vous ferez dire une neuvaine à Sainte
» Philomèle, vous ferez aussi quelques bonnes œuvres
» en son nom ; elle obtiendra votre guérison, ne vous
» effrayez pas, vous ne mourrez pas de cette maladie,
» vous guérirez, je vous le dis ; adieu mon fils. »

Le même jour de son entretien à Ars avec le saint homme, le malade du spleen fut témoin d'une bien grande preuve de sa puissante intercession auprès de la Sainte et de celle-ci auprès de Dieu, par ce qui arriva à un jeune aveugle, enfant d'un gendarme, lequel était arrivé la veille avec ses père et mère ; de même que tout le monde, ils avaient obtenu quelques minutes, et l'homme de Dieu leur avait dit : priez, espérez et peut-être que Sainte Philomèle obtiendra que cet enfant recouvre la lumière ; le lendemain matin à son réveil, cet enfant dit à ses parents : mais je vois, oui je

vois ! et il avait bien recouvré la vue ; aussi était-il ce jour-là grand bruit dans le village de ce nouveau miracle, dont les incrédules pouvaient à leur aise voir la preuve vivante en la personne de celui qui, la veille au soir, était encore atteint de cécité.

Néanmoins, ne soyons pas trop empressés à accepter pour miracles tous ceux qu'on nous raconte d'une manière légère, mais s'ils sont constatés ayons donc la foi de croire que Dieu a pu les faire ou les permettre.

Si notre hypocondriaque n'obtint pas sa guérison aussi promptement que cet aveugle et comme lui par un miracle, encore en est-il que la parole du serviteur du Seigneur ne s'en est pas moins accomplie, car dix-neuf mois après il était guéri.

Combien de malheureux éviteraient le suicide s'ils avaient un peu de foi et s'ils savaient espérer ; il faut pourtant travailler à chercher le remède au mal, car le remède ne viendra pas de lui-même nous trouver, et je vais en donner une preuve qui concerne le jeune homme dont je parle actuellemeut : bien qu'il fût en quelque sorte épuisé par cette maladie, cela n'empêchait pas qu'il eût de détestables dispositions à l'incontinence et non plus qu'il eût de nombreuses pollutions durant le sommeil.

La somnambule consultée à cet effet, répondit :

« Priez et demandez, on vous accordera ; cherchez, » et vous trouverez. »

Il pria, demanda et chercha.

Peu de temps après, il lisait pour se distraire, et assurément qu'il était loin de soupçonner que dans le livre qu'il avait à la main, il allait trouver et lire ceci : que ces sortes de déréglements se guérissent par la prière, la tempérance, le travail manuel et en fatiguant un peu le corps, et en outre en prenant chaque jour pendant une quinzaine le matin à jeûn, gros comme une lentille de camphre ; il fit le tout, et trois semaines après il était guéri.

Voici un autre fait du même genre qui m'est personnel, et en le racontant, peut-être cela servira-t-il à quelques-uns.

En me faisant raser un jour, le barbier me coupa légèrement au menton ; le rasoir avait assurément servi à faire la barbe à quelqu'un qui avait des dartres vives, car à la place de cette coupure il me survint une dartre vive et pleureuse qui augmentait à vue d'œil malgré les eaux et les pommades dont il me fut alors ordonné de me servir ; déjà elle avait envahi tout le menton et je désespérais presque de guérir, quand je consultai une somnambule à l'état de spiritualité que je recommande ; je la trouvai par sa réponse telle qu'elle devait être, c'est-à-dire véridique, et ne faisant pas de la médecine à tort et à travers ; elle me répondit : l'Ange me communique qu'il ne faut plus vous tourmenter, mais encore chercher, et que le faisant vous trouverez le remède à ce mal.

Quelques jours après, une affaire me conduisit chez un médecin à la campagne, au village de Vert-le-Grand,

près Mennecy, arrondissement de Corbeil; c'est M. Beaudin qui, me voyant le menton dans un si triste état, me demanda pourquoi je ne faisais rien pour faire passer cette dartre, et qui, sur ma réponse que j'avais déjà fait bien des choses, mais que rien n'y faisait, ajouta qu'il aurait la satisfaction de me guérir en une quinzaine, et me demandant à cet instant mon carnet de voyage, il écrivit à une des pages la recette à cet effet; je suivis l'ordonnance, et dix-huit ou vingt jours après avoir commencé à suivre son instruction, cette dartre avait entièrement disparu. J'ajoute que tous ceux à qui j'ai communiqué cette même recette ont également été guéris de leurs dartres vives, à peu près dans le même laps de temps. Cette recette dont le prix d'achat est de soixante-quinze centimes au plus chez tous les pharmaciens, je la tiens à la disposition, et gratis bien entendu, de quiconque m'en fera la demande par lettre affranchie; je tiens également à la disposition de qui m'en fera la demande, une excellente recette contre les douleurs rhumatismales et gouttes sciatiques, mais avant de s'adresser à moi je recommande à ceux qui pourront en avoir besoin, de consulter d'abord quelques médecins, car ne voulant faire de tort à personne, ce n'est qu'en dernier lieu que j'autorise à me demander ces deux recettes.

Rappelez-vous, mon cher lecteur, que si nous tentons Dieu en lui demandant des miracles, IL ne nous en donnera pas; mais si nous lui demandons par la prière ce dont nous avons réellement besoin, et que nous le fassions avec foi et espérance, il est certain que sa providence nous fournira le moyen de *trouver*.

A vous, et quelques-uns seulement et je l'espère, parmi mes lecteurs, qui annoncez que vous êtes sceptiques et qui, par conséquent, ne croyez que ce que vous voyez, que ce que vous touchez, et qui ne croyez pas à un monde spirituel et encore moins à cet effet magnétique d'une personne qui en endort une autre, et change par là tout son être, que me répondrez-vous car je vous demande :

1° Si vous croyez que par son regard et par son fluide, le reptile fascine la proie qu'il guette et non-seulement au point de lui enlever toute volonté d'action, mais encore au point de l'obliger à venir se fourrer dans sa gueule béante ?

2° Si vous croyez que l'oiseau de proie fascine l'oiseau qu'il convoite, et du regard et de son vol croisé et tournoyant et cent fois répété ?

3° Si aussi vous croyez à cet effet magnétique du chat à la prunelle dilatée et au regard effrayant, qui fixe la souris imprudente et gourmande qui a quitté son trou une heure trop tôt pour quelques miettes de pain, qu'elle sait devoir trouver après le repas de ceux qui la logent et la nourrissent forcément? croyez vous qu'à un instant donné, cette souris soit fascinée et de telle sorte qu'elle ne puisse plus fuir ?

4° Enfin, je vous demande si vous croyez à l'effet que produit le chien d'arrêt sur la pièce de gibier qu'il magnétise et du regard et des mouvements de sa queue ?

Comme je vous suppose être de bonne foi, vous me

répondez que vous croyez tout cela, mais maintenant supposons que vous vouliez le contester, moi je vous réponds que vous êtes dans l'erreur et j'ajoute : que fasciner, méduser et magnétiser, c'est tout-à-fait la même chose quant aux effets qui en résultent.





CHAPITRE XV.



UNE GRANDE DOULEUR !



ORTUNE *n'est pas toujours contentement :* Nous avions dépassé la Toussaint, et déjà la nature en partie dépouillée de ce riche manteau dont elle s'était parée aux beaux jours du printemps, semblait à nous là-bas, par cette image de son deuil, nous faire pressentir que nous aussi bientôt, nous allions avoir nos jours de deuil.

Au mieux de quelques jours qu'avait eu Mlle Mary, mais qui ne nous avait point trompés, avait succédé une faiblesse extrême suivie de défaillances renouvelées chaque jour. . . . .

. . . .

Enfin, le jour fatal arriva, et le dix-huit novembre elle nous quitta ! ! ! . . . .

. . . .

. . . .

Je ne chercherai pas à peindre la douleur de sa famille ni celle des nombreux amis qui l'affectionnaient, et je le voudrais que n'y parviendrais point.

Le lendemain de ce jour de douleur, sa famille éplorée, ses amis et une partie notable des habitants de la commune, conduisaient à sa dernière demeure la dépouille mortelle de Mary P... ; ce jour, je ne l'oublierai jamais !

A ces funérailles, notre bon curé n'assista pas, mais en esprit il y était, et de chez lui il priait le Dieu des miséricordes de se rappeler que les chrétiens dissidents et leurs ministres, avaient pour aïeux les uns, et pour devanciers les autres, des chrétiens catholiques.

Bon et saint prêtre, que votre prière soit exaucée !

. . . .

O vous ! bonne et trop sensible Mary, reposez en paix à l'ombre des cyprès que nos mains ont plantés ! ils sont un souvenir mortel, eux aussi, de notre amour pour vous ; mais cet amour de vos amis, vous le retrouverez au jour que chacun d'eux ira vous rejoindre.

Vous êtes morte protestante, vous que tout le pays m'a dit avoir été si belle alors que vous n'aviez que quinze ans ; vous ! que je n'ai pu voir ainsi, mais chez vous j'ai vu la noblesse du cœur, l'élévation de l'âme et la pureté des sentiments.

Vous ! Mary, je souhaite et j'espère être auprès de vous un jour, car vous devez être maintenant dans le Royaume du Seigneur ! ! ! . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Cher lecteur, nous pleurons un père et une mère chéris quand ils ne sont plus, nous pleurons de même un frère, une sœur et un ami tendrement aimés, et nous sommes même attristés par la mort d'un animal que nous affectionnons; et quoi ! peut-il se faire que nous ne donnions pas le moindre signe de regret à des crimes qui affligent Dieu et dont il est certain qu'il nous demandera compte ?





CHAPITRE XVI.



VISITE DE L'AME DE MARY.



PRÈS que quelques semaines d'écoulées depuis ces jours de larmes eurent tempéré notre douleur, Mme R.... me dit un jour : — Je ne puis résister au désir que j'ai de connaître quel est le lieu où est l'âme de ma Mary ; vous êtes justement venu seul ici de la maison de mon cousin, faites-moi ce plaisir.

Nous étions seuls, M. et Mme R.... et leurs aimables enfants ; je magnétisai ma jeune somnambule, et bientôt elle s'endormit.

— Dormez-vous, lui dis-je ?

— Je dors.

— Avez-vous bien votre lucidité ?

— Oh ! oui.

— Alors, priez votre bon Ange de se mettre en rapport avec vous, et lui demandez ensuite si nous pouvons

évoquer l'âme de la bonne Mary. . . . .
. . . .

— Vous le pouvez, et mon Ange gardien vient de partir.

— Tant mieux, et soyez bien calme, car l'Ange va revenir avec votre cousine ; soyez heureuse de la revoir et surtout soyez calme. A cet instant, je quittai mon siége et me tenant debout, je posai une main sur la tête de la somnambule et près la naissance du front ; je la fixai ensuite avec force et avec la ferme volonté qu'elle restât calme à l'arrivée de ceux que je savais devoir arriver au premier instant, et par là je lui communiquai la tranquillité et la force de volonté qu'il était nécessaire qu'elle eût. . . . .
. . . .
. . . .

— Les voici arrivés, nous dit sans la moindre émotion notre interprète, mais ils sont quatre, ajouta-t-elle.

Puis, nous vîmes cette demi-habitante du monde invisible, donner à cet instant quelques baisers dans le vide, en même temps qu'elle étendait les bras et leur faisait prendre la forme circulaire qu'ils ont quand on presse quelqu'un sur son cœur ; ah ! croyez-le, lecteur, Cécile recevait réellement des baisers et elle en rendait, et positivement elle pressait sur son cœur des âmes qui avaient pris et ainsi qu'il en est presque toujours, la figure de l'enveloppe avec laquelle elles étaient étroitement unies avant la mort de cette enveloppe.

— J'ai non-seulement à vous apprendre, reprit la somnambule, que notre chère Mary est ici et que c'est bien elle, mais j'ai aussi à vous dire qu'elle est bien belle et que l'on ne se douterait pas qu'elle eût autant souffert avant de se séparer de nous ; les trois serviteurs de Dieu qui sont auprès d'elle, sont, et Mary me l'apprend, l'âme de celle qui fut sa mère sur cette terre et l'Ange qui veillait sur elle quand elle était de ce monde, et aussi l'Ange gardien de Mary.

A cet instant, Mme R.... demanda à sa fille qu'elle lui fît le portrait de la mère. . . . .

. . . .

Après que l'interprète l'eut fait, Mme R... nous dit qu'elle voyait bien que sa chère Isabella était réellement près de nous ; puis elle se mit à lui parler, et elle en recevait les réponses par l'intermédiaire de la somnambule ; c'était une conversation pleine d'intérêt.

—Maman, dit ensuite l'heureuse interprète, Mary me charge de dire qu'elle est bien heureuse, que de son bonheur vous ne sauriez tous vous faire la moindre idée et qu'elle espère bientôt être admise parmi les Justes.

— Pour celle qui fut sa mère selon la chair ? elle te fait savoir que tu n'as qu'à continuer à être ce que tu es, et qu'un jour tu seras une des Saintes du Seigneur.

— Déjà les yeux de Mme R.... se remplissaient de larmes, mais ceux qu'elle ne pouvait voir la voyaient, et de leur part la somnambule lui dit :

— Maman, mes cousines te recommandent de te réjouir de leur position et non de pleurer ; et à vous tous elles recommandent bien de ne pas abuser de la grâce qui vous a été faite de pouvoir vous mettre en relation avec les Esprits par l'intermédiaire d'une somnambule, en outre elles vous rappellent pour tout le temps que vous serez sur la terre, de ne pas oublier les âmes que vous avez évoquées et qui expient leurs péchés.

— Oh ! oui, criâmes-nous tous et comme d'une seule voix, nous prierons toujours pour elles.

A ce moment, je m'aperçus que notre interprète mortel commençait à faire ses adieux à ces quelques habitants saints du monde spirituel, et je dis bien vite :
— Faites nos remerciements à ces bons esprits et les priez d'intercéder pour nous tous.

— Ils viennent, me répondit-elle de suite, de vous saluer tous par un signe de tête et en le faisant ils ont souri, et à cet instant même ils disent que vous pouvez compter sur eux, les voici vous faisant et à moi aussi leurs adieux.

Nous nous levâmes simultanément et nous leur fîmes nos adieux.

J'éveillai ensuite ma somnambule, et après son réveil il y avait chez elle un calme parfait, et comme à l'ordinaire elle nous dit qu'elle avait parfaitement dormi et qu'elle ne se rappelait aucunes choses de son sommeil magnétique.

— Ah ! dit ensuite Madame R.... en embrassant sa

fille : ma Cécile que tu viens de me rendre heureuse ; va, nous avons des actions de grâces à rendre !

Excellente Madame R... , quoique vous me lirez, je ne puis résister à cet élan qui part de mon cœur, et lui donnant le droit de s'épancher, je vais rendre à vos vertus l'hommage que je leur dois ; et dussiez-vous m'en vouloir. Oui ! je vais le faire :

D'abord, vous le savez bien, je ne suis pas flatteur.

Oui ! je vous l'avouerai à présent, j'ai, semblable à l'âme d'un somnambule à l'état de pureté, fait en sorte d'entrer dans votre cœur, et je l'ai parcouru ; j'ai aussi mis mon âme en contact avec la vôtre, et elles ont sympathisé.

Et de ces examens il en est résulté :

Que j'ai trouvé chez vous toutes les vertus du vrai chrétien. Mère que tous ses enfants imitent ; eux dont la franchise prudente et sage, eux dont la modestie pleine d'aisance et sans affectation, eux enfin dont la pureté des mœurs, m'ont servi d'exemple ; et vous, bonne mère, votre charité est trois fois gravée dans mon cœur aussi bien que dans ma mémoire, car je n'oublierai jamais ces visites à la jeune fille et à la femme que vous saviez être coupables, et Dieu vous fit la grâce de les ramener au bien ; assurément, il faut que vos intentions soient aidées et bénies de là-haut, dans ce principe que vous avez d'essayer non sans de grands ménagements, de faire rentrer dans la bonne voie ceux qui s'en sont écartés, quels qu'ils soient et pourvu seu-

lement que vous trouviez un prétexte pour les aborder; et aussi prudente que charitable, vous ne lâchez prise que quand vous êtes certaine que les coupables ne veulent pas absolument quitter la voie du mal. Je n'oublierai jamais non plus, qu'au temps où M. P.... nous lançait ses petites épigrammes contre nos prêtres et qu'à leur sujet il nous disait :

— « Je sens et je reconnais ce qu'il y a de sublime
» dans votre religion, mais il me semble que des
» saints seuls peuvent le bien pratiquer; oui, j'avoue
» que j'aime l'imposant de vos pompes religieuses, et
» parfois je l'admire même. »

Vous la femme pieuse vous lui répondiez :

— Mais témoin, mon cousin, ce voyage au Havre, où à Notre-Dame, vous nous dîtes par exclamation : *c'est beau, vraiment beau!* et jusqu'à ce vieux et vénérable curé dont le visage porte l'empreinte *d'un reflet tout divin.*

Ensuite M. P.... ajoutait :

— « Ce que je n'aime pas, c'est cet esprit de domi-
» nation concernant les choses temporelles, exercé
» par un certain nombre de vos prêtres et si bien enra-
» ciné dans leur esprit, que l'exemple des révolutions
» qui ont eu lieu depuis un demi-siècle passé, est même
» impuissant contre cette disposition de l'esprit chez
» eux; tenez, ma cousine, pendant que la lumière vé-
» ritable m'éclaire, je veux vous dire ce que je vois, le
» voici : c'est que si tous les Prêtres Catholiques étaient

» entièrement détachés des choses de la terre, et qu'a-
» lors ils soient tous ainsi que le veut le Christ; oh!
» dans ce cas, quelle admirable mission que la leur,
» quel exemple offert au monde entier! et combien de
» schismatiques rentreraient dans le giron de l'Eglise
» latine. »

A cela vous répliquiez, vous la femme charitable:

— « Hélas! oui, mon cousin, il est fâcheux sans
» doute que tous les hommes ne s'efforcent pas de dé-
» pouiller le vieil homme; cela n'étant pas, faisons
» donc en sorte d'être patients, abaissons notre orgueil
» et sachons nous faire des concessions les uns aux au-
» tres. Mais, mon cousin, vous êtes n'est-il pas vrai
» un ancien négociant retiré? eh bien, s'il arrive
» qu'une personne du Commerce fasse une faute ou
» commette un crime, est-il juste de jeter la pierre
» à tous ceux qui ont été et à ceux qui sont dans le com-
» merce? Non. Et si un prêtre fait une faute ou com-
» met un crime, est-il juste aussi de jeter la pierre à
» tous les prêtres? Non. Mon cousin, vous le savez,
» l'homme n'a pas le droit d'être implacable dans sa
» haine; et, s'il ne pardonne pas, lui-même ne sera pas
» pardonné, mais un droit qu'il a toujours, c'est celui
» de prier pour ceux d'entre ces frères qui sont coupa-
» bles. »

Et quand vous aviez ainsi parlé, femme de toute charité, votre cousin vous tendait la main et disait: je me rends.

Et vous, le digne époux de cette femme si bonne sans faiblesse, je vous dois de mentionner ici, qu'une fois il vous arriva de dire, à peu près ce qui suit, à M. P...., dont vous vouliez aussi changer les dispositions d'esprit : que souvent il vous était arrivé d'entendre faire des contes sur quelques hommes de ce Corps religieux, et que pourtant c'était en vain que pendant au moins vingt-cinq ans vous aviez attendu qu'un des confesseurs que vous avez eus, vous fît une demande ayant trait à cette soi-disant tendance de domination temporelle, ou bien encore ayant pour but de s'immiscer à vos affaires, mais que jamais vous n'aviez trouvé l'occasion de rappeler à aucun d'eux :

« 1° Que le Seigneur en donnant ce droit de la remise » des péchés par ceux qui devaient continuer sa mission » divine, n'avait point entendu qu'il fût fait d'autre » usage de la confession. »

2° Qu'IL s'était clairement fait comprendre en disant : « Nul serviteur ne peut servir deux maîtres ; car ou il » haïra l'un, et aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un » et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir *tout en-* » *semble*, Dieu et l'argent. »

3° Et qu'aussi il avait mis à la portée de toutes les intelligences l'interprétation de ces quelques mots : « Mon Royaume n'est pas de ce monde. »

Ici, le narrateur engage ses lecteurs à lire attentivement le chapitre XVI de l'Évangile, selon Saint Luc, il est peu long et cinq minutes suffisent ; son titre est :

Économe injuste loué. Nul ne peut servir deux maîtres. Reproches contre les Pharisiens. Mariage indissoluble. Mauvais riche.

Lisez-le, mes chers lecteurs, et ensuite vous vous direz, si déjà vous ne vous l'êtes dit : qu'il n'y a qu'un homme-Dieu qui puisse avoir ainsi parlé.

La lecture concernant de grandes actions guerrières échauffe notre courage, et la lecture d'ouvrages qui concernent la parole de Jésus-Christ enflamme notre charité et nous change entièrement si nous la pratiquons ; rempli de cette pensée, je sens que je dois rendre à M. P.... la justice qui lui est dûe ; je commencerai par alléguer un fait qui, du reste, mérite sa place dans ce récit, le voici :

Un jour qu'il était plus en veine que jamais contre nos prêtres, je lui dis que de généraliser ainsi son opinion sur tous il se trompait bien positivement ; voulez-vous, ajoutai-je, que je vous fasse connaître deux prêtre de Notre-Dame, au Havre, connaissant comme nous le magnétisme ? et si vous le voulez, vous verrez bientôt que le caractère des Ecclésiastiques n'est pas généralement ce que vous le croyez ; sa réponse ayant été affirmative, quinze jours après je lui avais tenu parole, et en moins d'un mois sa mauvaise opinion fut considérablement modifiée, et enfin une chose des plus ordinaires contribua beaucoup à la changer d'une manière notable, c'est celle-ci : nous nous promenions sur la jetée du Havre, quand il arriva que nous nous croisâ-

mes avec MM. Hérard et Meunier, qui sont les deux prêtres dont je parle ; M. Hérard était à cette époque, premier vicaire ; à l'instant de nous croiser avec eux, ils nous devancèrent et nous saluèrent les premiers ; quelques pas plus loin, nous avions, mes amis et moi, la satisfaction d'entendre M. P.... dire : je le vois maintenant, *tous vos prêtres ne sont pas des scribes.*

Je vais faire connaître un bon mot du même, qui mérite bien aussi d'avoir sa place ici : il lui arriva un peu plus tard de nous dire, qu'il savait bien que nous nous étions emparé de son esprit, mais que cela lui faisait grand plaisir, car, ajouta-t-il, je vous dois de voir Dieu maintenant partout et en tout, même dans *mon chien ;* à ces mots, nous partîmes tous d'un éclat de rire, mais lui gravement reprit : « Oui, même dans mon » chien, car quand je pars pour faire ma promenade » du matin, ce bon Médor qui s'en est aperçu dès qu'il » m'a vu mettre mes souliers et prendre ma canne, » est tout fou de joie aussitôt que j'ai mis le pied de- » hors, il me lèche les mains, il court, il tourne et re- » vient me faire mille caresses ; et bien moi je me dis : » c'est un ami que le Créateur nous a donné et avec la » volonté que nous voyions chaque jour, que nous pou- » vons compter sur cet ami ; et voilà comment je vois » Dieu dans mon chien, ou sa bonté paternelle, si vous » l'aimez mieux, et je l'aperçois en bien d'autres cho- » ses. »

Lecteur, si jamais vous allez au Havre, veuillez vous informer ce qu'est M. Hérard, et d'avance je vous an-

nonce que l'on vous répondra, que c'est un prêtre qui enseigne la Religion du Seigneur par l'exemple ; à cet instant je me rappelle qu'il m'arrivait qu'après l'avoir salué je n'osais plus me couvrir en sa présence, et qu'à cet effet il me disait : « Mon ami, soyez naturel, sachez » vous humilier comme un chrétien doit le faire, mais » ne rampez jamais ; ainsi donc, quand à l'avenir vous » aurez fait preuve de politesse et que vous aurez té- » moigné de votre respect à ceux que vous savez devoir » respecter, *couvrez-vous ensuite*, et ne gardez plus » ainsi durant un quart-d'heure votre chapeau à la main, et moi je vous le défends. » Je n'ai pas oublié qu'une fois à l'Église il me dit : « Afin que vous ache- » viez de déraciner l'orgueil chez vous, allez-là mon » bon ami, et que les fidèles puissent vous voir, regret- » tant et expiant vos fautes, faites cet acte d'humilité » pour l'amour de Dieu. » J'obéis à ce serviteur du Seigneur, mais je dois confesser, qu'à cet instant-là, l'orgueil se révoltait chez moi ; néanmoins il fut vaincu. Celui-là qui me commandait ainsi, est un saint prêtre, combien j'aimais sa rude et belle franchise et sa manière d'ordonner, que j'ai remarqué tenir beaucoup plus du ton paternel que du ton de supériorité, et je ne crains pas d'écrire ici: qu'à un homme semblable on aime à obéir et quoi qu'il commande, car c'est en vue de ce qui peut être agréable à Dieu qu'il le fait.

C'était dans cette ville qui, des hauteurs d'Ingouville, semble être une bonbonnière ouverte, que le pécheur repentant devait recevoir de grandes consolations cé-

lestes, et temporellement aussi, il était soutenu ; ainsi, je voyais souvent un excellent grand-oncle à qui je suis redevable de beaucoup d'obligation ; je travaillais quelques heures chaque jour chez un notaire aussi estimable et estimé qu'il est pieux et religieux, c'est M. Bérard ; en son Etude j'avais une excellente société en MM. Tiroin, Ruffin et leurs collègues; j'étais charitablement consolé et soutenu moralement par la parole toujours franche de M. Achard, dont j'ai parlé ; et que fallait-il de plus pour me faire espérer ma guérison ?

Je connais à quelques lieues de mon village natal, un prêtre que j'aime aussi, d'abord parce que c'est lui qui, il y a huit ans, me revêtit de ce petit habit qui est une arme si redoutable aux Anges déchus, ce dont j'ai eu la preuve la plus ostensible et avant mes deux amis William et James; je l'aime ensuite en souvenir de M. le premier vicaire de Notre-Dame au Havre, à qui il ressemble beaucoup quant à la figure franche et ouverte et quant au caractère ; je n'ai pas moins d'obligation et de reconnaissance à un autre ecclésiastique du même lieu, à la sainteté, à la foi et aux conseils duquel je dois de m'être aperçu au temps passé que je faisais fausse route, et qu'il me fallait une particulière protection céleste pour m'aider à rentrer dans la voie du Juste et m'y affermir ; ô que j'aime à entendre l'un de ces deux hommes, quand rempli du Saint-Esprit, il tonne du haut de la Chaire sacrée !

Obéir sans faiblesse à qui a le droit d'ordonner est, rappelez-vous le bien lecteur, une chose précieuse aux

yeux de Dieu, et ce détestable orgueil, ce fils chéri de Satan peut donc nous faire rougir de plier alors que nous sommes justement et utilement commandés? et cependant nous savons tous, que parmi les hommes laïques et ecclésiastiques, les uns sont faits pour commander et les autres pour obéir; les derniers forment le plus grand nombre, et n'y a-t-il pas plus de soldats dans une armée que d'officiers?

Pourquoi y a-t-il des gens qui ne veulent pas se rendre à la raison, mais qui paraissent toujours être animés de l'esprit de rébellion, et pour tout?... c'est le plus souvent parce qu'ils sont mus par l'orgeuil ou par une ambition démesurée qu'a enfantée celui-ci, qui non satisfait d'avoir perdu le premier des Anges et le premier homme, voudrait encore perdre tout ce qui tient à l'essence divine.





CHAPITRE XVII.



DEUXIÈME ACTION DE GRACES.

—

Il y avait bien un mois que notre bonne Mary était partie, quand cette femme que je n'ai nullement flattée par le portrait moral que je viens d'esquisser, nous dit vers la fin d'une de ces petites réunions du soir, habituelles chez elle en hiver et qui, je me le rappelle, nous disposaient si bien à un sommeil de paix :

« Nous avons tous la preuve de la parfaite guérison
» de William et de James, et cette preuve elle est vi-
» vante, ajouta-t-elle, en les montrant tous deux et
» en souriant ; est-il nécessaire que je vous rappelle
» tout ce que Dieu a fait pour nous depuis quelques
» mois ? et aussi. . . . .

A cet instant même, une voix, partie du milieu de

nous cria : *Une Action de Grâces, une Action de Grâces*!

Cette voix était celle d'un protestant, celle de M. P...., celle d'un homme qui ne s'était peut-être pas demandé deux fois dans sa vie ce que c'était que la Foi, celle d'un homme qui, quelques mois auparavant, aurait ri aux éclats de cette Action de Grâces à laquelle il s'associait de si bon cœur ; ah ! voyez-vous, lecteur, c'est que l'influence de la G...., n'existait plus, et que par suite le cœur de cet homme était redevenu bon. Oh! que fut grande la douce émotion, que ce cri parti du cœur de M. P...., nous causa, et la joie qu'il jeta dans nos âmes ne peut se rendre, car si on sent vivement de semblables choses, je ne crois pas que l'on puisse les faire sentir au même degré en les racontant ; aussi ne l'essayerai-je pas, mais seulement je dirai que le surlendemain nous fîmes cette Action de Grâces en l'honneur de CELUI à qui elle était dûe, et qu'aussi nous n'oubliâmes pas nos *visiteurs* du monde spirituel ; au sortir de l'église nous suivîmes le pasteur chez qui nous passâmes quelques heures, et là nous pûmes nous apercevoir qu'à ses vertus madame R...., joignait un tact exquis : profitant de ce moment de recueillement dans lequel nous étions tous, elle rappela que si les chrétiens devaient rendre au Tout-Puissant le culte qui lui est dû, qu'ils devaient aussi savoir pardonner et prier pour leurs ennemis, puis élevant la main vers un tableau qui représente la naissance de l'enfant Jésus, elle nous demanda à tous et au nom de CELUI dont elle nous montrait l'ima-

ge, le pardon entier et absolu des injures reçues et des afflictions causées, en faveur de ceux de qui elles venaient, et la remise pleine et entière au Jugement du Seigneur dans toute la Miséricorde.

Ah ! vraiment, il a fallu qu'à cet instant cette servante du Christ fût remplie du Saint-Esprit, car nous communiquant ce feu sacré de la charité dont elle était animée, nous criâmes tous et avec enthousiasme :

Oui ! oui ! nous pardonnons et nous prierons pour tous !

Oh ! que nous pardonnâmes de bon cœur ; aujourd'hui, le narrateur le renouvelle et il n'excepte personne.

Bon Curé, que vous étiez content alors que ces cris retentissaient dans votre salle à manger, vous reçûtes à ce moment là une visite du Seigneur, il est vrai que vous ne nous le dîtes point, mais ce reflet tout divin empreint alors sur votre visage nous en assura.

Savez-vous, lecteur, ce que c'est qu'une visite de Jésus-Christ?.,. pour le cas où vous ne le sauriez pas, je vais vous l'expliquer : d'abord je vous dirai que Dieu vient au moment où on l'attend le moins, comme par exemple quand on prie à l'église, quand seul on est dans sa chambre ou que seul on est dans quelque chemin au milieu de la campagne ; voici ce qui se passe : un tourbillon de grâces, bien autrement prompt que la foudre, arrive et s'empare de tout l'être corporel et spirituel du visité, ce rayon de grâces va ensuite siéger au cœur ;

ah ! il faut voir comme celui-ci bat et bondit et encore bat et rebondit ; à cet instant, le cœur commande à l'esprit et il lui crie : « Nous possédons notre Dieu, tu » le sais comme moi, alors commande donc aux genoux » de fléchir et aux mains de cacher le visage. ».

Voilà, mon cher lecteur, ce qui se passe ; quant aux joies qui en sont la conséquence, elles sont trop grandes pour que je puisse les rendre et les faire comprendre.

Oh ! croyez que bien souvent il arrive que dès cette vie, le Seigneur récompense ceux qui le servent et l'aiment ; si vous voulez bien servir Dieu, évitez les petits défauts afin de ne pas tomber dans de plus grands; pénétrez-vous bien que votre Père qui est dans les Cieux vous demande seulement de le servir et de l'aimer de tout votre cœur, de toute votre âme, et de tout votre esprit ; c'est là, a dit le Christ, au pharisien qui le questionnait pour le tenter, le plus grand et le premier commandement, et il a ajouté : « Voici le second qui est semblable à celui-là : vous aimerez votre prochain comme vous-même.» Enfin, cher lecteur, observons les dix commandements de Dieu afin que nous ne devenions pas, et sans nous en apercevoir, les prosélytes de Lucifer ; dans un temps j'ai cru que l'observation de toute la loi du Seigneur était chose impossible à l'homme, mais je dois vous avouer que je m'étais bien trompé. Quant aux six commandements de l'Eglise, je me faisais un autre raisonnement, car je m'imaginais que le clergé catholique en avait fait et imposé quelques-uns uniquement dans ses intérêts temporels ; j'étais là en-

core dans l'erreur, et néanmoins je dois dire que les deux derniers ne sauraient être accomplis par tous les chrétiens, mais que nous coûte-t-il de nous en faire dispenser lorsque nous avons de bonnes raisons à donner ?.... Absolument rien, sinon que d'abaisser notre orgueil ; faisons-le, et de cela Dieu nous en tiendra compte et peut-être au centuple de sa valeur ; donc, à nous humilier sans bassesse, nous avons beaucoup à gagner.

Lecteur, ne pensez pas que je sois, et ainsi qu'on le dit vulgairement en parlant de tout laïque religieux : *un fanatique*, un garçon *fanatisé* par quelque prêtre ; croyez bien que cela n'est pas, mais ce qui est, c'est que je ne connais pas un seul prêtre particulièrement, bien que j'aime tous ceux qui sont de vrais Ministres du Seigneur, et encore une fois, je n'ai de relations avec aucun d'eux, sauf au premier confessionnal que j'aperçois être ouvert aux fidèles et où là se trouve souvent un confesseur que je n'ai jamais vu ; voyez-vous, cher lecteur, c'est que, comme Jacob, je suis voyageur, et qu'en outre je voyage passablement de fait. Ici, et afin que vous me connaissiez bien, je vous dois la profession de foi suivante :

« Au Clergé le *spirituel*, et aux laïques le *temporel ;*
» à ceux-ci le droit des choses de la terre et à celui-là
» le droit des choses du ciel et conséquemment celui de
» lier et de délier, *justement*, afin que le Seigneur le
» ratifie. »

Et quand arrivera-t-il ce temps où pour les affaires

temporelles, le Clergé aura un conseil supérieur composé de ceux de ses membres les plus saints et les plus éclairés, devant lequel les laïques dans les affaires de haute importance et à défaut de pouvoir s'entendre entre eux, iront *volontairement* et en dernier ressort en appeler à la justice et à la sagesse de ce Conseil, dont l'arrêt sera pour les parties divisées une décision suprême de réconciliation ?

Cela arrivera quand la généralité des chrétiens sera beaucoup moins indifférentes pour les choses de l'éternité et conséquemment beaucoup moins attachée aux choses du temps.



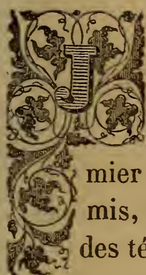


CHAPITRE XVIII ET DERNIER.



A MES LECTEURS.

—



Je m'arrête ici et j'annonce à mes lecteurs que quand je le pourrai, je leur ferai connaître d'autres faits non moins surnaturels que ceux dont je les ai entretenus dans ce premier récit, et entre autres celui d'un voyage permis, par CELUI QUI EST, dans l'empire du prince des ténèbres.

Je vous le dis pour la dernière fois : faites-vous magnétiser afin d'être endormis du sommeil magnétique, ou faites des somnambules, et toutes ces choses et tous ces faits surnaturels vous les comprendrez, car de même que mes amis et moi vous les obtiendrez ; quand ils me sont accordés sans que j'aie besoin d'avoir recours au somnambulisme, pourquoi ne vous le seraient-ils pas ? mais je ne suis pas plus que vous devant Dieu ;

de nouveau je vous le recommande, ne vous livrez au magnétisme qu'avec la droiture dans le cœur, des intentions pures et avec la Foi ; n'hésitez pas à croire que CELUI qui a animé votre corps et créé l'Univers, ait le pouvoir de vous accorder toutes ces choses, mais croyez bien que sa puissance est sans bornes, et que du bon ou du mauvais usage que vous aurez fait du magnétisme IL vous demandera compte ; d'abord, commencez par devenir et si vous ne l'êtes déjà, de bons et fidèles serviteurs de ce sauveur divin qui nous a ouvert à tous le Royaume des cieux, et vous pouvez compter d'avance qu'il vous accordera ces mêmes grâces, et je vous le répète, IL me les a bien accordées sans que je sois magnétisé, à moi qui ai peut-être au temps passé plus péché que beaucoup d'entre vous.

O mon Dieu ! que je me paraîtrais lâche à moi-même si par respect du monde je n'osais publier ce que vous avez fait pour moi.

Si maintenant, mes chers lecteurs, vous me demandez comment il faut faire pour posséder la Foi ? je vous répondrai que vous devez croire à la parole de Dieu, vous la trouverez dans l'*Ancien* et le *Nouveau Testament* ; puis, quand vous aurez cru et fait comme le Seigneur vous le commande, ce même Seigneur fera naître en vous une faculté spirituelle qui vous permettra de voir et comprendre ; en un mot, vous verrez par les yeux de la foi tout aussi bien et tout aussi sûrement que vous voyez un objet quelconque par vos yeux naturels ; Dieu est si puissant, voyez-vous.

En attendant que vous vous décidiez à demander cette vertu théologale dont dépendent peut-être pour vous une paix et une félicité parfaites ou d'horribles tourments à venir, veuillez, je vous prie, observer la nature, et surtout au printemps regarder la verdure, voir la plante croître, la rose près d'éclore et l'arbre paré de fleurs qui produira bientôt des fruits, que peut-être, vous ! vous mangerez. Sachez vous commander, et dès le point du jour gagnez le sommet de la montagne ou d'une colline voisine ; là, attendez que le soleil se lève et soyez attentifs à considérer tout ce qui se passera alors dans la nature ; puis, quand vous aurez joui de ce grand spectacle, quittez la hauteur où vous vous serez placés et dirigez vos pas vers le plus proche ruisseau ; là, songez qu'il coule et murmure sans cesse ; gagnez un bois voisin et là, du rossignol et de la douce fauvette, écoutez les chants, là aussi, tâchez de vous convaincre que la nature, oui ! toute belle qu'elle est, mais machine qui agit et instrument de Dieu, jamais n'eût pu combiner et créer tout ce que vous voyez, tout ce que vous sentez et que vous entendez. Songez aux éléments : à la terre qui produit tant de choses diverses et sans savoir comment et sans savoir pourquoi, elle Terre, les produit ; songez à l'air, qui, lui vous vivifie, au feu qui vous réchauffe et cuit vos aliments, donnez une pensée à l'eau qui étanche votre soif.

Regagnez ensuite vos logis en songeant aux diverses conformations données aux animaux, considérez la vôtre et vous pénétrez de l'instinct qu'ils ont en partage et de l'intelligence que vous avez reçue ; et, que ceux qui sont

époux et pères ne perdent point de vue le souvenir de ces compagnes d'exil qu'ils chériront, tant que les uns les autres sauront rester purs, et qu'aussi ils pensent à ces gentils petits êtres que, par la grâce de Dieu, elles leur ont donnés.

A la suite de toutes ces remarques et pensées diverses, faites des comparaisons ; et enfin, le soir de ce même jour, levez les yeux au ciel et de l'étoile qui brille calculez la distance ; puis à cet instant même, récapitulez tout ce que vous aurez vu, entendu et pensé en ce jour d'examens...... Et moi, je vous le dis : oui ! vous apercevrez Dieu et l'immensité !

Croyez-le bien, lecteurs, ce vide où nous entendons l'insecte bourdonner, où nous voyons le papillon voltiger et l'oiseau voler, ce vide, dis-je, a aussi ses habitants invisibles ; si vous étiez endormis du sommeil magnétique vous verriez toutes ces grandes choses et sur un papier vous l'écririez, afin qu'à votre réveil vous pussiez apprendre de vous-mêmes ce que vous avez vu, ce que vous avez dit et ce que vous avez fait, alors que vos âmes étaient infiniment moins dépendantes de la matière qu'elles le sont à l'état ordinaire de la vie ; mais vous n'y perdrez rien et l'avenir est là, car le jour où brisant vos enveloppes mortelles et vous échappant : toutes ces choses vous les verrez !

Veuillez croire aussi, que tous ces faits surnaturels que nous avons vus, mes amis et moi, ne nous ont été accordés que pour le bien de tous et à l'effet de les faire connaître à tous autant que possible sera ;

aussi, soyez bien certains que de l'usage que nous en aurons fait, Dieu nous en demandera compte ; donc, de les annoncer ces faits et bien hautement, moi je m'en suis chargé, et comme Bayard je vous dirai : que je suis sans peur et sans reproche.

Ces faits et bien d'autres aussi surnaturels ne sont pas si rares que vous pourrez le croire, mais malheureusement trop peu de chrétiens se décident à fouler aux pieds ce que nous appelons : *le respect du monde* ; trop peu prennent le parti de passer pour fous, s'il le faut pour détruire l'erreur et pour proclamer la vérité. Bien que je n'aime blesser ni choquer qui que ce soit, il est pourtant de ces choses concernant le respect du monde que je n'accepte pas et devant lesquelles, aidé de la grâce, je ne plierai jamais ; ce que j'ai dit jusqu'à présent et ce que je vais vous raconter, devront suffire pour le démontrer :

Au milieu de la première semaine de mars de la présente année mil huit cent cinquante, le manuscrit de ce récit n'était pas entièrement achevé, et il n'est pas à douter un seul instant que Satan n'en craignît l'achèvement et la publication, car cette même semaine il n'est pas d'entraves qu'il ne me suscitât, voire même jusqu'à un de ses Anges qui vint essayer de me dominer et de m'obséder, ce qui à vrai dire m'amusa beaucoup, assurément qu'il n'en était pas ainsi il y a dix ans et tant il s'en fallait alors ; les obsessions de cet Ange impur roulèrent principalement sur les charmes de la volupté, mais sa main impudique ne pouvait plus agir

comme autrefois, car est là ce bouclier sacré contre lequel sa rage est impuissante.

Ne croyez pas, chers lecteurs, que j'eus peur de cet esprit du mal, ne pensez pas non plus que j'appelai à mon secours un de mes protecteurs célestes qui, des Cieux eût immédiatemeut entendu mon premier cri de détresse ; non, je n'en fis rien car cette fois j'étais bien aise de causer avec ce serviteur de Lucifer, et je n'aurais pu le faire si j'avais demandé du secours à ma MÈRE CÉLESTE, car bientôt un Ange un glaive de feu à la main aurait fait fuir au plus vite cet ancien habitant du ciel ; je liai donc conversation avec lui : ses propositions étaient horribles, et à chacune d'elles je lui répondais : infamie ! infamie ! non et trois fois non ! Maudit n'approche pas davantage ; enfin, dégoûté de la saleté de ses expressions je lui demandai impérieusement s'il avait autre chose à me dire ? *Ah ! vraiment*, me donna-t-il pour réponse, *je cherche, je cherche* ; que cherches-tu lui répliquai-je ?sans doute encore quelques roueries, mais vois donc comme tu es penaud ; et là-dessus, j'allais le sommer de décamper quand je vis subitement apparaître un flambeau dont la lumière était belle et pure, mais à cet instant même l'ange déchu s'éloigna tout furieux et en me menaçant de la voix ; cela ne pouvait m'effrayer et seulement je lui dis : va-t-en maudit.

Lecteurs, gravez-le bien en vos mémoires, j'étais à l'état de veille et aussi bien que vous l'êtes en me lisant.

Lucifer peut venir quand il le voudra et en personne,

il sait bien que je lutte ostensiblement avec ses Anges depuis ma septième année, il sait aussi que leurs obscénités finissent à la fin par lasser ma patience, et il doit savoir que ce qu'il y a de dégoûtant chez eux, ne m'indigne pas moins que ce dont je me rappelle de leur lâcheté à mon égard dans mon enfance (1) ; Satan peut donc venir quand bon lui semblera, mais sous la condition expresse qu'il se rappellera qu'il est prince et que dès-lors il ne peut être sale et grossier comme le sont ses subalternes, qui ne sauraient faire une conversation de cinq minutes sans tâcher d'amener adroitement la pensée sur l'un des sept péchés capitaux,

---

(1) J'avais sept ans quand un ange des ténèbres se rendit visible à mes yeux pour la première fois, je me souviens parfaitement que d'abord il m'apparaissait à l'état d'un homme de taille ordinaire ; puis, cherchant à jeter l'épouvante dans mon esprit, il prenait une proportion colossale qui me faisait grand'peur, et à ce moment je disais à feu mon excellente mère et à ma bonne : *le voyez-vous, le voilà, il est là ?....* pauvre mère, elle me mettait sur ses genoux et me serrant dans ses bras, elle disait : « mon petit, n'aie pas peur, il n'y a rien ; » mais maman, répondais-je, il est à côté de nous et je le vois bien ; puis, arrivait mon père, qui me menaçait de me donner le fouet si je continuais à avoir de semblables peurs ; la crainte d'une correction me faisait taire, mais je n'en voyais pas moins le démon près de moi. Enfin, ma mère prit le parti de faire dire une messe et elle fit aussi quelques bonnes œuvres à l'intention de faire cesser cet état d'obsessions, et je fus immédiatement délivré des deux ennemis spirituels qui me visitaient alors tour-à-tour et quelquefois ensemble ; cet état de ma délivrance dura environ neuf ans, mais de seize à dix-sept ans, époque de ma vie où je commençai à violer l'un des dix commandements de Dieu, ils m'apparurent de nouveau et plus terribles que jamais ; jusqu'à ma vingt-et-unième année, je fus obsédé par plusieurs démons, aussi à ce temps mon cœur était-il brisé et mon âme était-elle consumée, je

dont ces infâmes vantent les charmes et font ressortir les avantages qu'on y trouve; ah ! les coquins, qu'ils sont astucieux et qu'ils ont bien le soin de prendre les mortels chacun par son faible.

Ainsi, prince du mal, voilà mes conditions, et elles sont acceptables; mais hélas ! je crains bien de ne pas être assez pur pour qu'il me soit accordé de lutter avec Lucifer lui-même.

Pendant que je suis en disposition d'insulter à tout l'enfer, car je ne saurais oublier que c'est de là que nous viennent tous nos maux, il faut que je provoque directement encore son chef, je m'en sens le besoin : Satan, tu le sais,

---

me trouvais sans secours du ciel, qu'à dire vrai, je ne pensais pas à implorer ; je succombai, car seul je ne pouvais soutenir une lutte aussi terrible, j'eus une fièvre cérébrale des plus fortes, mais la grâce du Seigueur secondant le talent de feu M. Broussais père et bénissant les soins que je recevais et des plus grands, de la part d'excellents parents chez lesquels j'étais alors à Vincennes, près Paris, j'échappai à la mort et et je recouvrai la santé ; je ne jouis pas long-temps de ce bonheur, car mes implacables ennemis reparurent, et bientôt mon existence ne fut plus qu'une longue agonie sans fin; enfin, je ne sortis de cet horrible état que par le secours de la Mère du Sauveur et par celui d'autres amis de Dieu.

Je me rappelle que dans le cours de cette fièvre cérébrale, je fus une fois près de quitter tout-à-fait mon corps, et qu'à cet instant deux anges déchus arrivèrent avec la vitesse qui leur est ordinaire, mais près de moi ils s'arrêtèrent court à la voix de mon Ange gardien qui leur cria : *voyage inutile, et l'espérance me reste* !

Aujourd'hui, les rôles sont changés, et c'est moi qui, par la grâce, provoque et attaque mes anciens ennemis, qui n'ignorent pas que j'implore du Seigneur une place dans l'Armée sainte qui doit dans un temps combattre contre tout l'enfer réuni ; donc, à ce jour-là mes visiteurs !

tes Anges n'ont pu me perdre de nouveau depuis que je possède la grâce, et c'est en vain qu'avec toute l'astuce qui est le propre des tiens, ils ont su m'amener ou bien me conduire chez l'une ou l'autre de ces belles filles d'Eve que j'aime tant, alors qu'elles sont pures ; par la grâce, tes suppôts ont été vaincus et tu le sais, car est-ce vaincre les tiens quand en ton nom ils ont soufflé le mal au cœur et à l'esprit d'une vierge, et que vierge et avec l'amour de la vertu l'homme la rend à son Dieu ? Est-ce encore vaincre les tiens quand l'homme fait comprendre à la femme de séduction qui tâche de le perdre, qu'elle doit employer une partie des deniers qu'elle gagne par l'iniquité, *à faire de bonnes œuvres*, afin qu'au jour de sa mort elle ait des amis pour la défendre? Ainsi donc, cherche d'autres moyens, et moi je demanderai quelles sont les armes qu'il me faudra leur opposer ; en attendant, permets que je te dise, à toi si gonflé d'orgueil : quoi ! après tant de défaites depuis dix-huit cent cinquante ans, tu oses encore disputer au Christ sa suprématie sur toi, et pourtant tu vois chaque jour de faibles mortels te vaincre par la grâce et t'obliger à fuir comme un lâche ; oh ! vois-tu, Satan, c'est que cette arme là est autrement puissante que toutes les tiennes. A présent si tu n'es pas content, j'en suis bien aise, et si tu l'obtiens de CELUI qui sera toujours et quoi que tu fasses, ton seigneur et Dieu, tu peux venir à l'état visible, je t'attends.

J'allais, prince du mal, en finir sur ton compte, mais c'eût été trop tôt le faire ; j'ai donc encore quatre mots à dire sur toi et les tiens ; c'est la pensée de ta lutte im-

pie contre le pouvoir du VERBE qui me suggère de ne pas passer sous silence ce que je vais de suite communiquer à ceux de mes lecteurs qui en ont besoin : Lucifer, chrétiens vous le savez presque tous, enlève au Sauveur le plus d'âmes qu'il le peut, non pas qu'il puisse jamais l'emporter sur le Fils de Dieu, mais bien parce que beaucoup parmi les hommes préfèrent les pompes et les œuvres de Satan au joug si doux du Sauveur, au joug de CELUI qui a poussé la miséricorde jusqu'à dire : « Employez les richesses d'iniquité à vous faire des » amis, afin que lorsque vous viendrez à manquer, ils » vous reçoivent dans les tabernacles éternels. — Ev. » selon S. Luc, chap. XVI, § 9. »

Chrétiens, n'aggravons jamais le mal que nous avons pu faire en nous disant pour nous soulager, que Dieu aurait bien pu l'empêcher s'il l'avait voulu, ou bien encore en disant que l'esprit est prompt et que la chair est faible ; tous ces raisonnements-là ne signifient rien, sinon qu'ils aggravent notre position, et en pareils cas ce que nous avons de mieux à faire, c'est de faire pénitence ; je sais bien que faire pénitence est chose qui ne convient guère à Lucifer, mais tout souverain qu'il est il ne peut nous en empêcher, quoi qu'il fasse ; tout chrétien doit, il me semble, concevoir cela bien facilement, et à tant de preuves que j'en ai eues, en voici une qui est de cette année même : trois démons sont venus me faire une visite, ils avaient figure humaine avec empreinte bien marquée de tous les vices, ils étaient accompagnés de vingt-cinq à trente âmes de malheureux damnés, tout embarrassés et tout hon-

teux que je les examinasse en ce triste état de malédiction, je voyais aussi qu'ils auraient bien voulu me recommander de dire qu'on priât pour eux sur la terre, mais ces pauvres diables étaient fascinés par les trois ministres du prince des ténèbres, qui certes ne les perdaient pas de vue ; que me venaient dire ces trois ignobles suppôts de Béelzébuth ? ils venaient de nouveau me vanter les charmes de la volupté et m'en répéter tous les bonheurs ; infâmes ! trois fois infâmes !

Ce jour là je perdis patience et mentalement je demandai du secours à notre MÈRE CÉLESTE à tous ; quelques secondes après, un Ange, toujours un glaive de feu à la main, arrivait tout doucement ; ah ! il faut voir comme toute cette bande de maudits prit la fuite ; je vous assure, mes chers lecteurs, que les murs les plus épais ne sont point un obstacle pour les démons, et il y a long-temps que j'en ai eu la preuve pour la première fois.

Maintenant, je vais parler pour les incrédules et pour les athées qui me liront, pour ceux qui, pour soulager ce qu'il leur reste de conscience, ne manqueront pas de dire, qu'il faut que le narrateur soit un imposteur ou un fou ; je commencerai par leur dire :

1° Qu'il y a en France des tribunaux ayant généralement des juges intègres, et qu'on peut y provoquer l'interdiction de tout majeur qui donne des signes d'aliénation mentale ;

2° Que pour les imposteurs il y a un tribunal à la jus-

tice duquel ils ne sauraient échapper, c'est le tribunal de Dieu ; je m'arrête bien vite car mes contradicteurs ne me comprendraient pas , néanmoins d'autres me comprendront ;

3° Que les serviteurs du Seigneur et que tous ceux qui souhaitent ardemment le devenir, ne sont point comme les serviteurs de Satan ; ceux-ci font tout ce qu'ils veulent pourvu que ce soit mal, ceux-là sont heureux de pouvoir obéir à la volonté de Dieu ; c'est pour cette raison que le narrateur qui, d'abord, avait eu l'intention de faire corriger son style par quelque bon littérateur ne le fera pas, car il sait à présent, que de même que les richesses, la beauté du style et l'éloquence sont fort peu de chose aux yeux du Seigneur ; son récit paraîtra donc avec toutes ses imperfections, afin que dans l'avenir il serve à l'humilier si besoin est, alors qu'il lui aura été accordé d'avoir quelque éloquence dans des ouvrages qui paraîtront en leur temps et qui, d'avance sont une déclaration de guerre mortelle au vice et à toute mauvaise passion, et qui sont par contre la louange dûe au Très-Haut et la preuve des réels avantages temporels et spirituels que l'on trouve dans la vertu, mais jamais dans le vice ; et en attendant que cela s'accomplisse, le narrateur va bientôt se mettre en route, pour à sa destination terminer son apprentissage dans la littérature ; ah ! qu'est bien vrai ce proverbe :

« L'homme propose et Dieu dispose. »

4° Et quant aux athées, puisque j'en ai lâché le mot ci-dessus ? je dois à l'honneur de tous les cultes et même

de celui des peuples sauvages d'Amérique qui adorent le Grand-Esprit, d'avouer que je n'en ai jamais rencontré qu'un seul, c'est pourquoi je suppose qu'il n'y en a pas beaucoup, et encore cet homme là est plutôt un déiste, un véritable original qu'un athée; c'est à Lyon que je fis cette découverte sur le quai du Rhône à un rez-de-chaussée, où à travers les vitres on voyait alors une pierre tumulaire en marbre sur laquelle on lisait, gravée en lettres dorées, l'épitaphe suivante :

Ci-gît qui toujours douta.
D... pour lui fut mis en problême,
Il douta de son être même.
Et de douter il s'ennuya,
Et las de cette nuit profonde,
Hier au soir il est parti
Pour aller voir en l'autre monde
Ce qu'il faut croire en celui-ci.

J'aime à croire pour cet homme bizarre, qu'il n'a pas encore effectué son suicide et qu'il sera assez sage pour ne jamais le faire ; si cet homme avait travaillé à posséder la Foi, l'Espérance et la Charité, jamais il n'eût eu une semblable idée, car il aurait craint et aimé Dieu; il aurait su que craindre le Seigneur, n'est pas du tout cette crainte humaine qui fait que bien des gens croient que le Maître-Souverain de tout l'univers est un juge terrible èt implacable dans ses vengeances, tandis que le craindre quand on l'aime, c'est tout simplement faire en sorte de ne pas offenser et affliger à la fois ce bon père de tous, rédempteur et juge suprême, il aurait également su qu'aimer Dieu n'est point cet amour charnel ni cet amour des choses de la terre, mais que c'est

un sentiment tout céleste qui n'admet pas de comparaison avec l'amour terrestre, tant il lui est supérieur.

5° Je termine ce que j'avais à dire aux incrédules, aux sceptiques, aux pyrrhoniens et aux athées, en leur rappelant que CELUI qui les jugera au jour de la mort de chacun d'eux, a dit, savoir : sous les chapitres V, VI et VII, sermon sur la montagne. (Ev. selon S. Matthieu.)

CHAPITRE V.

§ 17. Ne pensez que je sois venu détruire la loi ou les prophètes : je ne suis pas venu les détruire, mais les accomplir.

§ 18. Car je vous dis en vérité que le ciel et la terre ne passeront point, que tout ce qui est dans la loi ne soit accompli parfaitement jusqu'à un seul iota et à un seul point.

§ 19. Celui donc qui violera l'un de ces moindres commandements, et qui apprendra aux hommes à les violer, sera regardé dans le royaume des cieux comme le dernier ; mais celui qui fera et enseignera, sera grand dans le royaume des cieux.

§ 20. Car je vous dis que si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

§ 21. Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : vous ne tuerez point ; et quiconque tuera, méritera d'être condamné par le jugement.

§ 22. Mais moi, je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être condamné

par le jugement; que celui qui dira à son frère, Raca, méritera d'être condamné par le conseil; et que celui qui lui dira, vous êtes fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer.

§ 23. Si donc, lorsque vous présentez votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous,

§ 24. laissez-là votre don devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre don.

§ 27. Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : vous ne commettrez point d'adultère.

§ 28. Mais moi je vous dis, que quiconque aura regardé une femme avec un *mauvais* désir pour elle, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur.

§ 33. Vous avez encore appris qu'il a été dit aux anciens : vous ne vous parjurerez point, mais vous vous acquitterez envers le Seigneur des serments que vous aurez faits.

§ 34. Et moi je vous dis de ne jurer en aucune sorte, ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu;

§ 35. ni par la terre, parce qu'elle sert *comme* d'escabeau à ses pieds; ni par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand roi.

§ 36. Vous ne jurerez pas aussi par votre tête, parce que vous ne pouvez en rendre un seul cheveu blanc ou noir.

§ 37. Mais contentez-vous de dire : cela est, cela est ; ou, cela n'est pas, cela n'est pas : car ce qui est de plus, vient du mal.

§ 38. Vous avez appris qu'il a été dit : œil pour œil, et dent pour dent.

§ 39. Et moi je vous dis de ne point résister au mal *que l'on veut vous faire :* mais si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre.

§ 42. Donnez à celui qui vous demande, et ne rejetez point celui qui veut emprunter de vous.

§ 43. Vous avez appris qu'il a été dit : vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi.

§ 44. Et moi je vous dis : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient,

§ 45. afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les Cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.

§ 46. Car si vous *n'*aimez *que* ceux qui vous aiment, quelle récompense *en* aurez-vous? les publicains ne le font-ils pas aussi?

§ 47. Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous en cela de plus *que les autres?* les païens ne le font-ils pas aussi?

§ 48. Soyez donc vous autres parfaits comme votre Père céleste est parfait.

Chapitre VI. — *Continuation du sermon sur la montagne.*

§ 1er. Prenez garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés : autrement vous n'en recevrez point la récompense de votre Père qui est dans les cieux.

§ 2. Lors donc que vous donnerez l'aumône, ne faites point sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, pour être honorés des hommes. Je vous dis en vérité, ils ont reçu leur récompense.

§ 3. Mais lorsque vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite ;

§ 4. afin que votre aumône soit dans le secret : et votre Père qui voit *ce qui se passe* dans le secret, vous en rendra la récompense.

§ 5. De même lorsque vous priez, ne ressemblez pas aux hypocrites, qui affectent de prier en se tenant debout dans les synagogues et aux coins des rues pour être vus des hommes. Je vous dis en vérité, ils ont reçu leur récompense.

§ 14. Si vous pardonnez aux hommes les fautes qu'ils font *contre vous*, votre Père céleste vous pardonnera aussi vos péchés ;

§ 15. mais si vous ne pardonnez point aux hommes *lorsqu'ils vous ont offensés*, votre Père ne vous pardonnera point non plus vos péchés.

§ 16. Et lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes

comme les hypocrites : car ils affectent de paraître avec un visage défiguré, afin que les hommes connaissent qu'ils jeûnent. Je vous dis en vérité qu'ils ont reçu leur récompense ;

§ 17. mais vous, lorsque vous jeûnez, parfumez votre tête, et lavez votre visage ;

§ 18. afin de ne pas faire paraître aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père qui est présent à *ce qu'il y a de plus* secret : et votre Père qui voit *ce qui se passe* dans le secret, vous en rendra la récompense.

§ 19. Ne vous faites point de trésors dans la terre, où la rouille et les vers les mangent, et où les voleurs les déterrent et les dérobent ;

§ 20. mais faites-vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne les mangent point, et où il n'y a point de voleurs qui les déterrent et qui les dérobent ;

§ 21. car où est votre trésor, là aussi est votre cœur.

§ 22. Votre œil est la lampe de votre corps ; si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux ;

§ 23. mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux : si donc la lumière qui est en vous *n'*est *que* ténèbres, combien seront grandes les ténèbres mêmes !

§ 24. Nul ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il se soumettra à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses.

§ 28. Pourquoi aussi vous inquiétez-vous pour le

vêtement? Considérez comment croissent les lis des champs; ils ne travaillent point, ils ne filent point:

§ 29. et cependant je vous déclare que Salomon même dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux.

§ 31. Ne vous inquiétez donc point, en disant : que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous?

§ 32. comme font les païens qui recherchent toutes ces choses : car votre Père sait que vous en avez besoin.

§ 33. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.

§ 34. C'est pourquoi ne soyez point en inquiétude pour le lendemain; car le lendemain aura soin de lui-même : à chaque jour suffit son mal.

Chapitre VII. — *Continuation et fin du sermon sur la montagne.*

§ 1. Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés.

§ 2. Car vous serez jugés selon que vous aurez jugé *les autres*; et on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi *envers eux*.

§ 3. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, vous qui ne voyez pas une poutre dans votre œil?

§ 4. Ou comment dites-vous à votre frère : laissez-

moi tirer une paille de votre œil, vous qui avez une poutre dans le vôtre?

§ 5. Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et alors vous verrez comment vous pourrez tirer la paille de l'œil de votre frère.

§ 7. Demandez, et on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez *à la porte*, et on vous ouvrira.

§ 8. Car quiconque demande reçoit ; et qui cherche trouve ; et on ouvrira à celui qui frappe *à la porte.*

§ 9. Aussi qui est l'homme d'entre vous qui donne une pierre à son fils lorsqu'il lui demande du pain ?

§ 10. Ou s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ?

§ 11. Si donc étant méchants comme vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants ; à combien plus forte raison votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il les *vrais* biens à ceux qui les lui demandent !

§ 12. Faites donc aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent : car c'est là la loi et les prophètes.

§ 13. Entrez par la porte étroite ; parce que la porte de la perdition *est* large, et le chemin qui y mène est spacieux, et il y en a beaucoup qui y entrent.

§ 14. Que la porte de la vie *est* petite ! que la voie qui y mène est étroite ! et qu'il y en a peu qui la trouvent !

Il manque sur les faux prophètes !

§ 21. Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'en-

treront pas tous dans le royaume des cieux : mais celui-là *seulement* y entrera, qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux.

§ 22. Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? n'avons-nous pas chassé les démons en votre nom ? et n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en votre nom ?

§ 23. Et alors je leur dirai hautement : je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui faites des œuvres d'iniquité.

§ 24. Quiconque donc entend ces paroles que je dis, et les pratique, sera comparé à un homme sage, qui a bâti sa maison sur la pierre ;

§ 25. et *lorsque* la pluie est tombée, *que* les fleuves se sont débordés, *que* les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, elle n'est point tombée, parce qu'elle était fondée sur la pierre.

§ 26. Mais quiconque entend ces paroles que je dis, et ne les pratique point, sera semblable à un homme insensé, qui a bâti sa maison sur le sable ;

§ 27. et *lorsque* la pluie est tombée, *que* les fleuves se sont débordés, *que* les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, elle a été renversée, et la ruine a été grande.

§ 28. Or, Jésus, ayant achevé ces discours, les peuples étaient dans l'admiration de sa doctrine.

§ 29. Car il instruisait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes ni *comme* les pharisiens.

Maintenant, le narrateur reprend son sujet :

Sagesse divine que je sens et que je vois dans toutes les paroles de Jésus-Christ, puisse-t-il se faire que ceux de mes lecteurs qui ne croient pas à la divinité de leur sauveur, vous aperçoivent seulement un peu en lisant attentivement cette partie du sermon sur la montagne, que je viens d'extraire de l'Evangile selon Saint Matthieu, et combien je le leur souhaite !

A présent, lecteurs, souffrez que j'exhale mon admiration, d'adord envers Dieu et ensuite pour un homme qui n'est plus, dont j'admire le génie et non moins les vertus chrétiennes :

» O mon Dieu ! si de cet ouvrage je ne suis pas l'ins-
» trument dont votre grâce divine et votre bonté pater-
» nelle se sont servi pour le bien de plusieurs parmi les
» hommes, qu'il tombe et rentre dans le néant de mê-
» me que s'il n'avait jamais paru ! car je n'ai pas ou-
» blié, Seigneur ! qu'il est écrit :

» Que si le Seigneur ne bâtit lui-même une maison,
» en vain travaillent ceux qui s'efforcent de la cons-
» truire.

» Et que si le Seigneur ne garde lui-même une ville,
» c'est en vain que veille celui qui la garde. »

Et vous ! âme de l'illustre Chateaubriand, veuillez prier notre Dieu de m'accorder seulement l'ombre de votre génie et de me mettre à l'égal de vos vertus, et je

vous jure de faire tous mes efforts pour vous imiter comme soldat du Christ ! !

Et vous, ô ma chère patrie ! je ne puis non plus vous oublier : Ah ! que tous vos enfants deviennent les serviteurs de Jésus et que tous *le* prient, afin que ces grâces de là-haut qui vous ont été retirées vous soient de nouveau rendues ; ô combien je le souhaite ! et combien aussi je désire qu'aucune opinion, soit religieuse, soit politique ne les divise, mais que bien plutôt ils se pénètrent : 1° que pour les opinions religieuses, l'interprétation de la loi de Jésus-Christ est la seule arme dont ils doivent se servir ; 2° et que pour celles politiques, la nomination de Saül comme premier roi d'Israël, que Dieu (1) permit, enseigne aux nations chrétiennes qu'elles sont libres de se donner telle forme de gouvernement qu'il leur plaît de choisir, mais à cet effet elles doivent agir sagement, c'est-à-dire, que la forme de gouvernement adoptée doit être en harmonie avec leurs mœurs et avec leur civilisation ou leur non civilisation ; donc, à leur enfance, les peuples doivent avoir un gouvernement absolu, et ils ne peuvent être gouvernés autrement ; à leur âge de jeunesse, c'est un gouvernement constitutionnel qui leur convient ; et à l'âge viril, alors qu'ils sont devenus majeurs, c'est le gouvernement d'un peuple libre qu'il leur faut, c'est-à-dire, qu'il est de nécessité absolue qu'ils aient, soit un

---

(1) Lecteurs qui en aurez besoin, lisez l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*, demandez de comprendre et à qui de droit, et c'est alors que vous sentirez que la parole du Seigneur s'appliquait à enseigner aux hommes non-seulement pour le présent, mais encore pour l'avenir. (*Note du Narrateur*).

gouvernement royal entouré d'institutions républicaines, soit enfin le plus beau gouvernement qu'il ait été donné à l'homme de se choisir, celui qui l'honore au suprême degré, *la République*, en un mot; mais pour atteindre ce but, il faut absolument que les peuples s'en rendent dignes par leurs vertus; car, sans la vertu, il n'est pas de république durable. Peuples chrétiens, gouvernants et gouvernés, voulons-nous que les choses de la terre soient plus stables qu'elles ne le sont depuis déjà bien des années, voulons-nous aussi voir disparaître tant de maux? Oui assurément, car nous y sommes tous grandement intéressés; eh bien! prenons pour base de nos actions et pour règle da notre conduite, l'Evangile, commentons-le et croyons ceux qui ont reçu le don de l'interpréter; puis, pardessus tout, pratiquons-le, et tous ces grands maux, et tous ces terribles fléaux cesseront bientôt, *car nous aurons Dieu avec nous*. Chrétiens! je le répète et hautement afin d'être compris de tous: lisons l'évangile ou faisons nous l'expliquer et pratiquons-le, et nous aurons trouvé le remède salutaire à faire disparaître nos haînes, nos petites jalousies et à nous faire vaincre nos mauvaises passions; c'est par la pratique de l'évangile seulement que nous pouvons comprendre ce que veut dire et ce que signifie réellement le mot *fraternité*, et ainsi que l'a entendu Jésus-Christ: « *Aimez-vous les uns les autres*, » a dit le Seigneur; et Jean, le disciple bien-aimé, ne le » recommandait-il pas à chaque instant dans sa vieil- » lesse? » Il est cependant bien facile de répondre d'une manière générale à cette si douce invitation,

puisque pour cela il ne faut qu'être pieux et religieux, (sans bigotisme et sans cagotisme, bien entendu), puisqu'il ne faut que combattre ses mauvais penchants et enchaîner ses vices; c'est alors seulement que l'on verra la généralité des riches exercer la charité ainsi que l'a entendu le sauveur, et qu'aussi l'on verra la généralité de ceux qui possèdent peu des biens de la terre, cesser de jalouser le riche mais l'aimer tout fraternellement sans licence aucune; sachons bien que si le Christ a prescrit au riche ses devoirs, qu'il n'a pas moins prescrit au pauvre les siens; oui! et quoi qu'en croient et en disent quelques utopistes, il y aura toujours des riches et des pauvres sur la terre, *et la parole de* JÉSUS *ne peut faillir.*

Et vous jeunes gens, et vous jeunes personnes (1), j'ai maintenant à m'entretenir un peu avec vous; écoutez-moi, s'il vous plaît: pénétrez-vous bien des faits surnaturels que j'ai communiqués dans le cours de cette narration, et n'écoutez pas ces voix impies qui pourront vous dire par la suite de ces choses abominables comme celles qui suivent:

« Que les esprits faibles seuls croient à ce qn'enseigne la religion, et qu'au surplus s'il y avait un Dieu et qu'il fût juste comme le disent les gens religieux, il n'y aurait pas assurément tant d'inégalités sur la

(1) Je dois faire observer ici que je ne destine nullement la lecture de cet ouvrage à de jeunes personnes de seize à dix-huit ans, mais quand je sais qu'en dépit de la surveillance de leurs mères, il en est un grand nombre qui trouvent le moyen de se procurer et de lire de dangereux romans, je puis donc prévoir que beaucoup me liront. (*Note du Narrateur.*)

» terre, à savoir : l'opulence d'un côté et la misère de
» l'autre ; le despotisme en partage pour les uns et l'es-
» clavage en partage pour les autres ; l'homme du cri-
» me et de l'infamie jouissant à la face du soleil et dans
» la paix la plus profonde du fruit, non de ses travaux,
» mais de sa cupidité et de son avarice, de ses spolia-
tions et de ses tromperies. »

Ne croyez pas ces gens-là, et si vous les croyez vous aurez volontairement accepté ce germe de la corruption et ce principe de la rébellion, qu'ils auront déposés et jetés à la fois dans vos jeunes cœurs et dans vos esprits inexprimentés.

Ne les croyez pas, dis-je, mais dites-vous bien ceci : « que les maux et les inégalités que nous voyons ici-
» bas sont l'unique conséquence de notre vie d'exil ; » de ces maux n'en croyez pas exempts les grands et les puissants de la terre, et si par exception vous voyez un misérable jouir pendant sa vie de tous les bonheurs, puis mourir tranquillement, oh ! que cela ne vous fasse pas douter de la justice divine, ne commettez pas cet acte d'impiété, mais sachez bien que ce misérable, mieux vaudrait pour lui qu'il ne fût jamais né, ou que pour le moins il eût eu le bonheur de périr dans son enfance, car de quel terrible châtiment il se trouverait exempt dans l'autre vie, et pour l'alléger il n'a même pas une bonne action à opposer !

Jeunes gens et jeunes personnes, si vous voulez ne pas éprouver les effets de ces redoutables vérités au jour où chacun de vous quittera cette terre, alors appliquez-vous à remplir tous vos devoirs, d'abord en-

vers Dieu et ensuite envers les hommes ; vos consciences sont là pour vous apprendre si vous les remplissez ou si vous y dérogez, car l'homme, s'il a sa raison, sait toujours s'il fait bien ou s'il fait mal ; pour faire bien, il nous faut toujours être en garde contre l'ennemi invisible, et pour que cela soit nous devons prier et aimer Dieu, honorer et aimer ses Saints, car ils sont encore plus les amis du Seigneur que ses serviteurs, il nous faut donc veiller sans cesse contre l'ennemi commun, lui il ne nous perd jamais de vue et ses plus grands soucis sont de nous faire pécher ; c'est le crime et toujours le crime qu'il nous suggère, et néanmoins nous ne sommes vaincus par lui que parce que nous le voulons bien.

Jeunes amis, veuillez à présent même, me suivre en esprit, là dans une grande ville, où je vais vous conduire et au milieu d'un de ses plus beaux jardins publics, dans lequel circulent et se promènent chaque jour des gens vicieux et des gens vertueux ; j'en connais un grand nombre de ceux-ci, mais fâcheusement j'en connais beaucoup de ceux-là ; pour ce premier voyage que nous faisons ensemble, contentons-nous d'observer les amis du mal ; nous y retournerons une autre fois et ce sera uniquement pour ceux du bien : asseyons-nous, et assurément que d'un instant à l'autre vont passer près de nous quelques-unes des personnes que je désire vous montrer. . . . .

Tenez, je suis presque servi à souhait ; voyez d'abord ces deux hommes qui viennent à nous, ne dirait-on pas qu'il y a entre eux une conformité parfaite d'idées, de

manière d'être et de sentiments? on pourrait réellement le penser et le dire, mais on se tromperait, car celui que vous voyez à main droite est un orgueilleux de premier ordre qui se croit bien supérieur aux autres hommes, ainsi ce qu'ils disent ou ce qu'ils font ne saurait être ni bien dit ni bien fait, mais lui ce qu'il dit et ce qu'il fait est toujours parfait, et son idée fixe est qu'il ne peut faillir; celui qui est à gauche a autant de fond que l'autre est superficiel, et celui-là a la dignité de soi-même; ainsi donc et comme vous pouvez en juger, le premier que je vous ai désigné a dans son maintien quelque chose de hautain, saisissez bien ce grand air de dédain, et s'il nous regardait vous verriez des éclairs tout particuliers s'échapper de ses yeux, annonçant que c'est bien là un homme rempli d'orgueil, tandis que l'on ne saurait en dire autant du second dont le maintien est noble et non insolent, dont la démarche est naturelle et assurée et non calculée, et dont le regard loin de blesser plaît beaucoup.

Maintenant, regardez cette dame qui justement vient de s'asseoir à quelques pas d'ici; son visage ne vous fait-il pas pitié? Voyez comme la jalousie a sillonné tous ses traits et combien, en lui enlevant le repos, elle l'a bouleversée; malheureuse femme! elle est rongée par l'envie et c'est en vain qu'elle voudrait le dissimuler.

Levons-nous et allons nous asseoir sur ce banc, là-bas, faisant face à celui où vous voyez un homme qui est seul, et déjà vous pouvez voir avec quel empressement et avec quel soin il regarde ceux qui passent, je dois vous dire que ce ne sont pas les hommes qu'il con-

sidère ainsi ; une fois que nous serons assis, appliquez-vous bien à saisir son regard et à comprendre par là tout ce qui se passe dans son âme ; et cet homme qui n'a pas honte de lui vous aurez honte pour lui. . .

. . . .

Comme c'est assez d'avoir été un instant honteux pour autrui, laissons ce luxurieux, retournez-vous et voyez cet avare que je connais aussi ; la renommée le fait millionnaire et si cela est c'est un grand malheur, car à quoi peut lui servir son immense fortune, quand sur une promenade publique il ose se montrer tout mesquinement et tout salement vêtu ? Voyez ces quelques accrocs à sa vieille et rapée redingote et aussi à son dégoûtant pantalon, est-ce ainsi qu'un millionnaire doit se vêtir ? Eh bien ! cet homme indigne de vivre ne fait vivre personne et je m'étonne qu'il puisse vivre aussi long-temps, car il ne vit de rien. Cet autre homme si beau et si soigné que vous voyez à deux pas plus loin ne vaut pas mieux que l'avare, car celui-là est un égoïste, cependant il fait quelque bien, sans doute que c'est malgré lui, mais encore en fait-il ; sa mise est recherchée, il est même élégant et chez lui règne la somptuosité, ses voitures sont magnifiques, ses chevaux sont superbes et ses laquais sont tout galonnés, mais toutes ces choses il les rapporte à lui-même et jamais il n'agit qu'en vue de soi ; tout ce que je vous dis le concernant est exact, je le connais beaucoup, je ne vous dis pas que *j'ai l'honneur* de le connaître car ce serait un triste honneur que celui-là.

A présent, continuons notre promenade. . . .

. . . .

Regardez ces trois hommes, dont deux sur le banc à main droite font conversation et le troisième qui, assis sur le banc faisant face, paraît d'ici devoir être un garçon stupide ; et bien, ces trois jeunes hommes sont trois proches parents, les deux qui sont ensemble sont violents et emportés, la moindre contrariété produit chez eux d'affreuses colères qui les font blasphémer et tout maudire ; aussi, ceux qui les connaissent ont-ils bien soin de les éviter ; celui qui est seul est le type de la paresse, c'est la gourmandise et l'intempérance en toutes choses qui l'ont conduit là, aussi est-il maintenant à peu près abruti ; pauvre garçon ! il n'a cependant que vingt-neuf ans.

Maintenant, chers lecteurs, j'ai à vous dire pour adieux : d'abord, que je n'ai pas écrit pour flatter les mauvaises passions, j'en ai donné assez de preuves dans le cours de ce récit ; et ensuite, que je prie Dieu de vous garder d'hypocondrie, spleen, mélancolie continue ou maladie noire, car c'est un horrible état que celui-là ! Si jamais vous connaissez quelqu'un qui ait le malheur d'en être atteint, veuillez lui dire qu'il peut écrire *franco* à Adolphe Bachelet-Vauxmoulins, à Charbuy, près Auxerre (Yonne), lequel s'empressera de lui adresser gratuitement sa méthode curative concernant l'hypocondrie qui a pour cause de grands chagrins ou quelques violentes passions du cœur, de l'esprit et de l'âme, et aussi l'oisiveté ; il lui enverra en outre et de

même pour l'amour de Dieu et des hommes, le traitement qui lui a été communiqué spirituellement, concernant l'hypocondrie dont la cause est inconnue du malade, mais qui lui paraît seulement mystérieuse et tout-à-fait indéfinissable.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.



FIN DE LA TABLE.

LES

HABITANTS DU MONDE INVISIBLE

OU LES

PURS ESPRITS, LES ANGES DÉCHUS ET LES POSSÉDÉS,

HISTOIRE RÉCENTE DONT LES FAITS SURNATURELS SONT DÉMONTRÉS.

OUVRAGE

DONT LE BUT EST DE RATTACHER A LA VIE ET DE RANIMER L'AMOUR DE VIVRE, CHEZ LES MALHEUREUX QUI SONT AFFECTÉS

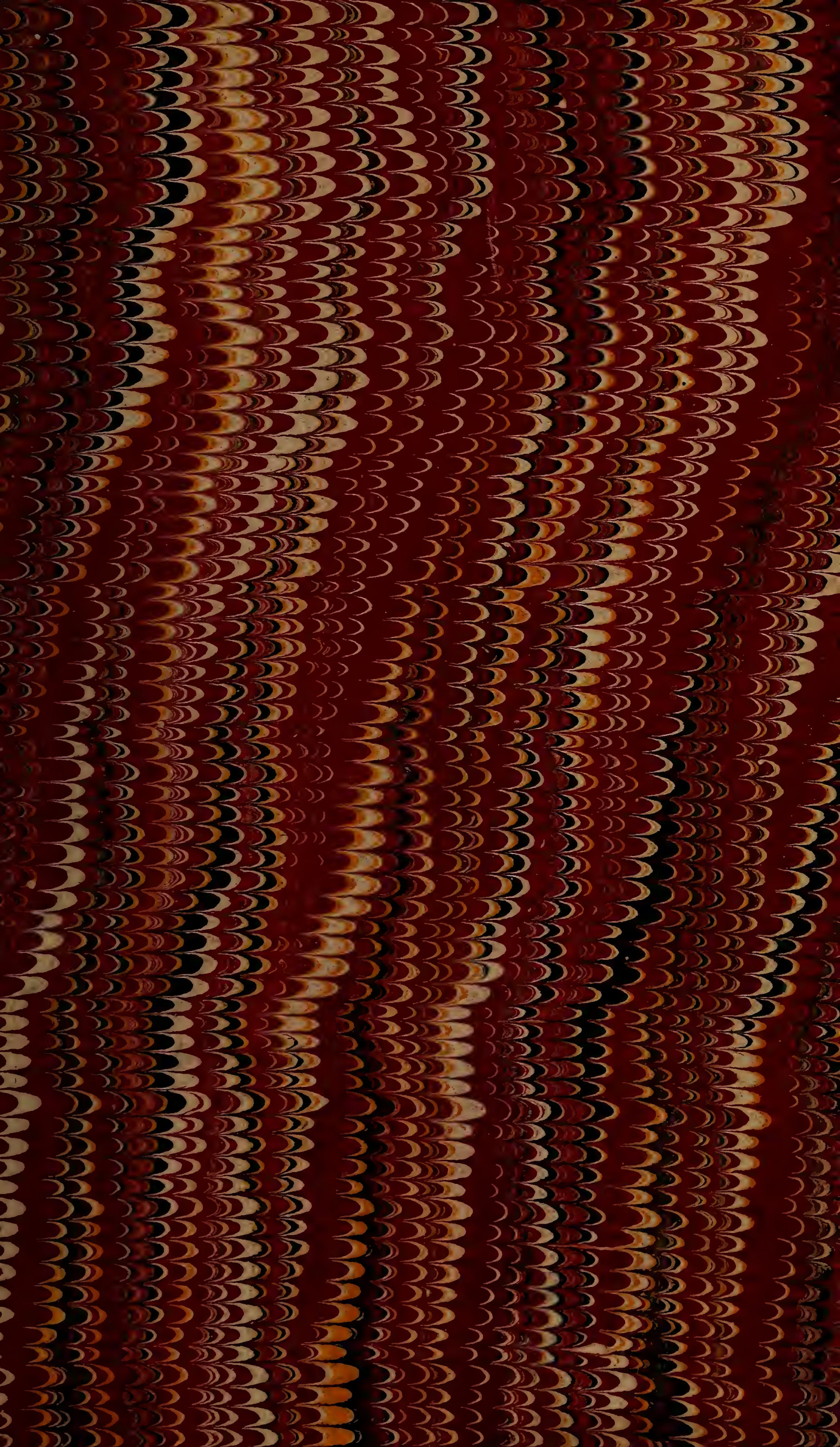
D'HYPOCONDRIE, SPLEEN OU MALADIE NOIRE;

ET AUSSI, OU LE NARRATEUR A EN VUE DE DESSILLIER LES YEUX DE CEUX QUI ONT LE MALHEUR D'ÊTRE ATHÉES, IMPIES, GENS SANS FOI ET SANS ESPÉRANCE DE LA VIE FUTURE, LES AVEUGLES, EN UN MOT.



A PARIS,
CHARPENTIER, LIBRAIRE, PALAIS NATIONAL, GALERIE D'ORLÉANS.
A AUXERRE,
CHEZ LE NARRATEUR, SUR LE PORT, 32.

1850.





LIBRARY OF CONGRESS
0 013 412 694 2